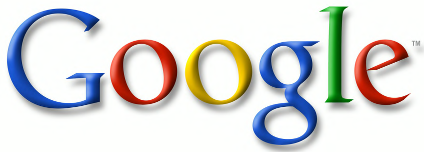
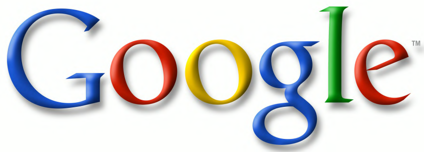








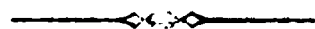
HISTOIRE

DE

LA CHEVALERIE

EN FRANCE

PAR J. LIBERT



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, No 14

(Près de l'École de médecine)

1856

Dupl. [illegible]

HISTOIRE
DE LA CHEVALERIE
EN FRANCE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

HISTOIRE

DE

LA CHEVALERIE

EN FRANCE

PAR J. LIBERT



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1856

HISTOIRE
DE LA CHEVALERIE.

PREMIÈRE PARTIE.

NAISSANCE DE LA CHEVALERIE. — ÉPOQUE RELIGIEUSE DE LA CHEVALERIE. — CHEVALERIE PROVENÇALE.

(XIe, XIIe ET XIIIe SIÈCLES.)

CHAPITRE PREMIER.

Origines. — Les Germains.

Tout le monde sait à peu près ce que c'est que la chevalerie; mais personne ne sait bien comment elle a pris naissance. C'est un point d'histoire encore obscur. Est-elle fille de l'Europe ou de l'Asie? Les romans arabes ont fasciné quelques savants, ils voient la chevalerie sortir du désert. Il n'est peut-être pas besoin d'un examen bien approfondi de ces romans pour reconnaître qu'ils se trompent. Suivons le bon sens : il indique l'Europe, où la chevalerie est devenue quelque chose de

complet, tandis que la meilleure volonté du monde n'en pourrait trouver ailleurs que des rudiments fort grossiers et fort douteux. Quand une institution atteint son plus complet développement dans un lieu et dans une race, il est probable que c'est là qu'elle est née ; car c'est là qu'elle a dû rencontrer le plus de circonstances favorables pour naître comme pour se développer.

Ce pays, pour la chevalerie, c'est l'Europe, et cette race, la germanique. C'est donc en Europe et chez les anciens Germains qu'il faut chercher les germes primordiaux du développement moral et social qui, mille ans plus tard, s'est produit sous le nom de chevalerie. Nous avons des anciens Germains un portrait de maître, de Tacite. Il suffit d'y jeter les yeux pour y reconnaître tout de suite des traits de mœurs et de caractère dont on sait, dont on verra bientôt que les analogues se retrouvent dans la chevalerie : l'habitude d'être toujours en armes ; la solennité avec laquelle on en revêt le jeune homme comme du signe de sa virilité et de son avénement civique ; son empressement à chercher un chef illustre qui le mène aux aventures ; la formation de la bande ; les expéditions lointaines ; la noble émulation du chef et des compagnons ; le libre engagement de ceux-ci, suivi de l'inviolable devoir de mourir avec lui ; les chevaux, les framées, les banquets qu'il leur donne sous le feuil-

lage; l'amour passionné de la guerre, seule occupation de ce monde, délicieuse espérance pour le Walhalla; l'isolement dans le combat, la fougue frénétique, l'impatience de toute discipline, au point que les Cattes, voulant imiter un jour celle des Romains, ne conçurent d'autre moyen qu'une chaîne de fer serrant leur premier rang; l'estime et la préoccupation de soi-même; l'horreur des coups et le droit de frapper l'homme libre refusé au chef; l'horreur de l'infamie jusqu'à se tuer pour s'y soustraire; le respect de la parole donnée jusqu'à se vendre; la passion des jeux aléatoires jusqu'à se jouer soi-même; de l'emportement; de la générosité, même pour les esclaves; de la générosité et du respect pour les femmes. Ce dernier trait est capital et il y faut insister. La femme, dans les sociétés grecque et romaine, si elle n'était pas tout à fait une esclave, n'était guère qu'une domestique sans gages attachée au logis et donnant des enfants légitimes. Au contraire, il est avéré que la femme du Germain était l'égale de son époux, sa compagne à la vie et à la mort; elle le suivait à la guerre, se tenait debout sur les chariots derrière la mêlée, le renvoyant au combat par la honte s'il venait à fuir, l'exhortant, l'enflammant par la vue de ses enfants et d'elle-même, ardente, les cheveux épars, le sein découvert, prête à partager sa captivité ou sa mort. Plus d'une fois les femmes germaines

rétablirent le combat et rendirent leurs époux victorieux. Après la lutte, elles pansaient avec dévouement et avec amour des blessures reçues sous leurs yeux et reçues pour elles : car rien ne causait aux Germains une plus profonde douleur que de voir leurs femmes captives, et rien ne les touchait plus que leurs éloges. L'insouciance des époux laissait aux femmes tout le soin des affaires domestiques. Il y a plus : l'assemblée publique les appelait souvent dans son sein pour obtenir leurs avis ; elle écoutait leurs voix comme des voix inspirées. Ces hommes, dont l'esprit déréglé par des alternatives continuelles de fureur, d'orgie et d'oisiveté, était souvent troublé, croyaient voir dans le sang-froid et le bon sens de leurs femmes une sorte de sainteté et de providence. Si quelques-unes partageaient l'esprit enthousiaste de la race, c'était un enthousiasme si supérieur à celui du sang et de l'orgie, que les Germains, se sentant vaincus, leur vouaient un culte : telles furent les Veleda, les Aurinia et beaucoup d'autres.

C'était là, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une assez belle barbarie. Cette barbarie devint hideuse après l'invasion de l'empire romain. Vengeance, cupidité, orgie, tous les mauvais instincts furent déchaînés. Les vices d'une civilisation décrépite s'accouplèrent à ceux de l'état barbare. On ne vit que perfidies, trahisons, basses tyrannies. La pre-

mière chose que les conquérants apprirent des vaincus, ce fut le mépris de la femme dans l'intérêt de la débauche. Son sort fut déplorable sous les Mérovingiens.

Après cette période, durant laquelle les barbares semblèrent avoir dégénéré, il en vint une autre où ils parurent avoir été travestis. Ce fut lorsque quelques-uns de leurs chefs, d'un grand esprit, principalement Charlemagne, essayèrent de refaire un empire romain. Chacun sait que Charlemagne n'est devenu le roi des chevaliers que dans l'imagination populaire, au XI[e] et au XII[e] siècle. Il n'y a sur Roland, pour mille volumes de fantaisies inspirées depuis par son nom, qu'une ligne d'histoire contemporaine.

Enfin Charlemagne mourut.

CHAPITRE II.

Féodalité. — Premiers rudiments de la chevalerie.

Après sa mort, les peuples germains sortirent brusquement de la voie où il les avait poussés et qui n'était pas la leur. Ils rentrèrent en possession de l'indépendance de leurs aïeux. Ils en firent à la vérité le plus mauvais usage, et ce fut du sein de l'anarchie et des plus profonds malheurs que sortit ce régime de guerre et de sang qu'on a appelé féodal. Ce régime, si inférieur par l'idée à celui que Charlemagne avait voulu établir, lui était supérieur par la réalité : il convenait au temps et aux hommes; en un mot, il était possible. Si mauvais qu'il fût, d'ailleurs, il comportait une certaine amélioration qui se produisit en effet plus tard, et qui fut justement la chevalerie.

Pour comprendre toute l'étendue de cette amélioration, il faut jeter un rapide coup d'œil sur l'état de la société au moment de la formation féodale. On y verra d'ailleurs apparaître les premiers rudiments de la chevalerie.

Il n'y avait plus de roi, ou il n'y en avait plus qu'une ombre. Les méridionaux pensaient vivre « sous le règne de Dieu. » Si je l'ose dire, Dieu régnait bien mal, car jamais les peuples ne furent plus malheureux. Plus de grand pouvoir public, de grandes armées publiques pour défendre le territoire contre les ravageurs venus du Nord. Que peuvent les hommes seuls ? Quelques-uns résistèrent vaillamment. Presque partout on fuyait les bords des fleuves, devenus les chemins du meurtre et du pillage. A défaut d'armée, on imagina de bâtir des forteresses. Les hauteurs se couvrirent de châteaux forts, d'épais donjons; quand on n'eut plus à se défendre contre les pirates, on continua d'en construire contre le voisin. La France, qui n'avait guère que quelques forteresses romaines en ruine, compta dès lors les châteaux forts par milliers. Dans un temps où il n'y avait guère de machines de siége, un donjon était inexpugnable : tube énorme d'épaisse maçonnerie, dressé tout debout en un lieu choisi, sans autre jour que de longues fentes, passage des flèches, et une porte étroite, passage des hommes; porte élevée souvent fort au-dessus du sol et praticable seulement avec une échelle. Si elle était au niveau du sol, un fossé la défendait, et l'on ne traversait le fossé que sur un point étroit et en zigzag, sans pouvoir éviter de prêter le flanc. Un

homme qui avait un donjon et de quoi soudoyer quelques soldats pouvait tout braver.

C'est ainsi que l'indépendance rentra dans les mœurs des peuples germains, modifiées d'ailleurs, comme on le voit, par le changement de lieu, de temps, d'état politique, et par les événements de plusieurs siècles.

Longtemps le donjon ne fut qu'un repaire de malfaiteurs. Brigandages, routes interceptées, incendies sans nombre, combats sans autre cause que la cupidité et sans autre loi que la force, voilà sous quelles couleurs les chroniqueurs contemporains nous peignent cette époque. L'état de guerre était si profondément enraciné dans les mœurs, que deux ou trois cents ans plus tard les sages coutumes de Beaumanoir étaient encore obligées de reconnaître à tout gentilhomme le droit de guerroyer. Elles réduisirent au quatrième degré de parenté la solidarité des querelles; mais, au commencement, tous les parents de deux hommes qui se querellaient étaient impliqués, et même tous ceux qui se trouvaient présents.

Il y avait au pays de Sens, vers le commencement du XIe siècle, une famille noble dont la prospérité excitait l'envie des seigneurs du voisinage. L'acquisition d'une nouvelle terre mit le comble à leur haineuse jalousie, et l'un d'eux, quand la vendange de ce domaine fut mûre, s'y précipita

avec ses hommes d'armes pour en disputer la récolte aux légitimes propriétaires. Combien dura cette querelle, qui d'abord semble comique? Trente ans et plus, et onze membres de la famille attaquée y perdirent la vie ; sans doute la famille des agresseurs ne fit pas de moindres pertes. Voilà un exemple de ce qui se passait partout, et j'ai cité à dessein ce trait à cause de l'obscurité des personnages et de l'exiguïté du débat. On en ajouterait aisément beaucoup d'autres.

Dans ce désordre universel se forma et se consolida lentement la hiérarchie féodale, qui le régla un peu. Certaines obligations lièrent le vassal au seigneur, mais assez légères pour ne point diminuer sensiblement l'indépendance de chacun. Ainsi les vingt, trente ou quarante jours que le vassal devait aux querelles de son seigneur lui laissaient onze mois pour les siennes; il en restait dix au vavasseur, et ainsi de suite. Ainsi les obligations pécuniaires n'étaient point de véritables impôts, mais de simples *aides* dans les circonstances les plus importantes de la vie du seigneur ou de celle de sa famille. Ainsi encore le vassal pouvait renoncer l'obéissance due au seigneur, si celui-ci lui manquait de justice. Le seigneur était donc, du moins à l'égard de ses vassaux nobles, et réserve faite des vilains et des serfs, un peu le chef de bande de la Germanie et un peu un chef de famille.

Ce double titre désignait le seigneur au vassal quand celui-ci, ou quand son fils, ou quelqu'un des siens voulait recevoir ses premières armes d'une main respectée. Cette cérémonie n'était jamais tombée tout à fait en désuétude. Charlemagne fit venir d'Aquitaine son fils Louis pour lui donner solennellement l'épée. Louis le Débonnaire la ceignit à son tour à Charles le Chauve. Cette cérémonie, ne pouvant plus se faire, comme au temps de Tacite, dans des assemblées publiques qui n'existaient plus, devait être naturellement transportée, comme la justice, comme le ban militaire, à la cour du seigneur tenant sa cour plénière, son *tinel*. Le rite compliqué de l'hommage et de l'investiture féodale lui fut appliqué, et son importance s'accrut chaque jour. Le seigneur se plut à acquérir de nouveaux droits au respect et au dévouement du vassal. Le vassal fut ravi d'attirer l'attention sur son entrée dans la carrière des armes par une scène où le seigneur et lui étaient les acteurs en présence d'une foule nombreuse.

Simple encore et toute militaire au XI[e] siècle, la cérémonie de l'armement avait pourtant assez d'importance pour être un signe d'aristocratie militaire. Le titre acquis était, dans l'idiome vulgaire, celui de chevalier. Il y a aujourd'hui une grande différence entre un *chevalier* et un *cavalier :* on voit beaucoup de chevaliers qui ne sont jamais

montés à cheval, et beaucoup de cavaliers qui sont très-peu chevaliers. Dans l'origine, *chevalier* voulait dire simplement homme de cheval; puis le mot s'anoblit et ne fut plus appliqué qu'à ces guerriers choisis et consacrés qui formaient la cavalerie par excellence. Ils n'étaient pas toute la cavalerie d'une armée : le chapelain de Godefroy de Bouillon, qui a vu et raconté la première croisade, distingue déjà parfaitement les chevaliers (*milites*, il écrit en latin) de ceux qui, sans porter ce titre, étaient pourtant à cheval. Quant à l'infanterie, elle ne recrutait plus que les vilains, les *communiers*. Le noble guerrier était inséparable de son cheval et ne combattait jamais à pied qu'en une nécessité. En guerre, en paix, il chevauchait toujours : on ne pouvait pas mieux appliquer le nom de chevalier.

Ce nom fut, je pense, dans le principe, donné avec les premières armes. Plus tard, par cet esprit hiérarchique qui envahit au moyen âge les institutions et les mœurs, le vassal ne reçut plus avec l'épée que le simple titre d'écuyer. Celui de chevalier, désormais plus haut, fut réservé pour les guerriers éprouvés et se donna avec la lance.

Un trait qui reparut vivement alors dans le caractère des Germains, quand la cupidité et les passions basses commencèrent à se modérer, ce fut ce farouche orgueil et cette fougue emportée

qui les poussaient à un perpétuel emploi de leur épée sans aucun but ni noble ni vil, pour le seul plaisir d'exercer leur force exubérante et de rendre leur nom terrible. Il semblait qu'ils voulussent faire descendre sur la terre le Walhalla chassé des cieux; ils s'enivraient de provocations et de défis; ces hommes du Nord semblaient toujours avoir sur les lèvres le *moi* de Médée, femme scythe, ce moi héroïque, souvent insensé, qui aime à braver le monde pour se sentir supérieur à lui. Quand les chefs de la première croisade parurent, pour prêter hommage, devant le trône d'Alexis, empereur de Constantinople, eux debout sous leurs armures de fer et leurs cottes d'armes brillantes, lui assis dans la pourpre et l'or, un certain Robert, comte de Paris, sortant de la foule et montant les degrés du trône, vint s'asseoir sans façon auprès du monarque de l'Orient. Baudoin de Flandre, qui était un seigneur de beaucoup d'éducation, le tira par le bras, l'engageant à plus de convenance et au respect des usages du pays. « Vraiment, répondit le chevalier, voilà un plaisant rustre, qui est assis pendant que tant d'illustres capitaines sont debout. » L'empereur se fit expliquer ces paroles et ne dit mot; après la cérémonie, il retint Robert et l'interrogea sur sa naissance et son pays. Je ne sais si l'insolent chevalier prit pour un cartel la curiosité d'Alexis : « Je suis, répondit-il bravement, je

suis Français, de la noblesse la plus illustre. Je ne sais qu'une chose, c'est que dans mon pays on voit près d'une église une place où se rendent tous ceux qui veulent signaler leur valeur. J'y suis allé souvent sans que personne ait osé se présenter devant moi. »

On se battait alors devant les églises ; on y danse aujourd'hui : cela vaut mieux. C'était partout comme au pays de Robert; une place, un carrefour étaient le rendez-vous connu des vaillants hommes de la contrée. Tel qui, en se levant le matin, avait fantaisie d'acquérir de la gloire ce jour-là, s'en allait sous son armure et sur son grand cheval s'y poser en faction. Les chevaliers qui passaient étaient provoqués : les uns acceptaient, les autres refusaient le défi, selon leur valeur et la réputation du provocateur.

De ces défis aux tournois, il n'y a qu'un pas. Au lieu de combattre dans la solitude ou devant des manants attroupés, on devait préférer de combattre devant une société choisie et sous les yeux de juges compétents. D'ailleurs à toute société naissante il faut des fêtes. Le seigneur terrien du XIe siècle ne pouvait faire moins pour ses chevaliers que le chef germain pour ses compagnons. Il devait quelques divertissements à ses vassaux. Une société guerrière veut des fêtes guerrières. Les Germains en avaient toujours eu. Dans les forêts de la Germanie,

les jeunes guerriers donnaient à tous le spectacle de leur adresse en sautant nus par-dessus des épées nues. C'était un simple tour de force. On trouve au IXe siècle la trace de fêtes militaires un peu plus savantes. Après la bataille de Fontanet, Charles le Chauve et Louis de Germanie se donnèrent le spectacle d'un combat simulé : les deux armées alliées et le peuple du voisinage formaient un vaste cercle ; deux troupes égales marchèrent l'une contre l'autre ; l'une prit la fuite, l'autre la poursuivit ; les deux rois, à cheval avec leur troupe favorite, se chargèrent en agitant leurs lances et leurs javelots. On admira, comme un rare exemple de politesse et de douceur, qu'il n'y eût ni un coup porté, ni une injure prononcée. Ce fut un divertissement militaire et point un combat. Nos soldats font ainsi la petite guerre. Ce n'était pas encore le tournoi.

Les hommes du XIe siècle, affranchis de la discipline romaine qui pesait sur les sujets des Carlovingiens, rendus à toute l'irrégularité, à tout le caprice, à toute la violence de mœurs des Germains primitifs, ne se fussent point contentés d'un spectacle si pâle. Il leur fallait de plus sérieuses images de la guerre, où ne manquât ni le danger, ni le sang, ni l'orgueil de la victoire. Il paraît que les tournois consistèrent d'abord dans les *combats à la foule.* Deux troupes égales engageaient une lutte confuse, une mêlée qui flottait et *tournoyait* dans l'arène :

d'où le nom de *tournoi*. Ce mode fut conservé; mais généralement les combats d'un petit nombre contre un petit nombre et, mieux encore, d'un contre un, furent préférés. On était plus en vue dans le combat singulier, et la victoire n'était pas partagée. Les tournois existaient sans doute depuis longtemps, lorsque Geoffroy de Preuilly, seigneur de Touraine, en donna les règles en 1066. Il passe ordinairement pour les avoir fondés. Allemands, laissez-lui cette gloire. Le tournoi ne devint un trait des mœurs de l'Europe qu'après qu'il eut subi les règles de l'ingénieux seigneur de Touraine. Ces règles distinguaient déjà trois exercices, le pas d'armes, la joute, le tournoi proprement dit. Elles donnèrent à un spectacle toujours féroce plus d'ordre, de diversité et d'élégance. Cinquante ans après, tout l'Occident raffolait des tournois. Un siècle et demi plus tard, les Français en portèrent l'usage dans l'empire grec. Le tournoi à la mode de France eut toujours une sorte d'excellence chez les autres peuples. Des chroniqueurs l'appellent même *combat gaulois*.

CHAPITRE III.

Chevalerie religieuse. — Première croisade.

La chevalerie naissait en Occident. Déjà elle avait des fêtes. Tout à coup un grand mouvement religieux la conduisit en Orient. Il satisfit ce besoin d'aventures qui devait être un de ses traits caractéristiques. Les chevaliers n'étaient encore, à vrai dire, que des batailleurs féroces. La croisade eut deux bons effets : le premier fut d'élever leurs pensées, de marquer à leurs entreprises un but plus noble ; le second fut de les arracher tous aux habitudes étroites du manoir, et de leur donner cette riche et féconde éducation des voyages, si propre à détruire les préjugés et à éclairer les esprits.

Une étrange émotion religieuse régnait dans le peuple depuis plus d'un siècle. Elle se manifestait par des bruits d'une grandiose absurdité, comme ceux qu'enfante ou adopte l'imagination populaire : tantôt le monde allait périr en l'an 1000, et tout chrétien faisait sa dernière prière ; tantôt c'était l'antechrist, qui, à la fin de ce même siècle, dont

on n'avait pas espéré de voir le commencement, devait arriver de l'Orient. Le peuple naïf se leva pour aller repousser le maudit au pays ténébreux de Gog et de Magog. Les porteurs de lances furent un peu moins empressés. Ils faisaient bien des donations à l'Église, mais en expiation; plus d'un se retirait dans les cloîtres, mais à la fin d'une vie usée dans le brigandage. Ils aimaient mieux se repentir de leurs fautes que de ne les pas commettre. La puissance du mouvement les entraîna. Voyons-les sur cette nouvelle scène. Nous retrouverons la plupart du temps les mêmes hommes, mettant leur valeur toute barbare au service d'une cause pieuse; nous en trouverons pourtant aussi de meilleurs.

Les chefs chrétiens commencent la croisade, devant les murs de Nicée, en faisant couper et lancer dans la ville par les machines mille têtes d'ennemis morts. Ils la terminent dans les murs de Jérusalem par un épouvantable massacre. Leurs coups d'épée sont admirables et hideux. Robert de Normandie, devant Antioche, fend à un Turc casque, tête et dents, jusqu'à la poitrine, « aussi aisément qu'un boucher coupe en deux un agneau. » Exploit de boucher, en effet. Mais Robert fait mieux; il ajoute ces paroles encore plus atroces que son coup d'épée : « Païen! je dévoue ton âme féroce aux démons de l'enfer! » Godefroy de Bouillon a l'âme trop haute pour maudire; il se borne à faire voler

une foule de têtes. Il coupe par le milieu du corps un Turc qui s'est approché trop près; le tronc tombe, les jambes restent, le cheval se sauve à travers l'armée avec la moitié de son cavalier. Que dire de ce coup, sinon que l'empereur Conrad en fit voir, à la seconde croisade, une variante trop remarquable pour qu'on puisse se retenir de la citer? Certain Turc rôdait autour de lui dans la bataille. Or, Conrad avait pris justement ce jour-là son épée la meilleure entre les meilleures. Il lève ce fer redoutable et l'abaisse avec tant de force et d'adresse qu'entamant le corps entre l'épaule gauche et le cou, il fendit en écharpe le tronc dans toute sa longueur jusqu'au flanc droit. La cuirasse, la clavicule, les six côtes y passèrent. Les jambes, la moitié du tronc, l'épaule et le bras gauche du Turc restèrent à cheval; l'autre moitié du tronc, l'épaule droite et la tête tombèrent à terre en un bloc.

On renvoie aux romans ces grands coups d'épée; mais tous les historiens du temps les racontent en détail. Ils racontent aussi mille sottises. Mais ils ne pouvaient guère être trompés sur ces exploits, fidèlement recueillis dans la mémoire des guerriers qui les avaient vus. Celui de Conrad a pour autorité Suger lui-même, un grand ministre, probablement doué de sens et bien informé. De puissantes armes offensives et des bras constamment exercés à frapper expliquent tout. Qu'elle est primitive,

grossière, brutale, cette manière de combattre! C'était le temps. Ces hommes étaient féroces et pieux. Le dogme triomphait, point la doctrine évangélique; la foi, point la morale. L'humanité était respectée comme la chasteté : les courtisanes remplissaient le camp; un archidiacre qui se récréait avec l'une d'elles sous un bocage fut surpris et tué par les Turcs. Un moine eut une vision et Dieu lui dit : « La vapeur de vos orgies est montée jusqu'au ciel.... »

Un jour pourtant l'un de ces pourfendeurs se promenait dans un bois; il ne chassait pas, il se promenait : plaisir surprenant pour de tels hommes. Celui-ci était Godefroy de Bouillon : bras de fer, âme rêveuse et mystique. Un pauvre homme, qui venait de faire du bois, accourt tout haletant, poursuivi par un ours énorme. Godefroy va droit à l'ours. Son cheval, déchiré par la griffe de la bête, tombe sous lui; il se relève à pied, tire son épée; l'ours le saisit, le déchire, l'étouffe; Godefroy périssait, mais un dernier effort dégage son épée et il la plonge dans le flanc de la bête. Il tomba lui-même, presque mourant, auprès du vaincu. On le reporta au camp, où le bûcheron avait donné l'alarme. Sa vie, longtemps en danger, fut sauvée. L'armée témoigna par sa joie son affection pour ce chef et peut-être son admiration pour un trait où l'Évangile était pratiqué. On vit plus tard le même Godefroy refuser la

couronne de Jérusalem, pour ne pas porter une couronne d'or là où le Christ en avait porté une d'épines. Il y avait en lui du chevalier et du moine. Ce sont neuf chevaliers de sa suite qui ont fondé l'ordre du Temple.

Les chevaliers du Temple étaient des gentilshommes, qui, tout en restant guerriers, s'imposèrent la vie monastique, ajoutant aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, celui de combattre les infidèles. Le chef du chapitre, en recevant chacun d'eux, lui disait : « Les règles de l'ordre sont sévères; vous vous exposez à de grandes peines, à d'imminents dangers; quand vous voudrez dormir, il faudra que vous veilliez; il faudra supporter les fatigues quand voudrez vous reposer; souffrir la soif et la faim quand vous voudrez boire et manger; passer dans un pays quand vous voudrez rester dans un autre. » Le récipiendaire disait : « Je jure de consacrer mes discours, mes forces et ma vie à défendre la croyance de l'unité de Dieu et des mystères de la foi. Quand les Sarrasins envahiront les terres des chrétiens, je passerai les mers pour délivrer mes frères. Tant que mes ennemis ne seront que trois contre moi, je les combattrai et ne prendrai point la fuite. » A ces obligations fut ensuite ajoutée celle de veiller à la sûreté des chemins et de protéger les pèlerins contre les attaques des brigands.

Avant l'ordre des Templiers avait été fondé celui des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ceux-ci avaient des devoirs plus humbles encore et moins éclatants : accueillir, soigner, escorter les pélerins qui venaient à Jérusalem. Leur origine, antérieure à la Croisade, différait de celle des chevaliers du Temple. Les frères hospitaliers de Saint-Jean étaient d'abord de simples moines bénédictins : ces moines s'armaient pour escorter les pèlerins. C'est d'un côté des guerriers qui se font moines, de l'autre des moines qui se font guerriers. Toute différence s'effaça après la Croisade, et les Hospitaliers de Saint-Jean, devenus plus tard chevaliers de Rhodes, puis chevaliers de Malte, n'eurent plus alors d'autre attribution que de combattre les infidèles et de servir de rempart à la chrétienté. Leur existence fut longue et honorable.

Celle des Templiers fut plus courte. Les *povres chevaliers*, comme ils s'appelaient eux-mêmes à l'origine, se perdirent par la richesse et l'orgueil. Au début, deux Templiers n'avaient qu'un cheval : trente ans après, un Templier avait trois chevaux. Le sceau de l'ordre conserva seul le souvenir de la simplicité primitive : on y voyait un cheval monté par deux cavaliers. Un article du règlement des Templiers leur laissait, en leur qualité de chevaliers, le droit d'avoir des maisons, des terres et des hommes selon la coutume des bénéfices et des

fiefs astreints au service militaire. Voilà les graves concessions qu'il fallut faire aux nobles de tous les pays qui s'empressèrent d'entrer dans l'ordre du Temple. C'est sans doute parce qu'il n'était point disposé à les faire, que saint Bernard refusa d'être le législateur de l'ordre. Il prévoyait que les habitudes du gentilhomme et du soldat corrompraient celles du moine. Les éloges qu'il donna par la suite aux chevaliers du Temple étaient mêlés d'avertissements : il les sollicitait de ne point imiter les coutumes efféminées des chevaliers du siècle, de ne pas porter comme eux des vêtements amples, des cheveux longs et flottants.

Je n'ai point à parler des ordres de chevalerie; mais l'influence de ceux-ci sur la chevalerie séculière a été trop considérable pour négliger de l'indiquer. Le sentiment qui avait porté des gentilshommes à échanger une vie brillante, belliqueuse et indépendante pour une vie de privations et d'obéissance, les avait conduits trop loin. La règle et ses rigueurs étaient de trop pour eux. Il n'en résulta que les mauvais effets qui attirèrent sur leurs têtes le terrible châtiment que tout le monde sait. On peut considérer la nouvelle chevalerie séculière du XIIe siècle comme un compromis entre l'ancienne chevalerie séculière du XIe et la chevalerie monastique. Cette nouvelle chevalerie emprunta aux Templiers tout ce qui, dans leur esprit ou leurs

obligations, pouvait s'accommoder avec la vie libre. Du vœu d'obéissance au chef de l'ordre il ne resta rien, puisque la chevalerie du siècle n'était plus un ordre. Le vêtement uniforme fut également délaissé pour la même raison. Du vœu de chasteté, il resta une interdiction de rechercher le commerce de la femme autrement qu'en mariage; du vœu de pauvreté, une obligation, non de repousser la fortune, mais de lui préférer toujours le devoir. L'obligation d'aller combattre les infidèles et de défendre partout la foi catholique, subsista, mais moins absolue. Celles de ne point reculer devant plusieurs ennemis, de veiller à la sûreté des routes, de protéger les pèlerins, de réprimer les brigands, furent également adoptées en se modifiant. Enfin ces avertissements sévères que reçoit le nouveau chevalier, ce serment qu'il prête, on les retrouvera aussi un peu plus tard dans les cérémonies de la chevalerie laïque.

Voici ce qu'on peut dire de la chevalerie de la première croisade: il y avait de la foi et de la piété chez tous; de la férocité chez le plus grand nombre; de la charité chez quelques-uns. L'esprit était véritablement religieux, et plus religieux qu'il ne fut jamais depuis. Il le fut jusqu'à devenir monastique, et cette chevalerie cloîtrée laissa plus tard son empreinte sur celle qui ne l'était pas.

CHAPITRE IV.

Chevalerie mondaine. — Troubadours. — Troisième croisade.

La chevalerie, nous dit-on, est venue de l'Orient. — Au contraire, elle y est allée, comme on vient de le voir. — Mais elle y est allée pieuse, grossière et brutale, elle en est revenue brillante, fastueuse et galante. — Il y a là quelque vérité; toutefois ce n'est point l'Orient qui changea la chevalerie, elle se changea elle-même dans le voyage; la chevalerie du Nord mise en contact avec celle du Midi, apprit d'elle bien des choses; la Garonne humanisa la Seine.

Une des premières fois qu'une rencontre semblable se fit, ce fut sous le bon roi Robert. Il épousa Constance d'Aquitaine, et à la suite de cette princesse arrivèrent des chevaliers vêtus et accommodés d'une façon toute nouvelle pour les hommes du Nord. Les gens graves, les bonnes gens que toute nouveauté effraye, les honnêtes moines chroniqueurs jetèrent des cris d'alarme. O douleur! des mentons rasés comme ceux des histrions! des

cheveux coupés à moitié de la tête! des vêtements difformes et des mœurs pareilles aux vêtements! des allures légères! de la frivolité, de la turbulence, point de bonne foi! O douleur! cette race des Francs, naguère la plus honnête de toutes, et celle des Bourguignons, qui marchait de pair, les voilà envahies, corrompues. C'est une fureur. L'homme craignant Dieu, qui voudrait la contenir, serait traité d'insensé. Voilà bien du bruit pour une nouvelle mode. Mais que de choses passent dans le pli d'un vêtement et que de réflexions à faire sur une coupe de cheveux! Quand Pierre le Grand voulut civiliser les Russes il leur fit raser le menton, et il y a des barbes de vieux boyards dans les fondations de l'empire russe.

La seconde rencontre se fit à la croisade. Les chevaliers du Nord furent moins étonnés cette fois à la vue de ceux du Midi : ils continuèrent à se laisser éblouir et pénétrer davantage par leurs mœurs brillantes. Pourtant le sentiment religieux de l'expédition dominait tout.

Mais la troisième rencontre fut décisive. Comme son aïeul, Louis VII demanda à l'Aquitaine une séduisante épouse : ce fut la belle, la savante, la légère Éléonore. Il l'emmena avec lui à la seconde croisade. Éléonore partit entourée de troubadours. Elle trouva à Antioche un prince aimable qui la courtisa, de brillantes dames comme elle qu'elle

éclipsa, un ciel ardent, un pays ravissant, des fêtes somptueuses, des festins, des amusements de toutes sortes, de jeunes Turcs fort beaux, mille séductions; elle s'y livra avec trop de complaisance, et, partie en croisade avec son époux, elle le trompa sur le chemin même de Jérusalem.

Un beau climat, l'influence plus marquée de la civilisation romaine, la facilité des caractères méridionaux avaient favorisé le midi de la France d'une culture précoce. Des Alpes à l'Atlantique, dans la Provence, le Languedoc, l'Aquitaine, le Poitou, le Limousin, florissait une société brillante, courtoise, galante, plus occupée de ses passions que de sa foi. L'âme de cette société, c'étaient les troubadours, les poëtes du temps. Ils couraient de Poitiers à Toulouse, de Toulouse à Valence. Ils étaient chevaliers, et les chevaliers étaient troubadours. Ils combattaient et ils chantaient tout ensemble, ne séparant pas la parole de l'action. Ils chantaient la guerre dans des vers sonores comme l'airain, ils chantaient l'amour dans des vers doux comme un gazouillement d'oiseau. La guerre, l'amour; l'amour, la guerre : entre ces deux choses enivrantes se partageait leur vie. Si quelque moine fanatique déclamait sur les misères de Jérusalem, et si le peuple accouru en foule criait : *Dieu le veut!* je crois volontiers qu'ils en étaient importunés, si toutefois ils n'étouffaient pas un sourire railleur.

Ce ne fut certes pas autrement que Guillaume de Poitiers accueillit la première croisade. Seigneur de la Gascogne, de l'Aquitaine, du Poitou, du Limousin, du Berri, de l'Auvergne, brave et actif, dans toute la force de la jeunesse, Guillaume, au lieu de prendre la croix, resta chez lui. C'était un impie qui ne croyait à rien et faisait ses délices de se quereller avec les évêques et les légats. Trois ans après la croisade pourtant, il s'avisa d'aller en terre sainte. Trente mille combattants se rassemblèrent à Limoges et il y joignit un cortége de — quoi ? — de trente mille femmes, sainte Vierge! surtout un beau choix de jeunes filles. Ce mauvais sujet eut le sort qu'il méritait : les Turcs le maltraitèrent sur l'Halys, et il revint de sa croisade battu et excommunié. Les troubadours, qui ont gardé longtemps son souvenir, ont dit de lui : « Il sut bien trouver, bien chanter, et courut longtemps le monde pour tromper les dames. » C'est le père, le premier protecteur des troubadours. S'il trompa les dames, ce fut bien mal. Il n'en fut pas moins un des premiers à professer, à pratiquer l'amour qui relève l'âme, qui oblige à de nobles actions.

Le Limousin, alors de brillante renommée, vit naître vers ce temps Bernard de Ventadour, un des troubadours les plus célèbres. Il vint à la cour du vicomte Ebles III, l'un des successeurs de Guillaume, aima la vicomtesse et sut la toucher. Le vicomte en-

ferma sa femme. Bernard désolé s'éloigna pour apaiser le jaloux. Il porta ses pas en Normandie. Pourquoi, poëte du Midi, fuir au pays des brouillards? C'est que l'astre de l'Aquitaine, la reine des troubadours était là. Éléonore avait changé d'époux. Elle n'avait changé ni ses goûts ni ses mœurs. Bernard lui adressa ses chants et elle l'aima. Plus tard on le trouve à la cour de Raymond V, et plus tard encore, à la fin du siècle, chartreux à Dalon en Limousin.

Vers le même temps, Bertrand de Born sonnait la trompette de la guerre civile entre le roi d'Angleterre et ses fils : conduite impie qui lui a marqué sa place dans l'enfer de Dante. Ce n'était point toutefois le méchant plaisir de voir les hommes se haïr et se nuire, ce n'était pas davantage un intérêt privé qui le dirigeait, mais c'était une passion furieuse pour la poésie des combats : pourvu qu'il vît des casques brisés, des lances rompues, l'air enflammé de l'éclat des armes, le sang vermeil répandu; pourvu qu'il entendît le choc des cuirasses, et la terre gémir, et les guerriers crier : « Alerte! alerte! » il était ravi. Que ce fût d'ailleurs guerre sainte ou guerre profane, il ne s'en souciait. Il savait cependant adoucir sa voix pour chanter sa dame.

Un instinct généreux portait ces vaillants troubadours, cœurs enthousiastes, à soutenir le faible contre le fort. Ce fut l'un des traits de la chevalerie

provençale au XIIe siècle. Rien ne choquait ces caractères impétueux comme les abus d'autorité conjugale ou paternelle, et toutes ces tyrannies domestiques qui, sous la protection de quelque loi, contrarient la liberté du cœur et les inclinations naturelles : la loi n'était pas pour retenir des hommes qui respectaient tout au plus la religion. Boson d'Anguilar mourait d'amour pour la jeune Isaldina Adhémar, dont les parents lui refusaient la main. Le marquis de Montferrat, Boniface, son seigneur et son ami, n'hésite pas : il part la nuit avec une troupe de chevaliers, enlève la belle du château de Malaspina et l'amène, avec la vie, à son ami désespéré. Pierre de Maënzac s'éprend de la femme de Bernard de Tiercy. Elle l'aime et il l'enlève ; mais il n'a pas, pauvre chevalier, de château pour abriter cette précieuse proie. Il va demander secours au dauphin d'Auvergne, bien disposé pour lui et aussi bon en amour qu'en guerre. Le dauphin recueille la dame ; l'époux réclame ; la guerre éclate ; on se bat ; l'Église s'en mêle, et l'évêque de Clermont prend parti pour l'époux. Mais le dauphin est vainqueur, et Maënzac reste en possession de sa maîtresse.

L'annonce de la troisième croisade causa assez de rumeur dans le monde des troubadours, brillant alors de tout son éclat. C'était en effet le temps de Giraud de Borneil, de Raimbaud de Vaqueiras, dont on lira plus loin le touchant et fidèle amour, de

Pierre Cardinal, de Pierre Vidal, de Folquet de Marseille, etc. Tous se mirent à chanter la croisade, et l'on peut dire que c'était leur croisade, car un roi-troubadour en était le héros : Richard Cœur de Lion, le fils d'Éléonore, vrai rejeton du sang et de l'esprit aquitain égaré dans la sombre famille des rois d'Angleterre. Richard était brillant au combat, il chantait comme les troubadours, il était impie comme eux. Nature mobile, il pleura à la vue de Jérusalem où il ne pouvait pas entrer, et il recevait les présents de Saladin ; il recevait même, si l'on en croit un bruit, le salaire secret de l'échec que les croisés essuyèrent devant Saint-Jean-d'Acre. Il mourut plus tard ayant sur les lèvres une satire contre les moines.

De tous les chants des troubadours pour la croisade, il n'en est pas un où des pensées toutes mondaines ne balancent la pensée de la croisade même. L'un prend la croix par désespoir d'amour ; l'autre par espoir d'amour. Pierre Vidal donne un baiser à la comtesse de Marseille pendant son sommeil : il faut que l'audacieux quitte la Provence : l'occasion s'offrant, il part pour la troisième croisade. Péguilain plante son épée dans le corps du mari de sa dame : la prudence lui conseille de s'exiler ; et, quelque temps après, il suit en terre sainte le marquis de Monferrat. Gaucelm Faidit déclare qu'il ne partira pas pour la croisade avant de s'être récon-

cilié avec sa dame : il ne veut pas emporter un poids si lourd sur sa conscience. Au reste, ce n'est point sans crève-cœur qu'il quitte ce gentil Limousin, ce pays si agréable, cette société charmante des seigneurs du voisinage, des belles dames courtoises, distinguées en mérite. Il en demande pardon à Dieu, mais il ne saurait taire ses regrets. Pour Peyrols, c'est une calamité publique que cette nécessité où sont réduits tant de chevaliers de se séparer de leurs amies; n'osant en faire le reproche à Dieu, il querelle Saladin. « Pourtant, maints amants se sépareront en pleurant de leurs amies, qui, si ce n'eût été Saladin, resteraient gais et heureux dans ces pays! » Ceux-là partent cependant, quoique de mauvaise humeur. Mais Bertrand de Born ne part pas du tout. Il avait bien songé d'abord à se croiser, mais les lenteurs des comtes, des ducs, des princes et des rois l'ont rebuté. « Et puis, ajoute-t-il, et puis j'ai vu ma belle et blonde dame! et j'ai perdu tout courage de partir. Sans quoi, j'aurais fait la traversée il y a plus d'un an. »

Ces malheureux troubadours sont impies jusque dans leur piété; et, même quand ils prêchent la croisade, un saint se boucherait les oreilles. En voici un qui trouve que c'est folie et grande folie pour tout preux baron de ne pas secourir la croix et le saint tombeau, puisque avec les belles armures, avec la gloire, avec la courtoisie, avec tout ce

qui est avenant et honorable, on peut obtenir la jouissance du paradis. Voyez-vous cela! manquer une occasion de gagner tous les biens de ce monde avec le paradis par-dessus le marché! de faire son chemin ici-bas et là-haut! de faire l'œuvre de Satan sans que Dieu ait rien à dire! Quelle folie de manquer une si belle occasion!

Sous cette influence se fit la troisième croisade. On songea au plaisir. Les princes se firent suivre de leurs équipages de pêche et de chasse. Un faucon du roi de France s'échappe; toute l'armée se met en mouvement pour le chercher : cela rappelle l'oiseau d'Alcibiade. Le faucon était allé chez les Turcs; Saladin le rendit pour une rançon qui valait celle de plusieurs chevaliers. Au moment le plus critique de la croisade, les croisés se couronnaient de fleurs, ornaient leur cou de colliers précieux, leurs poignets de riches bracelets qui retenaient leurs larges manches, et s'occupaient autant de festins que de guerre. Dans les trêves, les chevaliers chrétiens et les guerriers sarrasins se réunissaient dans des tournois où ils joutaient courtoisement. Les chevaliers dansaient; les ménestrels chrétiens faisaient danser aussi les mécréants. Il y eut des négociations pour marier la veuve de Guillaume de Sicile et le frère de Saladin : ils eussent régné conjointement sur la population mixte de Jérusalem. Les imans et les

évêques s'opposèrent à ce mariage qui eût pu réconcilier les deux religions. On sait que Saladin se fit faire chevalier par son prisonnier, Hugues de Tabarie. Cette anecdote, vraie ou fausse, est le sujet du roman de l'*Ordène de chevalerie*. Elle prouve au moins en quelle estime était la chevalerie occidentale chez les musulmans. A côté de cette belle tolérance et de cette politesse de mœurs qui semblaient gagner à la fois l'Orient et l'Occident, paraissent encore quelques traits de la férocité du XIe siècle. Richard fait égorger deux mille sept cents prisonniers musulmans; il coupe les têtes de ses ennemis vaincus et les rapporte au camp par trentaines; un émir le défie, il le fend par un seul coup en écharpe, à la manière de Conrad.

Voilà où en étaient les esprits et les mœurs. A part quelques traces de la rudesse primitive, c'était déjà l'éclat, la grâce, l'humanité d'une époque civilisée. C'est à la société provençale que revient la gloire de ce changement. Elle adoucit les hommes en faisant plus petite place à la piété et plus grande à l'amour, en détournant une partie de son culte de Dieu vers la femme. J'y reviendrai un peu plus loin.

CHAPITRE V.

Guerre des Albigeois. — La chevalerie du Midi détruite par celle du Nord. — *Capta cepit.*

La galanterie et la légèreté religieuse des Provençaux gagnaient les chevaliers du Nord. L'Église observait avec anxiété et colère le progrès de la contagion. On verra plus loin comment elle s'efforça de retenir ou de ramener à la dévotion, par de pieux écrits et des romans religieux, les esprits de la société chevalèresque. Mais cette manière de combattre l'erreur lui réussit peu et ne lui suffit pas. Comme elle en pouvait employer une autre, elle l'employa. Ce que n'avaient pu faire les bons livres, elle pensa que l'épée le ferait bien. Elle employa à cette répression ceux-là même que le mal gagnait déjà et qu'elle y voulait soustraire, c'est-à-dire cette chevalerie du Nord encore docile à sa voix. Quoique cette chevalerie eût commmencé à subir l'influence de celle du Midi, elle ne l'aimait pas, elle la jalousait; il n'y avait pas de sympathie entre les caractères froids et les caractères vifs de ces deux régions de la France. Deux mots magiques retentirent :

Croisade ! hérésie ! Aussitôt la chevalerie se leva dans tout le Nord. Elle s'avança vers le Midi, sombre, prête à faire tout le mal dont on lui donnait licence, éprouvant ou affectant la piété de la croisade, mélange de fanatiques et d'aventuriers.

De leur côté, les chevaliers provençaux se levèrent dans le Languedoc, le Toulousain, le Béarn, la Gascogne. Ils accoururent sous les bannières des comtes de Foix, de Comminges, des vicomtes de Béarn, de Carcassonne, et vinrent se grouper autour de Raymond VI, comte de Toulouse, le plus puissant seigneur du Midi et le chef de la résistance. Rien n'était plus brillant que cette réunion : tout ce qu'il y avait de vaillant, de jeune, d'ardent, de passionné pour le salut de la patrie provençale, était là dans toute la richesse des armures, dans toute l'impatience du combat.

Les croisés avaient pour eux leur sang-froid, leur fanatisme, leur prudence, leur perfidie, leur cruauté, leur cupidité même. Les Provençaux avaient contre eux leur fougue, leur insouciance généreuse, leur loyauté, leur mépris du danger, leur dédain de la prudence et de la vie. Les croisés retinrent, contre tout droit des gens, le vicomte Roger de Trencavel, venu de Carcassonne à leur camp pour une conférence sous la foi du serment. Ils commirent des crimes qui leur préparaient le suc-

cès; leurs adversaires firent des fautes qui, sans atteindre leur honneur, les perdirent.

Simon de Montfort, assiégé avec peu de monde dans Castelnaudary par une armée nombreuse, appelle à lui Bouchard de Marly. Raymond Roger, qui l'assiége, se retourne contre Bouchard; deux fois ses chevaliers mettent en fuite ceux du seigneur de Marly. Mais ils s'abandonnent follement à la poursuite, ils n'aperçoivent pas derrière eux Montfort, qui sort de la place avec tous ses hommes d'armes. Surpris en désordre, pressés entre deux armées, ils prennent la fuite; Raymond Roger est entraîné malgré lui : il avait tué les quatre fils de Bouchard de Marly, et son épée venait de se briser dans sa main. Tandis que la belle armée de Raymond VI fuyait en désordre, Simon rentrait pieds nus dans la ville, et faisait chanter un *Te Deum*.

Aucune action de cette longue guerre ne mit autant en évidence la légèreté des chevaliers du Midi que celle même qui décida de leur sort. Les chevaliers français étaient peu à peu remontés vers le Nord avec leur butin; d'autres s'étaient établis; d'autres avaient péri. Au contraire, toutes les forces de la nationalité méridionale étaient enfin rassemblées. Pierre II, roi d'Aragon, venait de se déclarer. Ses Aragonais, ses Catalans étaient les véritables frères des Provençaux et des Languedociens; ils parlaient la même langue,

comme ils parlent aujourd'hui le même patois. Castillans et Français n'étaient pour les uns et les autres que des étrangers. Pierre II résista aux prières du pape, affronta l'accusation d'hérésie et conduisit mille lances catalanes et aragonaises au secours du comte de Toulouse. A son approche, Raymond fit crier partout à son de trompe que tous gens armés eussent à se réunir sous sa bannière unie à celle du roi d'Aragon. Une multitude immense accourut : Aragonais, Provençaux, Gascons s'accueillirent avec transports. On marcha sur Muret, place forte à quatre lieues de Toulouse, et ce ne fut dans le camp que joies et fêtes continuelles. Il y avait quatre ans que Simon de Montfort s'était laissé enfermer dans Castelnaudary : il se laissait maintenant enfermer dans Muret. Mais, connaissant mieux la chevalerie du Midi, il doutait d'autant moins du succès. Il était résolu, avec sa faible troupe, de sortir de la place et de livrer bataille. « Quoi! lui dit un clerc, ne craignez-vous point de confier à ce petit nombre de défenseurs le succès de la cause sainte? » Simon, sans rien dire, tira de son aumônière une lettre et la remit au clerc. C'était un billet du roi d'Aragon tombé entre ses mains : il était adressé à une dame de Toulouse. Pierre, parmi divers propos galants, assurait à la belle que c'était uniquement pour l'amour d'elle qu'il venait chasser les Français du pays. « Eh

bien! reprit Montfort quand le moine eut achevé de lire, dois-je craindre un roi qui marche contre Dieu pour une courtisane? » Les croisés passèrent la nuit avant la bataille à prier, se confesser, communier; les Provençaux la passèrent en joie; Pierre, dans les bras d'une maîtrese. Au moment d'engager la bataille, l'évêque de Comminges, la croix en main, donna la bénédiction aux chevaliers croisés, en promettant à ceux qui périraient la récompense des martyrs. Las d'attendre l'attaque, retardée par ces pratiques dévotes, les Provençaux étaient assis et mangeaient. Il n'y avait qu'une tête sage parmi tant de têtes folles. Raymond VI avait vu à Castelnaudary la force irrésistible de la chevalerie française. Il était d'avis de ne s'y point exposer. Il proposa dans le conseil de planter des palissades, d'attendre l'ennemi et de le cribler de traits; on en aurait ensuite bon compte. Des cris d'indignation s'élevèrent; les chevaliers aragonais protestèrent qu'ils n'étaient pas venus pour cette besogne, qu'il n'y avait dans un tel avis que lâcheté et *renardise*. Ils n'en furent que plus impatients de combattre hors de toute discipline. On dit que Montfort laissa son infanterie dans la place et poussa le mépris jusqu'à ne faire sortir que huit cents hommes d'armes contre cent mille hommes. L'événement le justifia. Ceux de Toulouse, ceux de Foix se précipitèrent en avant à la première atta-

que, sans écouter ni roi ni comte : ils furent culbutés. La gendarmerie française alla droit aux Aragonais; le choc fut si violent qu'on crut entendre toute une forêt tomber sous la hache. Tous les efforts des croisés étaient dirigés contre la personne de Pierre; trois chevaliers français avaient juré de ne s'attacher qu'à lui jusqu'à ce qu'il fût mort. Pierre avait changé d'armes et de couleurs avec un de ses gens. Celui-ci fut assailli et renversé. « Ce n'est pas le roi, s'écria le comte de Rouci, ce n'est pas le roi, car il est meilleur chevalier. — Non, répondit Pierre, ce n'est pas le roi, mais le voici; » et il fondit sur le Français en criant : « Aragon! Aragon! » Il s'était trahi et tomba percé de coups. Cette nouvelle terrible vola par toute l'armée dans ce cri : « Le roi Peyre est mort! » Ce fut le signal de la déroute; tous, grands et petits, se précipitèrent pêle-mêle vers la Garonne, qui en garda un bon nombre dans ses eaux. Un soldat vint dire à Simon que le corps du roi était retrouvé. Simon s'approcha, descendit de cheval, versa sur lui d'étranges larmes; puis, ôtant cuissards et bottines, il rentra pieds nus dans la ville et rejoignit dans l'église saint Dominique et les moines, qui, pendant la bataille, n'avaient cessé de pousser vers le Seigneur de si grands cris, qu'on les prenait pour des hurlements.

Ce jour ne fut pas le dernier, mais il fut le jour

fatal de la chevalerie provençale. Elle fit encore de beaux exploits, mais sans espoir. Il suffit d'avoir montré ses brillantes qualités et ses brillants défauts. La bataille de Muret fait penser à celle de Crécy. Ce fut, en effet, la vengeance des chevaliers provençaux : qualités et défauts, ils léguèrent tout à la chevalerie française ; en mourant sous ses coups, ils lui imposèrent leur héritage. C'est un phénomène qu'on rencontre plusieurs fois dans l'histoire. Imaginez un homme qui en déteste un autre : il hait son caractère, ses idées, ses mœurs, sa figure, sa voix ; il le tue. Quel est son châtiment ? Il devient semblable à celui qu'il a tué : caractère, idées, mœurs, figure, voix, il lui prend tout ; c'est le mort qui est vivant et c'est le meurtrier qui périt. Il se grise avec le fond de la bouteille qu'il a brisée. Voilà un enchaînement de faits bien ingénieux, quoique réel, et bien consolant.

CHAPITRE VI.

Dernières croisades. — Décadence complète de l'esprit religieux chez les chevaliers.

Il n'y a qu'une vraie croisade, la première, qui seule réussit. Les autres sont des imitations de plus en plus fausses : c'est ce qui les fit toutes échouer.

Les sentiments fort divers et de moins en moins religieux de la chevalerie française se montrent d'une manière curieuse dans cette expédition presque contemporaine de la guerre des Albigeois, qui conserve le nom de quatrième croisade, quoiqu'elle le mérite si peu. Les chevaliers qui la firent eurent une intention de croisade; leur piété eut juste assez de force pour leur faire prendre la croix et faire la moitié du chemin vers la Palestine. Supposez une fusée lancée avec trop peu de poudre : elle s'arrête et tombe au milieu de sa course. Les croisés du XIe siècle, avec tant de sujets de se plaindre des Grecs, avaient repoussé loin d'eux l'idée de s'emparer de Constantinople; ils ne voulaient, ne cherchaient que Jérusalem. Ceux du XIIIe, qui n'avaient rien à reprocher aux Grecs, se laissèrent gagner

par cette idée et l'exécutèrent. Ils furent tentés en route, et le tentateur, ce fut Venise : mais la foi solide repousse la tentation.

Ces braves étaient partis la croix sur la poitrine; mais d'abord ils se trouvèrent trop pauvres pour payer aux Vénitiens le prix convenu pour leur passage. Ils n'en pouvaient donner que la moitié. Cela fit honneur aux chefs de vouloir tout payer, car ils pouvaient alléguer l'absence d'un grand nombre de seigneurs embarqués à d'autres ports. Mais on voit bien que la plupart des croisés entendaient que la croisade ne leur coûtât rien et leur rapportât beaucoup. L'idée de conquêtes à faire en terre sainte était si bien répandue, que les Vénitiens stipulèrent qu'ils en auraient leur part. Nul pourtant ne songeait encore à séparer l'objet lucratif de l'objet religieux, et à déserter la croisade pour un coup de main; on y fut amené peu à peu.

On paye de ses bras quand on n'a pas d'argent. Les Vénitiens tenaient les croisés comme un créancier adroit tient un débiteur honnête et embarrassé; ils leur proposèrent une œuvre équivoque, qui valait mieux pour leur république que les cinquante mille marcs qui manquaient. Il s'agissait de prendre Zara à l'empereur de Constantinople. Le pape opposa des défenses formelles. C'était, disait-il, la guerre entre des chrétiens. Les subtils marchands de Venise, alléguant que Zara leur avait appar-

tenu, prétendaient qu'il n'était pas de guerre plus sainte que celle qui la leur rendrait. A quoi des chevaliers pouvaient-ils plus justement employer leur valeur qu'à replacer des rebelles sous l'autorité légitime; qu'à châtier des pirates, des brigands? Les consciences les plus naïves adoptèrent ces raisons et crurent faire œuvre pie en prenant Zara pour le compte des Vénitiens. Elles pensèrent par là se bien préparer à la croisade.

Tout à coup arriva, comme dit Villehardouin dans un langage qui fait un peu penser à celui de don Quichotte, « une grande merveille, une aventure inespérée, et la plus étrange dont on ait ouï parler. » Ce rêve, tant de fois rêvé par le chevalier de la Manche, de princes injustement détrônés à rétablir sur le trône, fut alors une réalité. Le jeune Alexis, fils d'Isaac, empereur de Constantinople, que son frère venait de renverser et de jeter en prison, vint demander aux croisés le secours de leur épée pour une cause si juste. Ce fut encore un spécieux prétexte pour se détourner une seconde fois du but de la croisade : rien qu'un prétexte, car ni les avertissements ni la colère du pape ne manquèrent aux croisés; une partie d'entre eux même refusa d'aller plus loin et retourna en Europe : dans le nombre fut Simon de Montfort, qui alla s'employer ailleurs à une expédition qu'il crut moins coupable et qui l'était bien davantage. On

fit voile vers Constantinople : à la hauteur du cap Malée, la flotte rencontra deux vaisseaux qui ramenaient de terre sainte des pèlerins flamands. Un de ces pèlerins sauta de son navire sur un navire de la flotte, et, comme ses compagnons voulaient lui faire passer son bagage : « Gardez, leur dit-il, gardez; je vous laisse tout : me voici avec des gens qui vont conquérir des royaumes. » Celui-là disait le vrai mot.

Débarqués devant Constantinople, les croisés reçurent de l'usurpateur une ambassade menaçante. « Beau sire, répondirent-ils à l'ambassadeur, votre seigneur s'étonne que nous soyons entrés dans ses États; nous ne sommes point dans ses États, cette terre n'est point à lui, il la tient à tort, il a péché contre Dieu et contre raison. Celui à qui elle appartient, le voici parmi nous sur cette chaire : c'est son neveu, fils de son frère, l'empereur Isaac. S'il voulait se livrer à la merci de son neveu et lui rendre la couronne et l'empire, nous le prierions de lui pardonner et de le mettre en état de vivre richement. Quant à vous, beau sire, votre message est accompli : ne soyez pas si hardi que de revenir. » Ce discours était peu courtois : on sent que les mœurs et le langage des chevaliers étaient rudes encore; mais il était chevaleresque par son objet. C'était un devoir de chevalerie de rétablir les héritiers légitimes et de renverser les usurpateurs.

Peu de jours après, les croisés s'approchèrent des murailles; le doge Dandolo et le marquis de Montferrat tenaient chacun par une main le fils d'Isaac : « Seigneurs grecs, criaient-ils, voici votre seigneur naturel; en cela, il n'y a point de doute. » Les Grecs, qui écoutaient du haut des remparts, répondirent en pillant le quartier des Francs. La guerre éclata. La valeur des chevaliers de l'Occident se montra dans sa terrible majesté : les hommes efféminés d'Orient croyaient voir « des anges exterminateurs, des statues de bronze. » Les croisés n'étaient que vingt mille : ils attaquaient une ville immense qui comptait 200 000 hommes sous les armes. Ils triomphèrent, et l'usurpateur fut renversé.

Mais Isaac et son fils avaient promis à leurs vengeurs 400 000 marcs d'argent, et ils ne les payaient que de mauvaises raisons. Les croisés leur envoyèrent Conon de Béthune, un des chevaliers les plus sages et les plus habiles à parler, qui tint ce fier langage : « Les barons d'Occident vous ont sommé maintes fois, et, de par eux, nous vous sommons devant vos barons d'exécuter le traité qui est entre vous et eux. Si vous le faites, ils seront contents; si vous ne le faites, sachez que dès cet instant ils ne vous tiennent plus ni pour seigneur ni pour ami; mais ils vous poursuivront partout et de toutes les manières qu'ils pourront. Ils vous mandent toutefois qu'il ne vous attaqueront jamais, ni

vos sujets, avant de vous avoir défié. Car ils ne firent jamais de trahison, et dans leur pays ce n'est pas l'usage d'en faire. Vous avez bien entendu ce que nous vous avons dit : vous vous déciderez pour le parti qui vous plaira. » Les Grecs furent stupéfaits de l'audace de ce langage : ils disaient que personne encore n'avait été assez hardi pour tenir à l'empereur de pareils discours jusque dans son palais. Au mauvais visage que leur fit l'empereur et aux murmures des Grecs, les ambassadeurs se jugèrent fort heureux de pouvoir revenir au camp sains et saufs.

Tandis qu'Isaac et Alexis amusaient les croisés par leurs artifices, Murzuphle les renversa tous les deux et les fit périr. Les croisés eussent pu s'en réjouir comme du châtiment de leur mauvaise foi; mais, outre qu'ils voyaient leur gage disparaître avec les deux princes, ils avaient horreur d'un double crime. Dans leurs idées féodales et chevaleresques, la terre ne devait point appartenir aux gens félons et cruels. « Dites, demande Villehardouin, dites si des gens qui se traitent les uns les autres avec tant de cruauté méritent de *terre tenir.* » Ils se disposèrent donc une seconde fois à prendre Constantinople sur un nouvel usurpateur; mais pour qui, n'y ayant pas d'héritiers légitimes? Pour eux-mêmes, se jugeant plus dignes que les princes grecs de *terre tenir.*

Le siége fut plus rude que la première fois : les Grecs étaient plus animés, le second usurpateur était plus habile que le premier. Les croisés furent repoussés et tellement saisis d'effroi, qu'un grand nombre d'entre eux eussent voulu que les vents les emportassent au delà de l'Archipel. Mais Villehardouin traite ceux-là de lâches ; il était de ceux qui voulaient pousser l'entreprise jusqu'au bout, et qui, dans leur mépris pour les Grecs, étaient prêts à les dépouiller sans scrupule. Ils finirent par l'emporter, et Constantinople fut pillée comme le devaient être les héritiers de l'empire romain par les descendants des barbares. Sainte-Sophie ne fut pas plus profanée deux siècles et demi plus tard par Mahomet II qu'elle ne le fut alors. Mais c'était la tourbe qui se conduisait ainsi ; les chefs et les principaux chevaliers voulaient qu'on respectât l'humanité. Villehardouin a quelques mots touchants sur le sort des femmes et des enfants ; le marquis de Montferrat était invoqué dans les rues comme un saint et un protecteur. Ils mirent un certain ordre dans le partage de l'argent, qui s'élevait à cent mille marcs : un sergent à cheval eut autant que deux sergents à pied, et un chevalier autant que deux sergents à cheval. Le comte de Saint-Pol fit pendre, l'écu au cou, un de ses chevaliers qui tenta de détourner quelque chose de la masse.

Ce partage d'argent fut suivi du partage des terres, et alors fut fondé en Orient cet empire latin féodal, qui fut sitôt ébranlé par la discorde et la guerre étrangère, et qui dura si peu.

Ceux qui firent cette expédition furent au début des croisés, au milieu des redresseurs de torts, et à la fin des aventuriers. Ils appartenaient presque tous à la chevalerie du Nord; la chevalerie du Midi s'abstint : elle avait eu naguère sa croisade avec Richard Cœur de Lion. Qu'on remarque la différence : autant la troisième croisade offre de traits gracieux et qui plaisent à l'esprit, autant la quatrième est sérieuse et âpre; la guerre des Albigeois ne l'est pas davantage, quoique bien plus cruelle. Les hommes qui, presque à la même époque, détruisirent l'empire grec et la civilisation provençale, sont bien des hommes du même pays, du Nord; mais le moment est venu où ces hommes, aussi âpres au gain qu'à la foi, vont subir la métamorphose que j'ai annoncée.

L'Église avait si peu réussi à ranimer l'esprit religieux par la croisade contre les Albigeois, que les dominicains, qui l'avaient prêchée, furent partout méprisés et hués lorsqu'ils voulurent ensuite prêcher la croisade en Palestine. On avait enfin ouvert les yeux sur les horreurs auxquelles ils avaient entraîné tant de monde. Les troubadours continuaient de se moquer; Blacas, l'un d'eux,

d'une des plus illustres familles de Provence, chantait :

J'aime son bel œil noir,
Et ferai pénitence
Entre mer et Durance,
Auprès de son manoir.

Le fameux troubadour couronné, Thibaut IV, comte de Champagne, obligé de renoncer à l'amour de sa royale dame, Blanche de Castille, se voua à la Vierge :

Quand dame perds, dame me soit aidant.

Il lui fallait toujours une dame : celle de la terre l'envoyait à la croisade; il espérait que celle des cieux l'y protégerait. Mais il lui fallait aussi des croisés, et il eut bien de la peine à en trouver. Le dépit féodal lui en amena : les plus grands seigneurs, tout chagrins de l'avantage que venait de remporter la royauté, portèrent en Orient leur désappointement et leur mauvaise humeur : c'étaient le duc de Bretagne, le comte de Bar, le duc de Bourgogne, et tous leurs chevaliers avec eux. Ils s'en allèrent en Palestine faire des razzias de bœufs, de moutons, de chameaux, de buffles et d'ânes. Le duc de Bretagne et ses chevaliers en firent une si belle sur le territoire de Damas, que le duc de Bourgogne et le comte de Bar en crevaient d'envie. Les voilà en quête d'une fortune semblable, et ils avisent les riches pâturages de Gaza. Thibaut les prie

et leur commande de rester au camp. Ils répondent qu'ils sont venus pour guerroyer les infidèles, et cheminent toute la nuit afin d'arriver aux pâturages avant les mécréants encornés. Il est bon de déjeuner au matin quand on a marché toute la nuit. Au point du jour la troupe s'arrêta dans un défilé : les riches hommes firent étendre les nappes et se mirent à manger les poules, les chapons, les viandes cuites qu'ils avaient fait apporter, sans oublier le vin en bouteilles et en barils. Ils attendirent ainsi que les bêtes fussent envoyées aux champs et que les gens fussent au labourage. Il ne vint ni gens ni bêtes, mais le gouverneur de Gaza avec une armée turque. Les chevaliers enfonçaient dans le sable jusqu'aux genoux, et ils étaient un contre treize. Le comte de Joppé les suppliait de se retirer : les comtes de Bar et de Montfort déclarèrent qu'au lieu de reculer, ils iraient en avant. Ils sortirent du défilé pour charger l'ennemi, furent cernés et succombèrent en faisant merveilles d'armes. Le comte de Bar disparut sans qu'on sût jamais ce qu'il était devenu. Montfort fut fait prisonnier, conduit en Égypte et offert en spectacle au peuple du Caire. Montfort, Amaury de Montfort, le fils même de l'exécuteur des Albigeois, était un des chefs de cette expédition bouffonne, plus digne du fabliau que de l'histoire! Quelle belle vengeance pour les Provençaux!

Voilà pourtant la génération que Louis IX entraîna à la croisade. Ce fut une violence qu'il fit à son siècle. Il fallut qu'un même homme, chose rare, fût à la fois roi redouté, saint vénéré et bienfaiteur de ses peuples, pour que son zèle fit de l'effet sur des hommes si tièdes. Il fallut aussi qu'il fût en état de payer la croisade : la plupart des chefs de l'armée étaient à la solde du trésor royal. Un malin troubadour (il y en avait encore) décoche sur les chevaliers de l'époque ces traits piquants : « Je ne puis partir, dit l'un, sans une solde du roi; je suis malade, dit un autre; si je n'avais des enfants, rien ne me retiendrait ici, assure un troisième. O chevaliers, vous avez peur de la mort! » Non, les chevaliers n'avaient pas peur de la mort. Mais nul ne se souciait plus guère de croisade; le pape tout le premier, qui retint pour ses affaires de Lombardie les chevaliers hollandais prêts à rejoindre Louis IX.

Le roi fut profondément indigné. Ses barons et ses chevaliers le furent comme lui et le suivirent de meilleur cœur. Beaucoup, imitant sa piété, se préparèrent au grand voyage comme à la mort, par de dévotes pratiques; d'autres, d'une façon un peu plus moderne : le sire de Joinville passa toute la semaine avant son départ à faire fêtes et banquets avec son frère de Vauquelour et tous les riches hommes du pays, tous bons convives; quand ils avaient bien bu et bien mangé, ils di-

saient chanson les uns après les autres. Je dis que ceci est moderne pour le temps : chanter gaiement en quittant la patrie et en marchant au danger, cela marque plus de fermeté d'âme, plus de force contre la mélancolie et les appréhensions, moins d'abattement, de terreurs, de superstition. Les chevaliers pleurent toujours dans Villehardouin : ils rivalisent avec le pieux Énée. Ils pleurent moins dans Joinville. Dans Froissart, ils ne pleurent plus du tout. C'est la philosophie du caractère français qui commence à poindre.

Gaiement, tristement, on s'embarqua, et voilà l'expédition qui aborde au rivage de Damiette. Louis IX se jette le premier dans les flots comme un simple chevalier de la croix. Tous l'imitent et le rivage est balayé de la multitude des musulmans. C'était bien combattu pour la croix, mais point pour la croix seule. L'ardeur des chevaliers français s'était assez échauffée aux riches peintures que les évêques leur avaient tracées des trésors de Damiette. Ils n'y trouvèrent qu'un maigre lot de six mille livres tournois. Ils murmurèrent tout haut. Ils avaient projeté de faire bonne chère en Orient : ils n'y voulurent pas renoncer. La chevalerie française semblait ne plus vouloir affronter la mort sans avoir joui de la vie. L'argent du roi fut dissipé en galas et festins. Le pauvre saint homme vit de bien vilaines choses : à un jet de pierre de sa tente, des femmes se prosti-

tuaient. Grands et petits barons réclamaient, dans la direction et l'administration de l'armée, les droits de l'isolement féodal. Ils pensaient faire pièce au roi. Robert d'Artois, son frère, était un des plus turbulents et des plus arrogants de toute cette chevalerie. L'avenir d'une telle armée était marqué.

On s'avance au bord du canal de l'Aschmoun. Après de longues recherches, on trouve un gué. Robert d'Artois court avec l'avant-garde pour le franchir. Le roi ne peut le retenir, et lui fait promettre du moins d'attendre le gros de l'armée. Robert promet tout, passe le gué, voit fuir trois cents musulmans devant lui et se jette à la poursuite. Les grands maîtres des chevaliers du Temple et de l'Hôpital le conjurent de s'arrêter, il les appelle traîtres qui conspirent avec les Turcs. « Certes, lui répondent ces sages guerriers, c'est pour trahir l'Église chrétienne que nous avons quitté famille et patrie et que nous vivons en terre étrangère dans les fatigues et les périls! » Après cette plainte amère, ils ordonnent à leurs chevaliers d'apprêter leurs armes et de déployer la bannière du combat. Salisbury présente à son tour ses remontrances, Robert l'interrompt : « Les timides conseils, s'écrie-t-il, ne sont point faits pour nous. » Pendant ces débats, le vieux gouverneur du prince, Foucault de Nesle, aussi fougueux que son élève et, de plus, sourd, ne sachant pourquoi on n'allait pas de l'avant, se dé-

menait et criait à tue-tête : *Ores à eux, ores à eux!* Ce signal ordinaire de combat crié avec obstination finit par échauffer les oreilles de tout le monde; on s'anima, on se mit en mouvement et, la fougue chevaleresque l'emportant enfin sur la sagesse militaire, voilà l'avant-garde du comte d'Artois qui, séparée de l'armée par deux lieues de distance, se précipite en avant bride abattue et se jette dans Mansourah à la suite des musulmans fugitifs. Bientôt elle s'y trouve enfermée, cernée par une multitude ennemie qui a reconnu le petit nombre des assaillants. La défense de ces quinze cents chevaliers fut superbe : de dix heures du matin à trois heures du soir, ils combattirent; Robert d'Artois résista longtemps dans une maison où il s'était enfermé et périt en brave chevalier; de même Salisbury, Raoul de Coucy, deux cents quatre-vingts chevaliers du Temple et presque tous les autres.

En voyant la folie et le danger du comte d'Artois, les corps de l'armée les plus proches du canal l'avaient franchi au plus vite. Le duc de Bretagne, Guy de Malvoisin, le sire de Joinville passèrent d'abord avec les plus braves chevaliers. Pour réparer une imprudence, ils en commirent une autre; à son tour, séparée de l'armée, en présence des musulmans qui étaient revenus en foule dans la plaine, animés par le beau coup de filet qu'ils venaient de faire, pressée, harcelée,

coupée par tronçons, cette seconde avant-garde se défendait avec autant de valeur que de confusion. On ne voyait dans toute la plaine que des troupes éparses de chevaliers, ici vainqueurs, là vaincus, poursuivant de ce côté, fuyant de cet autre. Ces braves gens étaient perdus aussi, quand tout à coup, du côté de l'Aschmoun, éclate comme une tempête de trompettes, clairons et cors. Ils regardent : c'est enfin le roi et l'armée. Louis s'arrêta sur un haut chemin avec tous ses gens d'armes pour leur adresser quelques paroles. Jamais, dit Joinville, je ne vis si bel homme armé. Il paraissait dépasser des épaules tous ceux qui l'entouraient. Il avait sur sa tête son heaume élégant et doré, dans sa main droite une épée d'Allemagne. Ce beau profil de chevalier, détaché sur un ciel bleu d'Orient, eût semblé à un homme plus superstitieux que le sénéchal quelque apparition de saint Michel ou de saint Georges. La délibération ne fut pas longue : le roi et les siens se précipitèrent au plus fort de la mêlée, qui devint merveilleuse. Jamais au voyage d'outre-mer on ne vit de si beaux faits d'armes de part et d'autre; car nul ne se servait de l'arc, de l'arbalète ou autre arme de jet : on ne faisait que frapper, soit avec la masse d'armes, soit avec l'épée ou la lance. Nul n'égalait le roi. Là où il y avait presse et péril, il se jetait au milieu, frappant ci de

la masse, là de l'épée, les plus beaux coups du monde, et déployant une valeur et une force qui semblaient doublées par la puissance de Dieu. Six Turcs s'attachèrent à lui, saisirent la bride de son cheval et voulaient l'emmener de force; mais il s'évertua si bien et se mit à frapper de si grand courage sur ces six Turcs, qu'il se dégagea à lui tout seul.

Le but du roi était Mansourah. Mais les musulmans paraissent se porter vers le canal et menacent d'envelopper l'armée. Le roi ordonne la retraite. A peine l'ordre est donné, Imbert de Beaujeu accourt de Mansourah : Robert va périr. A cette nouvelle, Louis change d'avis, il veut délivrer son frère; mais déjà le mouvement de la retraite a commencé, l'oriflamme marche vers l'Aschmoun et les croisés la suivent. Le sort de Robert fut alors décidé. On eut de ses nouvelles par le duc de Bourgogne et ses chevaliers, qui avaient poussé jusqu'aux murs mêmes de Mansourah. Ils avaient entendu du dehors les cris et le bruit du combat désespéré que livrait la troupe du comte d'Artois; ils n'avaient pu ni escalader le mur ni enfoncer les portes qui les séparaient de leurs malheureux compagnons d'armes. Ils revenaient tous blessés, criblés de flèches, la douleur et la rage dans le cœur. Le duc vomissait le sang à gros bouillons; son cheval n'avait plus ni bride ni harnais. Il n'en

écartait pas moins rudement les Sarrasins qui prétendaient empêcher sa retraite, et leur envoyait des moqueries avec des coups de lance.

Quelques jours après, l'armée chrétienne, affaiblie par de brillants combats et ravagée par la peste, faisait retraite péniblement, partie sur le Nil, partie le long du fleuve. Presque tous blessés, en proie à d'affreuses maladies, la plupart sans armes et sans chevaux, harcelés par d'innombrables ennemis, les chevaliers français montraient encore dans des actions isolées leur brillante valeur. Il y en avait huit attachés à la personne du roi, tous bons et vaillants, qui avaient gagné maintes fois le prix d'armes tant deçà qu'outre mer : on les appelait les bons chevaliers. Dans le désordre de la retraite, il n'en resta qu'un seul auprès de lui; mais il en valait plusieurs : c'était messire Geoffroy de Sargines. Le roi lui rendit plus tard ce témoignage, qu'il le défendait ainsi qu'un bon serviteur défend des mouches la coupe de son maître. Chaque fois que les Sarrasins approchaient, il tombait sur eux à coups d'épée, frappant du tranchant et de la pointe, et les chassait d'auprès du roi. C'est ainsi que Louis IX put arriver au village de Kasel. Le danger n'y était guère moins grand. Ce fut cette fois messire Gaultier de Châtillon qui protégea le monarque presque mourant. Ce brave chevalier se tenait dans la

rue où était la maison du roi, l'épée nue au poing. Quand les Turcs paraissaient, il fondait sur eux, les culbutait, les mettait en fuite et revenait à son poste, tout hérissé des flèches qu'ils lui avaient lancées en fuyant. Il ôtait ses armes, retirait les flèches, et s'armait derechef pour recommencer. On le vit plusieurs fois s'élever sur ses étriers en criant : « Ha ! Châtillon, chevaliers ! Et où sont mes prudes hommes ? » Mais pas un n'arrivait. Peu de temps après, un chevalier rencontra des Sarrasins qui emmenaient un cheval tout couvert de sang ; ils lui dirent que le plus brave chevalier de l'Occident venait d'avoir la tête abattue, étant sur son cheval, et que c'était son sang dont l'animal était inondé. Ainsi était mort Gaultier de Châtillon.

Toute cette valeur ne sauva ni le roi ni l'armée de la captivité ou de la destruction. De deux mille huit cents chevaliers que Louis IX avait emmenés à la croisade, il ne lui en resta pas cent. Le résultat moral fut si loin de balancer les pertes, que ceux qui survécurent revinrent le blasphème sur les lèvres. Ils accusaient Dieu d'injustice et ne voulaient plus le servir. Louis IX était le seul qui ne fût point encore rebuté. Seul, il conservait la foi ardente et âpre d'un chevalier du XIe siècle ou d'un dominicain. On sait ce vieux chevalier qui disputait un jour devant lui avec un juif sur la virginité de la sainte Vierge et qui, à bout d'arguments, frappa le juif

au visage avec son gantelet de fer. L'abbé de Cluny, qui était présent, le blâma de cette violence. Saint Louis, plus rigoureux que le prêtre, le blâma aussi, non d'avoir frappé, mais de n'avoir pas frappé assez. « Le laïque, dit-il, qui entend médire de la foi chrétienne, la doit défendre à bonne épée tranchante et en frapper les médisants et mécréants au travers du corps tant qu'elle y pourra entrer. » Ni Joinville, qui aimait mieux avoir trente péchés mortels sur la conscience qu'un peu de lèpre sur le corps, ni aucun des chevaliers vivant alors dans le siècle n'eût dit cette parole.

On discuta dans le conseil si le roi devait partir avant d'avoir délivré les prisonniers chrétiens; ce fut Joinville qui s'y opposa : « Ils ne s'en iront jamais, dit-il, si le roi s'en va, et je me souviens des paroles que me dit messire de Bollaincourt mon cousin : « Vous allez outre-mer, mais prenez « garde au revenir ; nul chevalier, ni pauvre, ni « riche, ne peut retourner sans être honni s'il laisse « entre les mains des Sarrasins le menu peuple en « quelle compagnie il est allé. »

La veille de la bataille de Mansourah, en pleine terre d'Égypte, sous la bannière même de la croisade, six chevaliers du sire de Joinville assistaient à la messe des morts pour un de leurs compagnons qui venait de trépasser. Ils causaient à si haute voix qu'on n'entendait plus le prêtre qui disait la messe.

Joinville voulut les rappeler à la convenance, ils se mirent tous à rire et lui répondirent qu'ils s'occupaient de remarier la femme de messire Hugues de Landricourt, qui était là dans la bière. Ne dirait-on pas six marquis poudrés du XVIIIe siècle ?

Ces deux derniers traits expriment assez bien l'esprit de la chevalerie d'alors. Elle a de l'humanité, du courage et de l'esprit, mais peu de ferveur religieuse. Nous arriverons bientôt à la chevalerie de Froissart.

DEUXIÈME PARTIE.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LA CHEVALERIE A SON ÉPOQUE DE COMPLÈTE FORMATION : CÉRÉMONIES, MOEURS, USAGES.

(XIIIe SIÈCLE.)

CHAPITRE VII.

I. La chevalerie complète. — II. Éducation chevaleresque : le page, l'écuyer. — III. Armement du chevalier. — IV. Devoirs du chevalier.

I.

La chevalerie est complète au XIIIe siècle. Esprit religieux, tempéré par un généreux esprit d'humanité, esprit amoureux et galant, empire des dames, esprit de vaillance et de point d'honneur, rite, règle morale, fêtes, tournois, étiquette, romans de chevalerie, tout cela existe, est rassemblé, épanoui, et forme un ensemble brillant qui mérite véritablement le nom de chevalerie. Vous ne voyez plus le chevalier batailleur du XIe siècle, homme grossier, sans principe moral et sans culture extérieure. Vous ne voyez plus le chevalier féroce de la première

croisade, sans autres sentiments que celui de sa force et celui d'une piété farouche et haineuse. Vous ne voyez plus le chevalier troubadour, galant, impie, ne faisant que l'amour, chantant, courant le monde. Toutes ces figures, qui ont passé successivement sous nos yeux, se sont rapprochées, touchées, confondues, comme dans un songe, et transformées en une figure nouvelle, le chevalier du XIIIe siècle, le chevalier complet. Car c'est ainsi que les choses humaines changent à chaque instant d'aspect et composent incessamment des types plus parfaits.

Il faut donc s'arrêter au XIIIe siècle pour examiner la chevalerie, et parce qu'elle est complète alors, et parce qu'elle commence à s'altérer ensuite. Bientôt elle va s'imiter elle-même, se raffiner à dessein, tomber dans l'affectation et l'extravagance. Certes, elle sera grande et sérieuse jusqu'à la fin avec les hommes sérieux; mais trop de fois elle deviendra jeu, spectacle, fantaisie bizarre. C'est le sort de tout ce qui végète en ce monde où tout végète, plantes, animaux, hommes, sociétés, mœurs, institutions, de n'arriver à la maturité que pour passer bientôt à la décomposition, de naître et mourir sans cesse.

II.

Il faut bien se figurer que les chevaliers étaient l'aristocratie au moyen âge. Il fallait, au XIIIe siècle,

quatre quartiers de noblesse pour être fait chevalier; plus tard on fut moins exigeant. Il n'y avait point de rapport entre les titres féodaux et le titre de chevalier. Les premiers marquaient une puissance politique, le second une simple dignité militaire et sociale. Les ducs, les comtes, tous les possesseurs de fiefs, tous les *riches hommes*, comme on les appelait, recherchaient et acquéraient la chevalerie; les cadets, les déshérités de la noblesse féodale l'obtenaient également. Elle rassemblait sous le même nom les puissants et les faibles, les riches et les pauvres, et mettait de l'égalité au moins dans l'aristocratie.

Le chevalier n'était pas seulement un soldat: c'était un gentilhomme qui tenait son rang dans le camp et dans le château, dans les combats et dans les fêtes, en face de l'ennemi et auprès des dames. C'était à la fois l'aristocratie de l'armée et la haute société du monde féodal. Il était plus encore: un protecteur du faible, de la religion, un gardien de la paix publique. On verra un peu plus loin toute l'étendue de ses obligations.

L'éducation chevaleresque devait donc former à la fois un soldat, un galant homme et, si je l'ose dire, un magistrat. Nous formons dans nos lycées des hommes plus éclairés et plus instruits; nous n'y formons ni des hommes de société ni des hommes de guerre. L'éducation chevaleresque avait une tâche plus vaste.

Elle ne séquestrait pas l'enfant. A peine retiré des mains des femmes à l'âge de sept ans, et confié à celles des hommes, il devenait page et commençait par la pratique même son éducation. Il servait à table, versait à boire, exerçait ainsi ses mains à l'adresse, son corps aux mouvements gracieux et aux bonnes manières, ses lèvres à l'aisance, à l'agrément, à la convenance parfaite du langage, son esprit à l'attention, à l'empressement de rendre service. Attaché à quelque personnage de distinction, homme ou femme, il accompagnait son maître ou sa maîtresse, portait leurs messages. Qu'on ne dise point que c'était une éducation de laquais. Cette domesticité de noble à noble n'avait rien d'humiliant. Le jeune page était comme en famille ; c'était comme s'il eût servi son père ou quelqu'un des siens. D'ailleurs on ne bornait point là son éducation. On prenait grand soin de lui enseigner la décence, les bonnes mœurs, le respect de la chevalerie et des preux, l'amour de Dieu et des dames. Des simulacres enfantins des tournois le préparaient aux luttes sérieuses d'un âge plus avancé. Il passait ainsi sept années, attendant avec impatience ses quatorze ans pour *sortir de pages* et porter le beau nom d'écuyer.

Devenir écuyer, c'était en quelque sorte devenir homme. C'était la toge, comme disait Tacite de la framée des jeunes Germains. L'écuyer recevait

l'épée : c'était son insigne. On ne lui mettait pas entre les mains de quoi donner la mort sans lui faire comprendre par une certaine solennité l'usage sérieux qu'il en devait faire. Son père et sa mère, cierge en main, le conduisaient à l'autel. Le prêtre y prenait l'épée et la ceinture, les bénissait et les attachait au côté du jeune homme.

L'écuyer débutait par des services peu différents de ceux du page; c'étaient les services de la salle à manger et du salon. Il était écuyer tranchant, comme Joinville qui, dans sa jeunesse, à la cour de saint Louis, tranchait devant le roi de Navarre; ou bien écuyer d'échansonnerie, de paneterie; ou bien il était chargé de dresser les tables, de donner à laver à la fin du repas, d'enlever les tables, de préparer la salle pour le bal, de *faire les honneurs*. Ici l'écuyer était à la fois acteur et serviteur. Il dansait avec les demoiselles de la suite des hautes dames, et, dès que la fatigue suspendait la danse, il courait chercher les rafraîchissements. Aujourd'hui un cavalier fait quelques pas pour enlever sur le plateau qui circule une glace qu'il apporte à sa danseuse. L'écuyer faisait bien davantage. C'était lui-même qui portait par toute la salle les épices, les dragées, les confitures, le vin au miel qu'on appelait *claré*, le piment, le vin cuit, l'hypocras, enfin tous les toniques rafraîchissements dont nos pères faisaient usage. Je pense que

ces rafraîchissements pouvaient avoir un peu plus de saveur présentés par un jeune et bel écuyer que par un domestique, et ce n'était peut-être pas l'épisode le moins piquant du bal.

Un service supérieur à celui-là, et plus noble dans l'opinion du temps, était celui de l'écurie. Des écuyers habiles et éprouvés tenaient école et enseignaient aux écuyers plus jeunes l'art de soigner et de dresser les chevaux. Cet art était fort important. Dans les tournois, dans les combats singuliers, la plus légère faute du cheval pouvait compromettre toute la justesse du coup de lance et toute l'adresse du cavalier.

L'écuyer entretenait les armes de son maître en bon et bel état, lui tenait l'étrier quand il montait à cheval, portait les diverses pièces de son armure, menait derrière lui les chevaux de bataille ou de rechange. Un chevalier n'avait pas toujours le corps chargé de sa lourde armure. Il la quittait ordinairement quand il entrait dans une église ou dans une noble maison. Souvent même il se rendait au combat avec un simple chaperon sur la tête et son seul haubergeon sur le corps. Ses écuyers portaient derrière lui, l'un son heaume, l'autre son écu, d'autres ses brassards, ses gantelets, sa lance, son pennon, son épée : arrivés en présence de l'ennemi, tous se réunissaient autour de lui, lui ajustaient les diverses pièces de son ar-

mure et lui mettaient en main les armes offensives. Ils ne le quittaient pas dans le combat, tenaient tout prêts derrière lui un cheval frais, de nouvelles armes, l'aidaient à se relever s'il tombait, paraient les coups dont il était menacé.

Après ces divers services, l'écuyer arrivait enfin à celui qui était le plus estimé de tous, parce qu'il le rapprochait plus intimement de la personne même du seigneur ; et mieux valait, ce semble, soigner le seigneur que soigner ses chevaux. L'écuyer de corps était appelé écuyer d'honneur. Il accompagnait son maître dans sa chambre, l'habillait et le déshabillait. Au combat il portait sa bannière et poussait son cri de guerre. J'ai dit *son maître*, et maître était le mot consacré. C'était une domesticité dérivée des mœurs de la Germanie et changée par le changement des mœurs. Le compagnon ne déshabillait point son chef, qui ne quittait guère ses vêtements grossiers, et ne le couchait pas, faute de lit. Mais de la forêt germaine au luxueux château seigneurial du XIIIe siècle, la distance était grande : le moyen âge était fort bien couché. Il inventa les grands, hauts, larges et bons lits qu'on ne voit plus que dans les musées. Pour les vêtements, ils étaient encore amples au temps de saint Louis; mais, cinquante ans plus tard, ils devinrent si justes et si compliqués qu'il était bon d'être aidé pour s'en défaire ou pour les mettre. Et

qui eût voulu laisser aux valets le soin délicat de la personne du seigneur? On a vu se conserver jusque dans les cours modernes cette domesticité de la noblesse, mais avec d'autant plus de servilité que les mœurs s'en éloignaient davantage.

L'écuyer de quatorze ans, tout fier de porter l'épée encore lourde pour sa main, n'était qu'un apprenti. Mais l'écuyer *de corps* était accompli; il ne lui restait plus qu'à voyager pour compléter l'éducation chevaleresque. Permission obtenue, il se rendait dans les cours des pays éloignés, attentif à suivre partout les tournois, à observer les armes, les manières de combattre, les usages. C'était une étude sérieuse. L'écuyer diligent prenait des notes sur ses tablettes. Après cela, le noviciat de la chevalerie était terminé pour lui : les chevaliers le considéraient presque à l'égal d'un d'entre eux. Il était digne de devenir chevalier lui-même. Mais souvent il éloignait volontairement cet honneur, soit à cause de la dépense, soit pour attendre quelque occasion solennelle; les plus pieux ne se croyaient pas dignes avant d'avoir combattu les infidèles; quelques-uns, conscience ou timidité, redoutaient d'aborder un rôle plus difficile que celui d'écuyer : car, comme dit un vieux livre de chevalerie, « vaut mieux être bon écuyer que un pauvre chevalier. »

III.

Sept ans poupon, sept ans page, sept ans écuyer, et le jeune noble était majeur; le bourgeois, à quatorze ans. Cette grande différence montre combien la profession de chevalier était jugée exiger plus de force et de sens que les humbles professions du peuple. On pouvait donc devenir chevalier à vingt et un ans. On vit dès l'origine quelques rares exceptions, et des chevaliers de dix-sept ou même de quinze ans; c'est qu'un développement précoce du corps et de l'esprit, peut-être quelques actions héroïques, les en rendaient dignes. Dans la décadence de la chevalerie, on fit sans aucune raison des chevaliers de huit ans. Quant aux souverains et aux princes du sang, on pense bien qu'ils n'avaient que la peine de naître : ceux-là gagnaient la chevalerie sur les fonts de baptême. On faisait toucher à la petite main du petit être inerte une épée nue, et voilà un chevalier. Duguesclin fit ainsi chevalier le duc d'Orléans, frère de Charles VI.

C'était une belle cérémonie que l'ordination d'un chevalier. A celle-là était réservé tout l'éclat, toute la pompe; à celle-là tout l'appareil, toute la minutie des rites, toute la rigueur des préceptes. L'Église ne consacrait pas seule le chevalier, comme l'écuyer; mais elle avait les prémices de cette con-

sécration. La prise d'armes du chevalier commençait comme une prise de froc monacal. Par cette intervention dans un acte aussi important, l'Église se flattait de dominer l'esprit de la société militaire. On doit reconnaître que, si elle cessa bientôt de le dominer, elle avait contribué beaucoup à l'élever.

Voici le postulant, un beau jeune homme, dans la force de l'âge, vigoureux, en belle chair et bonne santé. Il faut mortifier un peu cette chair : d'abord des jeûnes rigoureux, des nuits passées en prière dans la vaste et sombre église, ou dans la chapelle du château, en compagnie de ses parrains et d'un prêtre : c'est la *veille des armes*. Là son esprit se recueille, s'isole du monde, se prépare aux pensées sérieuses. Après cette retraite et cette pénitence, il se confesse, il communie. La purification des sacrements ne suffit point, on veut encore y ajouter des symboles visibles de pureté; on lui fait prendre un bain, on le revêt d'habits blancs : double toilette du corps et de l'âme. Mortifié, confessé, lavé, voilà, ce semble, les espiégleries du page ou les méfaits de l'écuyer suffisamment effacés. Il est bon maintenant de lui renouveler un peu son catéchisme, car il faut que le chevalier sache bien ses devoirs de chrétien et qu'il ait présents à l'esprit les dogmes qu'il doit défendre. On ne lui épargne point les sermons, on lui explique les principaux articles de la foi et de la morale chrétienne. Après cela la

préparation est complète : il prend son épée, la pend à son cou, se rend à l'église, et se présente à l'autel après la messe chantée; le prêtre célébrant prend l'épée, l'épée déjà bénie autrefois quand l'écuyer la reçut : mais depuis, qui sait les péchés qu'elle a commis? il la bénit encore et la lui rend. Le postulant a fini avec l'Église ; maintenant c'est à la société laïque et militaire qu'il va demander une autre consécration. Le seigneur, assis dans sa chaire, l'attend, en grande réunion, soit dans l'église, soit dans la cour ou la grande salle du château. Le postulant le va trouver à pas lents et graves, les mains jointes, l'attitude recueillie, l'épée toujours pendue au cou. Arrivé devant le seigneur, il s'agenouille. « A quelle intention, lui demande celui-ci, souhaitez-vous d'obtenir la chevalerie? Si c'était pour être riche, vous reposer et vous faire honneur à vous-même plutôt qu'à la chevalerie, vous en seriez indigne et seriez à l'ordre de la chevalerie ce que le clerc simoniaque est à la prélature. » Il répond qu'il ne cherche ni la richesse, ni le repos, ni un vain éclat, mais qu'il travaillera à honorer la chevalerie. On lui lit un serment en vingt-six articles, il les jure, et le seigneur lui accorde la chevalerie. Aussitôt un chevalier, plusieurs même s'approchent de lui. Ils lui attachent les éperons, en commençant par la gauche, ils lui passent le haubert, lui ajustent la cuirasse, les

brassards, les gantelets, enfin lui ceignent l'épée. Il se laisse faire, toujours à genoux, levant vers le ciel ses mains et *ses yeux corporels et spirituels*. Alors le seigneur se lève de son siége, et, prononçant ces paroles : « Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je te fais chevalier, » il lui donne trois coups du plat de son épée sur les épaules ou sur le cou. C'est la *colée* ou *accolade*. Quelquefois un léger coup de la paume de la main sur la joue remplaçait le coup de l'épée : c'était la *paulmée*. Les paroles pouvaient varier aussi, et le postulant désigner le saint de sa dévotion particulière.

Par la vertu de l'accolade, le chevalier est créé, *adoubé* (adopté). On lui donne le heaume, l'écu, la lance, qu'il peut porter désormais, et on lui amène son cheval. Il s'y élance et le fait caracoler avec la joie naïve de ce jeune héros de roman qu'Alexandre vient d'armer chevalier. « Adonc regarde haut et bas, et lui est advis que c'est belle chose d'un homme quand il est armé. Il prend son heaume, son écu, saute sur son cheval, se dresse et s'affermit sur ses étriers, se rassemble dans ses armes et se met à brandir sa lance autour de sa tête, souhaitant de tout son cœur d'avoir quelqu'un avec qui jouter. »

Après avoir témoigné sa joie et son orgueil par une brillante parade, le nouveau chevalier doit chevaucher parmi la ville, se montrer à tous, pour

que chacun sache qu'il est chevalier et désormais obligé de défendre et maintenir l'honneur de la chevalerie.

La cérémonie tout à fait achevée, les fêtes commencent à la cour du seigneur; grands festins, joutes, tournois, tous les divertissements des fêtes de chevalerie; grande distribution de présents : le seigneur ne s'y doit point épargner : riches robes, manteaux fourrés, armes, joyaux, tout le monde, chevaliers et écuyers conviés à la fête, se pare de ses largesses. Le nouveau chevalier aussi serait honni s'il ne se montrait pas en ce jour aussi généreux qu'il peut l'être. Il doit bien faire des cadeaux, lui qui vient de recevoir le magnifique cadeau de la chevalerie.

L'ordination du chevalier était à elle seule le sujet d'une fête brillante. Mais ordinairement elle recevait encore un bien plus grand éclat de la circonstance solennelle que le futur chevalier avait soin de choisir. C'était quelque grande fête de l'Église, surtout la Pentecôte, quelque grande solennité de la cour, publication de paix ou trêve, sacre ou couronnement des rois, naissance, baptême, fiançailles, mariages des princes; on choisissait encore volontiers le jour où quelque prince recevait la chevalerie. Philippe, fils de Philippe le Bel, fit chevalier, à la Pentecôte, ses trois fils, et ceux-ci firent aussitôt quatre cents chevaliers. Ce fut une grande

fête, comme on le pense bien, et par la solennité religieuse, et par la qualité des trois principaux impétrants, et par le nombre des autres. Le chevalier aimait à dater sa chevalerie de quelque journée importante. C'est pour la même raison qu'on faisait beaucoup de chevaliers sur les champs de bataille. Là toute la cérémonie se bornait à l'accolade. On en fit quatre cent soixante-sept avant celle de Rosebecque, cinq cents avant celle d'Azincourt. Mais je ne crois pas que cet usage ou au moins cette prodigalité se rencontre au XIIIe siècle. Il y avait quelques inconvénients à faire des chevaliers avant la bataille. Deux armées se trouvèrent un jour en présence. Le combat étant retardé, on fit par passe-temps des chevaliers; puis le combat n'eut pas lieu et l'on se sépara sans avoir fait autre chose. Un lièvre passa devant le front de l'armée française : les chevaliers de ce jour furent appelés *chevaliers du lièvre*. Brantôme, au XVIe siècle, était aussi d'avis qu'il valait mieux donner la chevalerie après qu'avant le combat; car tel recevait alors l'accolade qui ensuite « s'enfuyait à bon escient de la bataille.... et voilà une chevalerie et une accolade bien employées. »

IV.

Le bruit des fêtes dissipé, le chevalier se trouvait en présence de ses devoirs :

Chevaliers en ce monde-cy
Ne peuvent vivre sans soucy.

C'était une sorte de magistrature publique dont on venait de l'investir, et même une sorte de sacerdoce. Les écrivains ecclésiastiques qui ont écrit sur la chevalerie aiment à comparer l'ordre de la chevalerie avec celui de la prêtrise, les ornements du prêtre à l'autel avec les armes du chevalier. Ils comparent aussi la société à un corps dont l'Église est la tête, les chevaliers les bras, et les artisans les membres inférieurs. Les bras doivent défendre la tête, d'où ils tirent leur influence, et les membres inférieurs, qui leur donnent la nourriture. A la messe, pendant l'évangile, le chevalier tenait son épée nue, la pointe en haut, prêt à défendre par le fer le livre et la doctrine. Ces mêmes écrivains exigent des chevaliers sept vertus dont trois théologales : foi, espérance et charité, et quatre cardinales : justice, prudence, force et tempérance. Un romancier plus mondain exige à son tour largesse et courtoisie : pour lui ce sont les vertus principales, les *deux ailes* de la chevalerie.

Voici quelques vers d'Eustache Deschamps, poëte du XIVe siècle, qui résument avec concision tous les devoirs de la chevalerie :

Vous qui voulez l'ordre de chevalier,
Il vous convient mener nouvelle vie,
Dévotement en oraison veiller,
Péché fuir, orgueil et vilainie ;
L'Église devez défendre,
La veuve, aussi l'orphelin entreprendre (protéger) ;
Être hardis et le peuple garder,
Prud'hommes loyaux, sans rien de l'autrui prendre :
Ainsi se doit chevalier gouverner.

Humble cœur ait, toujours doit travailler
Et poursuivre faits de chevalerie,
Guerre loyale ; être grand voyagier,
Tournois suivre, et joûter pour sa mie.
Il doit à tout honneur tendre
Pour qu'on ne puisse en lui blâme reprendre,
Ni lâcheté en ses œuvres trouver ;
Et entre tous se doit tenir le moindre :
Ainsi se doit chevalier gouverner.

Il doit aimer son seigneur droiturier,
Et dessus tout garder sa seigneurie ;
Largesse avoir, être vrai justicier ;
Des prud'hommes suivre la compagnie,
Leurs dits ouïr et apprendre,
Et des vaillants les prouesses comprendre,
Afin qu'il puisse les grands faits achever,
Comme jadis fit le roi Alexandre :
Ainsi se doit chevalier gouverner.

Admirables *commandements de la chevalerie !* Honneur à ce vieux et mâle langage dont chaque vers trace un devoir, non pas seulement d'honnêteté, mais de vertu militante et infatigable, de protection des faibles, de recherche constante de l'honneur et de la gloire légitime, de noble galanterie, de libéralité, de modestie, de loyauté, de fidélité, d'étude des bonnes mœurs, d'empressement à s'instruire. C'est dans ce moule que furent jetées ces vieilles maximes héroïques dont l'accent retentit encore trois siècles plus tard dans le grand écho de Corneille :

Fais ce que dois, advienne que pourra.

Et cette autre, à la fois de loyauté dans le combat et de modestie dans la victoire :

Un chevalier, n'en doutez pas,
Doit férir haut et parler bas.

Et cet admirable cri des hérauts d'armes dans les tournois en l'honneur des vainqueurs :

Honneur aux fils des preux !

Non pas honneur aux preux ! car, dit un vieux livre, « nul chevalier ne peut être jugé preux si ce n'est après le trépassement. Nul n'est si bon chevalier au monde qu'il ne puisse faire une faute, voire si grande, que tous les biens qu'il aura faits devant seront annihilés. »

Preux était un noble adjectif; le preux n'était pas seulement le vaillant, c'était celui qui remplissait tous les devoirs de la chevalerie.

C'est par cette belle règle de conduite et ces principes élevés que se formèrent ces types de chevaliers dont la France s'est honorée depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVIe.

On est émerveillé de voir apparaître une telle beauté morale au milieu de la barbarie féodale. Qui donc dompta et adoucit le féroce batailleur? Qui, de la *bellua* féodale, fit un chevalier? deux grandes puissances du temps : l'Église et les dames. Nous avons assez parlé de l'Église; parlons des dames.

CHAPITRE VIII.

Les dames. — L'amour. — *Le mieux de tout bien.*

Les femmes, qu'on appelle la plus belle moitié du genre humain, ont toujours obtenu l'amour, quelquefois l'obéissance des hommes. La dure antiquité païenne ne s'était guère laissé séduire. Elle avait joui de la femme par le droit du plus fort, sans lui rien céder. La bonté d'âme des peuples germaniques, la douceur de l'Évangile, un état politique différent, ouvrirent à la pauvre opprimée une carrière qu'elle parcourut bientôt en triomphe.

La loi salique est la seule des lois barbares qui exclue la femme de quelque partie de l'héritage paternel. On en a fait une très-fausse application au trône de France. Dans tous les autres codes barbares, la fille succède, à défaut des fils, à tous les biens paternels. Quand ces biens, avec le régime féodal, devinrent des fiefs, l'héritière reçut avec la terre les titres, la puissance militaire, les droits de justice. De telles héritières étaient respectées comme une puissance et courtisées comme une fortune. Éléonore de Guyenne épousa le roi de

France et le roi d'Angleterre. Elle aurait épousé, si elle eût voulu, tous les rois de l'Europe. Les Sarrasins s'étonnèrent quand leur prisonnier, Louis IX, traitant pour sa rançon, leur demanda d'écrire d'abord à la reine. Il leur dit que c'était bien raison qu'il fît ainsi, puisqu'elle était « sa dame et sa compagne. »

Héritière féodale, châtelaine, compagne et égale du seigneur, associée à son existence et à ses titres, duchesse s'il était duc, comtesse s'il était comte, et même *chevaleresse* (*equitissa*, *militissa*) s'il était simplement chevalier, la femme tenait un noble rang dans la société féodale.

Elle obtint de bonne heure davantage : sa faiblesse gracieuse lui valut une déférence qu'on est assez surpris de trouver d'abord dans les cloîtres. A Fontevrault, plus tard au Paraclet, et dans la plupart des lieux où se trouvèrent réunis un couvent d'hommes et un couvent de femmes, les femmes avaient la supériorité sur les hommes, et l'abbesse sur l'abbé, au moins pour les choses temporelles. La charte de Bigorre, dès 1097, favorisait une dame autant qu'une église ou un monastère : celui qui se réfugiait auprès d'elle était en sûreté pour sa personne, à la condition de restituer le dommage.

Cette nouvelle situation de la femme rendit l'amour de l'homme plus respectueux; le mysticisme

chrétien le rendit plus idéal. C'est au commencement du XIIe siècle qu'Héloïse et Abélard s'aimèrent. Tout le monde sait comment ils s'aimèrent, avec quel dévouement audacieux, avec quelle délicatesse profonde et quelle rare noblesse de sentiments. Abélard offre à Héloïse la réparation du mariage : Héloïse la refuse. Elle veut demeurer amante et non devenir épouse, afin que son amour soit toujours un libre don de son âme, et non une nécessité de l'union conjugale. Ce désintéressement étrange, ce sacrifice suprême, c'est l'héroïsme de l'amour féminin. A cette hauteur, on est dans le sublime. On est tout surpris de voir jusqu'où atteignit le plus délicat des sentiments humains au commencement du XIIe siècle, en ces temps barbares. Héloïse et Abélard n'appartiennent point, il est vrai, au monde chevaleresque; ils vivent à l'ombre de l'église et du cloître, dans les travaux les plus purs de la pensée. Mais ces deux mondes, celui qui méditait et celui qui combattait, n'étaient pas si complétement séparés. Abélard, sans aller plus loin, n'était-il pas, par sa naissance, noble et destiné à porter les armes, si son grand esprit n'eût dédaigné ce métier brutal? Il était l'aîné de sa famille; il se fit le cadet, et il se jeta dans ces superbes luttes de la parole et de la pensée, si supérieures aux combats de la lance et de l'épée.

L'amour, animé d'une tendresse si sublime dans l'obscure retraite des bords de la Seine, s'inspirait, à la même époque, dans le monde chevaleresque et brillant du midi de la France, des plus nobles pensées. Les troubadours l'ennoblirent en le chantant. Ils ne le représentèrent pas seulement comme un plaisir, mais comme le ressort de l'âme et le mobile des belles actions. « Quiconque veut aimer, disait déjà Guillaume de Poitiers, doit être prêt à servir tout le monde ; il doit savoir faire de nobles actions et se garder de parler bassement en cour. » Cette théorie se répandit et se compléta. Un siècle après, Raimbaud de Vaqueiras l'exprimait admirablement par ses vers et par toute sa vie.

Ce troubadour, né près d'Orange en Provence, était fils d'un vieux chevalier pauvre et idiot ; il laissa le triste héritage paternel, et se lança à la cour brillante de Boniface, marquis de Montferrat. Il y fut fait chevalier. Bientôt il s'éprit de a sœur du marquis. Elle n'était pas mariée et portait ce nom de Béatrix, si commun dans ces contrées, mais depuis environné par Dante des rayons de la gloire céleste. Raimbaud célébrait sa Béatrix dans de tendres chants ; il l'appelait, par quelque allusion que j'ignore, *son beau chevalier*. Pourtant il n'osait lui avouer son amour. Il imagina d'explorer, par une voie détournée, l'esprit de la princesse, et de chercher à reconnaître d'a-

vance l'accueil qu'il en pouvait espérer. Il lui demanda un entretien, des conseils dans une situation difficile. Quand ils furent seuls, il lui confia qu'il aimait une grande dame de la cour, une sévère beauté, qui le tenait, sans le savoir, dans une dure souffrance; car il n'avait pas encore osé lui parler, et pourtant il se sentait mourir. Que devait-il faire? Parler, et affronter une réponse redoutable, ou se taire, et mourir dans le silence? « Bien convient-il, Raimbaud, lui répondit Béatrix d'une voix douce et rassurante, que tout fidèle ami qui aime une noble dame craigne de lui montrer son amour. Mais plutôt que de mourir, je lui conseille de parler et de prier la dame de le prendre pour serviteur et pour ami. Et je vous assure bien que, si elle est sage et courtoise, elle ne tiendra pas la demande à mal ni à déshonneur, et qu'au contraire elle n'en estimera que davantage celui qui l'aura faite. Je vous conseille donc de dire à la dame que vous aimez ce que ressent votre cœur, et le désir que vous avez d'elle, et de la prier de vous prendre pour son chevalier. Tel que vous êtes, il n'y a dame au monde qui ne vous retînt volontiers pour chevalier et pour serviteur. »

Béatrix parlait pour elle-même, et le savait bien. Fidèle à sa promesse indirecte, elle adopta Raimbaud pour son chevalier. Cette union de cœur, si gracieusement nouée, ne dura pas : je ne sais à

qui fut la faute, mais Raimbaud fut inconsolable. Un regret mélancolique anime toutes ses chansons, et les dernières de sa vie parlent encore de son *beau chevalier*. Il choisit bien d'abord une autre dame : elle fut infidèle au bout d'un an ! Ainsi maltraité par l'amour, un chevalier n'était qu'un matelot sans étoile. Raimbaud chercha des distractions, un but, dans les travaux de la vie chevaleresque. « Ma dame et mon amour ont beau m'avoir faussé leur foi et mis à leur ban, s'écrie-t-il, ne croyez pas que je renonce aux entreprises glorieuses et que j'en laisse déchoir mon honneur. Galoper, trotter, sauter, courir, les veilles, les peines et les fatigues, vont être désormais mon passe-temps. Armé de bois, de fer, d'acier, je braverai chaleur et froidure; les forêts et les sentiers seront ma demeure; les sirventes et les descorts mes chants d'amour, et je maintiendrai les faibles contre les forts. Néanmoins.... » Oh ! la chose difficile en chevalerie que de se passer d'amour! Raimbaud ne peut se faire à cette idée qui le tourmente sans relâche. « Néanmoins.... ce serait un honneur pour moi de trouver une noble dame, belle, avenante et de haut prix, qui ne se fît pas un plaisir de mon mal, qui ne fût point volage, ni crédule aux médisants, et ne se fît pas prier trop longtemps; je m'accorderais volontiers à l'aimer, s'il lui plaisait.... » Entendez-vous ses griefs discrètement exprimés? Mais

il triomphe enfin, il brusque, il rompt avec l'amour. « Ma raison surmonte enfin la folie qui m'a possédé tout un an, pour une infidèle de cœur bas. La gloire me plaît tant qu'elle suffit pour me donner de la joie et dissiper mon chagrin en dépit d'amour, de ma dame et de mon faible cœur : je suis affranchi de tous les trois, et j'apprendrai à noblement agir sans eux. J'apprendrai à bien servir en guerre, parmi les empereurs et les rois, à faire parler de ma bravoure, à bien faire de la lance et de l'épée. Vers Montferrat, vers Forcalquier, je vivrai de guerre, comme un chef de bande. Puisqu'il ne me revient aucun bien de l'amour, je m'en dégage, et que le tort en soit à lui. » A la profondeur des regrets et du dépit du chevalier, mesurez celle de sa déchéance, telle qu'il la ressentait dans son âme. Renoncer à l'amour!... c'est sagesse, disent à leurs fils les pères vénérables. O anciens de ce temps-ci, vous ne l'entendez point comme les anciens de ce temps-là ! Renoncer à l'amour, pour tout chevalier, vieux comme jeune, c'était folie, et la sagesse était dans l'amour.

Qui ne sait que l'homme trouve toujours une théorie prête pour se justifier? Ainsi fait Raimbaud. Il imagine un paradoxe, oui, un paradoxe antichevaleresque, et le voici : « Un homme peut bien, s'il veut s'en donner la peine, être heureux et monter en prix, sans amour : il n'a qu'à se garder

de bassesse et mettre tout son pouvoir à bien faire. » Mais il sent si bien la témérité, la fausseté de ce qu'il avance, qu'il y revient aussitôt et confesse enfin la vertu de l'amour dans cette strophe remarquable : « Toutefois, si je renonce à l'amour, je renonce, je le sais, au mieux de tout bien. L'amour améliore les meilleurs et peut donner de la valeur aux plus mauvais. D'un lâche, il peut faire un brave ; d'un grossier, un homme gracieux et courtois ; il fait monter maint pauvre en puissance. »

Jeté dans la quatrième croisade, à la suite du marquis de Montferrat, qui devint roi de Thessalonique, comblé par lui de terres et de richesses, il se sentait toujours chevalier imparfait, parce qu'il n'avait plus d'amour. Il voyait bien chaque jour de belles armures, de bons hommes d'armes, des machines de guerre, des combats, des siéges ; il entendait crouler tours et murailles ; il courait partout sur son beau destrier, en belle armure, cherchant combats et prouesses et s'avançant en pouvoir et en honneur : mais tout cela n'était rien. « C'en est fait ; j'ai perdu mon *beau chevalier !* Ah ! je me sentais bien plus puissant quand j'aimais et j'étais aimé, quand mon cœur était exalté d'amour ! »

Veut-on savoir comment finit le désolé Raimbaud ? Il fut tué dans un combat contre les Turcs ou les Bulgares, et termina sa triste existence bien loin des lieux où avait commencé son malheur.

On ne saurait trouver ailleurs une plus parfaite expression des sentiments de la chevalerie sur l'amour. L'antiquité, par ses traditions, ses poëtes, avait méprisé l'amour de la femme, comme la femme elle-même. Hercule, aux pieds d'Omphale, prend la quenouille; Pâris, le ravisseur d'Hélène, n'est qu'un homme de peu de valeur; Énée ne s'arrête au rivage de Carthage que par une malédiction de Junon. Même dans l'histoire, le sort d'Antoine et de Cléopatre était devenu comme un apologue qui prouvait les funestes effets de l'amour sur la vertu de l'homme. L'homme, en aimant la femme, devenait femme, perdait sa virilité et sa vertu. Et voici maintenant que le moyen âge honore l'amour de la femme comme la femme elle-même. Cet amour devient un sentiment qui ennoblit l'homme au lieu de l'avilir, le transforme en bien, le transfigure par une sorte de magie, exalte et élève ses forces au-dessus de l'ordinaire. Sans l'amour, il n'est ni méchant ni bon, il n'est rien; il est comme mort. L'amour le conduit *au mieux de tout bien*, suivant la belle expression du poëte, l'anime du feu sacré et de cette noble exaltation que les Provençaux appelaient le *joy ;* on disait qu'un chevalier devait être *joyeux*, c'est-à-dire exalté, héroïque. Le *joy* est le masculin de la *gioia*, la joie, la gaieté, qui est aussi un épanouissement de l'âme. « J'entends par joie,

dit Spinoza, une passion par laquelle l'âme passe à une perfection plus grande, et par tristesse une passion par laquelle l'âme passe à une moindre perfection. » Voilà les troubadours d'accord avec le plus rigoureux des philosophes.

CHAPITRE IX.

De la pureté de l'amour chevaleresque.

Cet amour, père des nobles actions, devait, selon les bonnes règles de la chevalerie, demeurer un amour pur. Ce n'était autre chose qu'une vassalité, un *hommage* à la manière féodale. Seulement le suzerain était une femme; les titres de suzeraineté, la beauté et la grâce; le fief, l'amour; et les services, des actes d'héroïsme et de courtoisie. La cérémonie de cet hommage était tout à fait semblable à celle de l'hommage féodal. Le chevalier se mettait à genoux devant sa dame, plaçait ses mains dans les siennes, et se déclarait ainsi son chevalier; elle, de son côté, s'avouait la dame du chevalier et lui donnait son amour. Quelquefois aussi l'amour chevaleresque prenait la forme, non moins chaste, d'un vœu monastique. Au milieu du XIII[e] siècle, cent chevaliers se tonsurèrent pour la comtesse de Rodez.

Le chevalier exigeant n'entend rien à l'amour, si j'en crois un troubadour. Ce n'est plus amour,

ce qui tourne à la réalité. C'est assez qu'un ami ait de sa dame anneaux et cordons, il doit s'estimer l'égal du roi de Castille. Belle théorie, beau troubadour! L'avez-vous bien pratiquée? Je ne le pense pas, car vous avez composé, ou, si ce n'est vous, c'est quelqu'un des vôtres, certain chant bien joli, mais d'un usage bien profane. Quand un chevalier passe la nuit dans les bras de sa maîtresse, il laisse au pied de la tour un ami dévoué qui guette la venue du jour et lui chante l'*aubade* à la première aube. L'ami veille au pied de la tour et prie Dieu et le fils de Marie de protéger son compagnon en adultère : « Roi de gloire, vraie lumière, Dieu puissant, secourez, s'il vous plaît, fidèlement mon compagnon; je ne l'ai pas vu depuis la nuit tombée, et voici bientôt l'aube. Beau compagnon, dormez-vous encore? C'est assez dormir.... J'ai vu, grande et claire à l'orient, l'étoile qui amène le jour. J'entends gazouiller l'oiseau qui va cherchant le jour par le bocage et j'ai peur que le jaloux ne vous surprenne, car voici bientôt l'aube. Beau compagnon, mettez la tête à la petite fenêtre, regardez le ciel et les étoiles qui s'effacent.... » Longtemps le guetteur chante en vain. Enfin il est entendu, et une douce voix murmure dans le silence : « Ah! plût à Dieu que la nuit n'eût pas de fin, et que la guette ne vît ni jour ni aube! mon ami ne s'éloignerait pas de

moi. O Dieu! ô Dieu! que l'aube vient vite! Beau doux ami, encore un jeu d'amour dans ce jardin où chantent les oiseaux!... O Dieu! ô Dieu! que l'aube vient vite! »

CHAPITRE X.

L'amour chevaleresque et le mariage.

Amour et mariage étaient considérés comme deux choses, non-seulement distinctes, mais contradictoires. Le mari qui eût voulu être le chevalier de sa femme eût fait une sottise, une chose inutile, sans objet et même contraire à l'honneur, suivant un troubadour. Car, dit-il, la bonté ni de l'un ni de l'autre ne pourrait s'en accroître ; il n'en résulterait pour eux rien de plus que ce qui existait déjà. Faveurs d'amour peuvent se mettre à haut prix ; faveurs d'épouse sont exigibles et ne s'appellent plus faveurs.

Une noble dame mariée était courtisée par deux chevaliers ; elle préféra l'un d'eux et le prit pour son chevalier, promettant à l'autre de le prendre à son tour, si le premier venait à mourir ou était infidèle : il n'était pas permis à une dame d'avoir deux chevaliers. Ce fut l'époux qui mourut, et le chevalier de la dame devint son époux. L'autre se présenta et rappela la promesse. « Quoi ! lui

dit la dame, n'ai-je pas toujours mon chevalier? » Il n'y voulut point entendre. « Ce n'est plus votre chevalier, lui disait-il; c'est votre époux. On ne peut être à la fois époux et chevalier de la même dame. Il meurt comme chevalier de sa dame, celui qui devient son époux. » Le cas était litigieux : il fut porté à Éléonore de Guyenne, qui avait une grande réputation d'habileté à juger les procès d'amour; elle donna raison au plaignant, et obligea la dame de le nommer son chevalier.

Si le mariage est une nécessité sociale et l'amour une nécessité naturelle, et si pourtant ils ne peuvent se confondre, il faut trouver moyen de les faire vivre l'un à côté de l'autre : nos ancêtres y avaient réussi. A l'union grave, tranquille, indissoluble, consacrée par l'Église, la société chevaleresque adjoignait ou opposait une autre union passionnée, volontaire et libre. Les deux sexes étaient unis par deux liens différents : celui de la loi et celui de l'amour, toujours séparés. C'étaient comme deux mariages d'espèces diverses : l'un pour engendrer des enfants, l'autre de belles actions. La contrefaçon chevaleresque du mariage avait le plus grand succès en dépit de l'Église, parce qu'elle était d'accord avec les passions. L'Église et l'époux défendaient le mariage consacré; la société chevaleresque prenait fait et cause pour l'amour. On en a déjà vu plus d'un exemple. En

voici un célèbre qui flotte entre l'histoire et la légende.

Guillaume de Cabestaing était le plus charmant des pages, le mieux appris, le plus courtois, enfin une promesse du plus accompli chevalier. Il devint écuyer au service de Raimond, seigneur du château de Roussillon. Un jour de belle humeur et d'aveuglement conjugal, ce seigneur voulut faire une galanterie à sa femme, et lui donna Guillaume comme écuyer d'honneur. La dame était jeune et belle : elle fut touchée du présent. La vue du bel écuyer troublait Marguerite; la vue de Marguerite troublait le bel écuyer. Il célébrait dans des chansons une châtelaine qu'il n'osait nommer. Un jour il rencontra Marguerite au détour d'une allée, tomba à ses pieds, avoua tout. Marguerite s'évanouit sur un banc de gazon : en rouvrant les yeux elle vit le bel enfant à genoux près d'elle, confus et pleurant son extrême audace; enivrée, elle l'attira sur ses lèvres, et Guillaume, la prenant pour sa dame, lui jura un pur et éternel amour. Si le serment fut gardé de tout point, je ne sais. Un jour, des propos médisants arrivent à l'oreille de Raimond; la colère s'empare de lui, il monte à cheval et court vers un de ses domaines où Guillaume s'exerçait à la chasse au faucon.

« Le nom de la dame que tu aimes? lui crie-t-il du plus loin qu'il l'aperçoit.

— Seigneur, vous savez que les lois de la chevalerie ordonnent que l'on ne cache rien à sa dame et que jamais on ne parle d'elle.

— Son nom! » répond Raimond en fureur en portant la main à son épée.

Forcé de parler, l'écuyer nomme Agnès, sœur de Marguerite. Raimond, douteux, le mène chez Agnès. Celle-ci s'étonne d'abord, puis devine l'embarras de Guillaume et s'avoue sa dame. Le jaloux était joué, tout allait bien. Marguerite perdit tout par un excès d'amour. Elle fut jalouse d'Agnès, et lui envia ce court instant où Guillaume l'avait nommée sa dame. Elle exigea des chansons où elle fût elle-même clairement désignée par son nom de Marguerite. Ces chansons tombent aux mains de Raimond. Il feint d'ignorer, il emmène Guillaume en chasse, tout seul avec lui, dans une forêt voisine. Le ciel est sombre, la forêt est sombre, le chevalier est sombre. Il chevauche en silence, vite, longtemps, dans des lieux déserts : Guillaume le suit. Tout à coup il se retourne, et, d'une voix tonnante : « Traître et déloyal écuyer, s'écrie-t-il, tu as attenté à l'honneur de ton seigneur légitime! voici ton châtiment; » et il lui plonge son épée dans le sein. Puis il lui coupe la tête, l'éventre et lui retire le foie; il rentre : « Prépare, dit-il au cuisinier, ce foie de sauvagine; c'est le mets favori de ma femme. » La dame prend son repas; l'époux

la suit des yeux avec une joie féroce. Quand elle a fini :

« Comment avez-vous trouvé ce gibier, madame ?

— Excellent, monseigneur.

— Je le crois bien, dit le barbare en montrant la tête livide du pauvre écuyer, car c'est ce que vous avez le mieux aimé.

— Oui, excellent, reprend Marguerite, folle de douleur, et ce mets est si délicieux que je n'en veux plus manger d'autre. »

Elle s'élance par la fenêtre et tombe morte au pied des murs.

Un cri d'horreur s'éleva dans tout le Midi. Seigneurs, chevaliers, dames et damoiselles crièrent vengeance contre le monstre qui avait violé toutes les lois de la chevalerie par un acte d'épouvantable férocité. Alfonse, roi d'Aragon et comte de Provence, fit arrêter Raimond, son vassal, comme félon et traître, ravagea ses terres, incendia son château et fit réunir dans un même et somptueux tombeau les restes de la belle Marguerite, dame de Roussillon, et ceux du bel écuyer Guillaume de Cabestaing.

Les Grecs se sont coalisés pour Ménélas ; les chevaliers auraient pris les armes pour Pâris, à condition que Pâris eût été bon chevalier.

CHAPITRE XI.

Cours d'amour.

L'amour avait un rôle avoué dans la société chevaleresque. C'est un trait de mœurs bien éloigné de nos usages. On parle dans nos salons d'un mariage ; mais on n'y parle pas d'amour. Ce serait indécent, *improper*, comme disent les Anglais. On était moins prude en ces vieux temps. Dans une réunion de dames et de chevaliers, il était bien entendu que toute dame avait son chevalier et tout chevalier sa dame, à moins de mésaventure comme celle du malheureux Raimbaud. On ne savait point en général qui était le chevalier de telle dame et qui était la dame de tel chevalier : la chevalerie avait établi à cet égard une loi de discrétion. Mais tout chevalier portait les couleurs de sa dame, signe mystérieux vu de tous, compris seulement d'elle et de lui. Dans la salle du château, dans la chambre des dames, on causait de guerre et d'amour. Au plus fort de cette terrible bataille de Massourah racontée plus haut, le comte de Soissons,

tout en frappant à tour de bras sur la foule pressée des musulmans, trouvait le temps de dire à Joinville : « Sénéchal, laissons braire et crier cette canaille, et, par la greffe-Dieu, parlerons-nous encore vous et moi de cette journée en chambrée devant les dames. » On racontait devant les dames les exploits, et l'on attendait d'elles la récompense. On ne pouvait parler du mérite sans parler aussi du prix. Le chevalier dont les prouesses occupaient la chambrée, soit que lui-même, soit plutôt qu'un autre en fît le récit, suivait avec anxiété les effets de ce récit sur la dame qui tenait son cœur. C'étaient ensuite de grands débats pour savoir à quoi était obligée la dame d'un tel chevalier et pour fixer la dette de l'amour à la valeur.

On ne se bornait point là, et la conversation prenait sur le même sujet un tour plus élevé. Tant d'engagements amoureux faisaient la matière d'une chronique bien fournie. Parmi tant d'hommes, tant de femmes, tous liés d'amour, que de situations diverses, que de cas différents, que de débats à juger, que de principes à établir! On arrivait bien vite aux théories sur l'amour. Des femmes d'un esprit distingué tinrent dans leurs châteaux des cercles où les beaux esprits de la chevalerie se livraient à ces discussions.

Ce n'était pas assez de discuter, il fallait juger. Les débats, les procès d'amour comme celui qui

fut porté à Éléonore de Guyenne, se présentaient de toutes parts. Ils ne pouvaient ressortir au parlement.... Les choses du cœur sont si délicates, si subtiles, si équivoques, si incertaines! C'est toute une casuistique, toute une scolastique, toute une jurisprudence nouvelle. Il faut nouvelle faculté et tribunal nouveau. En effet, cette scolastique eut ses savants docteurs, cette casuistique ses subtils casuistes, ces procès du cœur leurs juges en robe. Non pas en robe noire : au tribunal des *cours d'amour*, les nobles dames siégeaient elles-mêmes. Elles ne constituaient pas toujours à elles seules tout le tribunal : des chevaliers, des poëtes, formaient le corps de cette magistrature; mais la présidence était toujours dévolue à une femme, afin de donner aux arrêts d'amour une sanction irréfragable. Dès qu'une noble dame, bien experte en ces matières, avait prononcé, tout était dit, il fallait se soumettre. L'adoration où la chevalerie jetait l'homme à l'égard de la femme ne permettait pas la révolte, à moins de félonie. N'était-ce pas de quoi rendre jaloux le pape lui-même, de trouver si bien établie par le monde une autre infaillibilité que la sienne?

Les *gentilsfemmes* qui tenaient ces cours d'amour n'étaient pas seulement aimables et belles : elles étaient instruites, elles étudiaient les *bonnes lettres* et les *sciences humaines;* elles joignaient à

l'ascendant de la grâce celui d'un esprit cultivé, et doublaient ainsi la force de leur empire. Dans la seconde moitié du XIIe siècle, Marie de France, femme du comte de Champagne, Henri Ier, tint une des cours d'amour les plus célèbres du royaume, et laissa des arrêts d'amour que l'on a conservés. Cette noble femme donna le ton à toute sa famille et fit de la cour des comtes de Champagne une des cours féodales les plus cultivées. Elle fut la grand'-mère du fameux Thibaut VI, dont l'instruction fut si parfaite, les vers tant vantés et l'amour si célèbre.

Il serait facile de nommer beaucoup de cours d'amour. La Provence en était comme le foyer. On voit près de Saint-Remi les ruines du château de Romani, que l'on appelle encore dans le pays Château-d'Amour. Là siégeait Phanette de Gantelme, qui fut tante de Laure de Noves. Pense-t-on que l'esprit délicat de Pétrarque se fût laissé séduire par la seule beauté du corps sans la culture de l'esprit? Laure avait appris de sa tante les bonnes lettres et les sentences d'amour; toutes deux *romansaient* avec une facilité merveilleuse en toute sorte de rhythme provençal. Au XIVe siècle, Avignon étant devenu le séjour des papes, toute la haute société du pays accourut dans cette nouvelle capitale de la chrétienté, visitée de tout l'univers. Les nobles dames y tinrent nombre de cours d'amour dont la renommée se répandit en France, en Italie, en

Espagne et dans beaucoup d'autres contrées. Les étrangers de qualité qui venaient visiter le pape Innocent VI ne négligeaient point d'aller entendre les définitions et sentences d'amour prononcées par les nobles dames. Ils rencontraient autour d'elles une société brillante et instruite de poëtes, de gentilshommes et de gentilsfemmes du pays. Celle qui eut vers ce temps le plus de succès et de réputation était une dame du Poitou, mère d'un gentilhomme nommé Marchebruse, qui était venue s'établir à Avignon, et qui « était bien la plus belle et brave courtisane (dame courtoise) venue de longtemps en Provence. » Elle tenait cour d'amour ouverte, et son salon était le rendez-vous à la mode de la société la plus choisie.

Qu'on ne croie pas que les cours d'amour eussent beaucoup de loisir : de toutes parts leur arrivaient par message des questions qu'il fallait résoudre. C'était une constante activité d'esprit, une continuelle analyse des plus fines nuances de l'amour; c'était comme un travail en commun de tous les gens d'esprit de l'époque sur cette intéressante passion du cœur humain.

On trouvera subtiles ces questions d'amour, ces *jeux-partis*, comme on les appelait, parce qu'il y avait toujours deux thèses en présence. Si vous les méprisez, c'est que vous n'aimez point. Aimez, et, tout occupé de votre amour, vous les trouverez

moins méprisables. Quand nos pensées s'arrêtent longtemps sur un seul objet, elles se subtilisent en tout ce qui le concerne, et nous nous accoutumons à des raffinements de sentiments et d'idées qui nous semblent peu naturels, peut-être à tort, dans d'autres temps et un autre état d'esprit.

« Lequel aimeriez-vous mieux? que votre maîtresse fût morte ou qu'elle en épousât un autre? » Qu'importe à l'homme d'affaires? Combien à l'amant! Ne voit-on pas que la réponse à cette question pouvait avoir les plus graves conséquences, et que la vie d'une femme pouvait en dépendre? Au reste, préférer sa maîtresse morte est plus passionné et plus égoïste; la préférer aux bras d'un autre est plus désintéressé et plus sublime. « Qui souffre le plus, du mari dont la femme ou de l'amant dont la maîtresse est infidèle? » On ne peut guère comparer. « Doit-on plus blâmer celui qui se vante des faveurs qu'on ne lui a pas accordées que celui qui publie celles qu'il a reçues? » Le second est imprudent et déloyal, le premier impudent et menteur. « J'aime une femme que je n'ai pu fléchir; une autre m'offre son cœur; dois-je renoncer à la première ou continuer de la servir? » Eh! mon ami, à quoi bon servir les ingrats? Voici une question digne d'un puritain de l'amour : « Je parviens à plaire à votre maîtresse et à vous succéder. Qui de nous deux doit ressentir le plus de peine? » Beaucoup de gens ne

comprendront même pas la question. « On vous propose de jouir une seule fois de toutes les faveurs de votre dame, à condition de ne plus la revoir jamais, ou de la voir tous les jours sans jamais rien obtenir d'elle. » C'est sur quoi un homme de l'Orient ou un homme de l'Occident auront des avis fort divers, si j'en crois Montesquieu. Le vrai chevalier ne pouvait hésiter. D'autres questions tombaient, il faut l'avouer, dans le libertinage.

Tout cela est raffiné? soit; mais non sans profit pour l'héroïsme et non sans intérêt pour le cœur. On trouverait du raffinement dans les plus beaux endroits de Corneille. Je vais plus loin, et je ne crains pas d'ajouter que chacune de ces questions pourrait fournir le thème d'une tragédie, d'une comédie, d'un drame, d'un roman très-pathétiques; que la vie du cœur roule sur des *jeux-partis;* qu'enfin cette finesse d'analyse psychologique et morale qu'on admire dans le théâtre et le roman français est peut-être un héritage éloigné de ce travail merveilleux, excessif, j'ai presque dit *gothique*, de la société chevaleresque sur les sentiments de l'amour.

CHAPITRE XII.

Romans.

Quand la guerre appelait les chevaliers en campagne, que faisait, seule dans le manoir, privée des cercles brillants et des fêtes retentissantes, la docte châtelaine? Elle lisait. Voici les romans, nombreux, variés, anciens, nouveaux : les uns plus sévères et plus religieux, œuvre politique de l'Église; les autres plus mondains et plus libres, brillantes et délicates créations des trouvères; dans ceux-ci la peinture fidèle des mœurs contemporaines sous des noms antiques ou fabuleux, des aventures merveilleuses pour enchanter l'imagination, de piquantes intrigues, de pures ou de lascives amours, et partout, soit pratiquées, soit exprimées, les maximes généreuses de la chevalerie et des cours d'amour, partout cette fine étude du cœur humain.

La châtelaine fait appeler son clerc pour lui lire : « Qu'apportez-vous, savant clerc, qui puisse dissiper ma tristesse? Car c'est hier, vous le savez, que

mon époux partit pour guerroyer, et mon chevalier aussi.

— Dame, voulez-vous entendre la merveilleuse chronique de l'archevêque Turpin, que Sa Sainteté le pape Calixte II approuva et reconnut authentique en l'an 1122 de notre Seigneur Jésus-Christ? C'est un livre pieux et édifiant. Vous y verrez comment saint Jacques apparut au grand empereur Charlemagne, et lui dit d'aller le venger des outrages des Sarrasins, ce que fit le puissant empereur. Vous y verrez les prouesses du chevalier Roland, son neveu, qui combattit seul avec le géant Ferragus; et le combat fut si terrible qu'il fallut le suspendre; et, Ferragus s'étant endormi, le courtois Roland lui mit sous la tête une pierre en guise d'oreiller. Ferragus s'étant ensuite éveillé, Roland voulut le convertir, et discuta avec lui sur la foi; mais, comme il n'était point clerc, il n'y réussit point, et il fut convenu qu'ils se combattraient de nouveau et que la foi du vainqueur serait la vraie foi. Rude fut le combat, et Roland courait un grand danger, quand il eut l'idée d'invoquer la Vierge, qui lui donna la victoire. Et la foi chrétienne fut ainsi reconnue la vraie sur celle de Mahomet.

— Et dites-moi, bon clerc, y eut-il de beaux coups de lance entre Roland et le géant Ferragus?

— Dame, Roland et le géant Ferragus ne com-

battaient point avec l'épée et la lance, mais avec des bâtons et des pierres, comme les saintes Écritures nous racontent du jeune David et du géant Goliath.

— Bon clerc, j'eusse voulu voir deux si nobles chevaliers se combattre à beau fer de glaive et à bonne tranchante épée. N'est-ce point votre avis, gentil page?

— Dame, je ne pense point que le preux Roland fût si prompt à quitter sa bonne Durandal pour combattre avec un bâton comme un vilain, et m'est avis que le saint archevêque voulut plutôt édifier les fidèles par une pieuse histoire que raconter des choses vraies. Car qui peut douter que Roland n'ait été un chevalier accompli? Les chansons des trouvères nous disent assez qu'il était vaillant et impétueux; et ce ne sont point des contes inventés à plaisir, mais véritables histoires écrites d'après la docte chronique des gestes des Français. Voyez comme le célèbre trouvère Turold le représente fier et hardi quand le traître Ganelon, ainsi qu'il en est convenu avec Marsile, roi des Sarrasins, lui a fait donner le commandement de l'arrière-garde, et comme il jure que Charles, le roi de France, n'y perdra rien, ni palefroi, ni destrier, ni mule, ni mulet, avant qu'on l'ait gagné à la pointe de l'épée; et quand Charles offre de lui laisser la moitié de son armée, comme

il refuse et ne veut garder avec lui que vingt mille braves Français et les douze pairs. « Quant « à vous, lui dit-il, passez les ports en toute sécu- « rité; car, tant que je vivrai, vous n'aurez nul « homme à craindre. » Et, après que Charles s'est éloigné, lorsque Olivier, monté sur un pin, aperçoit l'armée des Sarrasins toute resplendissante de casques ornés d'or, d'écus et de hauberts ciselés, d'épieux et de gonfanons en si grand nombre, qu'il en est tout étourdi et qu'il dit à Roland : « Compagnon Roland, sonnez de votre cor, Char- « les l'entendra et reviendra avec son armée ; » voyez de quel courage Roland s'y refuse : « Je ferais l'action d'un lâche, et dans la douce France je perdrais toute ma gloire. Bientôt je vais frapper de grands coups avec Durandal, et la lame en sera sanglante jusqu'à l'or de la poignée. Malavisés sont ces félons païens de venir au port de Cerdagne, car je vous assure qu'ils sont tous destinés à mourir. — Compagnon Roland, répète Olivier, sonnez de votre olifant. — Pour Dieu point ne le ferai, répète Roland, et ne sera point dit que pour des païens j'aie fait sonner mon cor.... » Voici la grande bataille; oh! n'est-ce pas plaisir, dame, de les voir se combattre si vaillamment, comme les représente cette belle miniature à la marge de ce livre? Voici Roland, voici Olivier, voici le duc Sam-

son et Engelier de Gascogne; voici le seigneur Anséis et le vieux Gérard de Roussillon; voici le vaillant archevêque Turpin, qui fit plus de prouesses que n'en fit jamais tonsuré chantant la messe. Oh! comme ils frappent! comme ils détruisent les Sarrasins! Gardez-vous, vaillant Engelier, voici Climborins le Sarrasin sur son coursier Barbamouche, qui fond sur vous. Dieu! Engelier est mort et les Français gémissent. Hélas! voici le duc Samson qui tombe à son tour, mais il est bien vengé. Roland fond sur le païen Valdabrun; il a rompu son épieu en quinze coups et brandit dans sa main sa terrible Durandal; il fend le bouclier orné d'or, la tête, la cuirasse, le cavalier, la selle et le cheval. Certes, le beau coup! Dame, voilà qui est bien frappé! Hélas! la bataille tourne mal. Ils tombent, les chevaliers français! Roland se décide à sonner du cor. Un sang clair lui sort par la bouche et ses veines manquent à se rompre. On l'entend à trente lieues. Charles, qui passe les ports, l'entend et s'inquiète. « Vous êtes vieux et vos che« veux sont blancs, lui dit Ganelon. Vous parlez « comme un enfant. Ne connaissez-vous pas l'or« gueil de Roland? pour un lièvre il va cornant tout « le jour, et maintenant il se moque de ses pairs.... » O le traître Ganelon! Dame, il fut justement puni, quand il fut pendu à Aix avec trente de ses parents. Charles a été averti par un songe, et ne

croit point le traître, mais il arrivera trop tard. Voici Gerin et Gérer qui tombent, et Olivier lui-même, attaqué lâchement par derrière, est transpercé d'un épieu. Dieu! qu'il est vaillant! Tout transpercé qu'il est, il devient plus terrible, il brise avec son épée Hauteclère les bras et les jambes, les têtes et les côtes de tout ce qui l'entoure, et il crie encore à voix claire et sonore : « Mont-« joie! » Les Sarrasins sont en fuite; Roland en fait fuir cent mille devant lui, et le roi Marsile avec eux. Il combat à pied, car son bon coursier Vaillantif a reçu vingt blessures. Hélas! Olivier est mort, les douze pairs sont morts, l'archevêque Turpin est couché sans force. Roland seul, épuisé de fatigue et de blessures, est encore debout. Ce fut une pieuse idée du noble comte d'aller chercher, sur le champ de bataille, les corps des douze pairs, et de les ranger autour du vieil archevêque pour qu'il les bénît. Voyez, il pleure, le vieil archevêque, parce qu'il ne peut plus remuer; il lève la main, et les bénit et dit : « Vous fûtes malheureux, seigneurs. « Que Dieu puissant ait toutes vos âmes et les mette « en paradis parmi ses saintes fleurs. Ma mort me « donne bien de la tristesse, car je ne verrai plus le « grand empereur. » Et il meurt, ses belles mains blanches croisées sur sa poitrine. Le noble comte aussi sent bien venir la mort; mais il veut mourir plus près de l'Espagne, pour que ceux qui le trou-

veront disent : « Voyez comme il fut vaillant! » Tout faible et mourant, il se dirige vers un tertre élevé, ombragé d'un bel arbre, et tombe évanoui sur l'herbe verte, tenant d'une main son olifant et de l'autre sa Durandal. Ah! certes, il les tenait bien, quoique évanoui, et mal prit au païen qui, se dressant du milieu des morts, voulut y toucher en disant : « Le neveu de Charles est vaincu. » Le noble comte se réveilla soudain et lui fendit la tête. Il brise son olifant de cristal garni d'or. Il veut briser aussi Durandal. Ah! la noble épée, et bien heureux le chevalier qui en possède une pareille! aussi avait-elle été apportée par un ange à l'empereur Charles. Voyez, dame : Roland frappe le marbre, dix coups, vingt coups; l'acier résonne, mais ne se rompt ni ne s'ébrèche. Et le noble comte en est tout joyeux. « Oh! Durandal! que tu es belle, « brillante et claire! Comme tu reluis et flamboies « au soleil!...... Oh! Durandal! que tu es belle et « sainte! Que de reliques sont rassemblées sur ta « poignée d'or, et la dent de saint Pierre, et le sang « de saint Basile, et des cheveux de monseigneur « saint Denis, et une portion du vêtement de sainte « Marie. Il ne serait pas juste que les païens te pos« sédassent, tu ne dois être qu'entre les mains d'un « chrétien; non, vous n'appartiendrez jamais à un « lâche, vous avec qui j'ai conquis tant de terres « dont Charles, l'empereur à la barbe fleurie, est

« seigneur aujourd'hui. » Hélas ! voici la mort; il se couche sur l'herbe, le noble comte, et place son épée sous lui ; et, tournant le visage vers l'Espagne, il confesse à Dieu ses fautes, se frappe la poitrine, et les anges descendent et emportent son âme en paradis. Dame, il me semble que le comte Roland fut un pieux chevalier, et mieux fit-il, m'est avis, pour l'empereur Charles et pour la foi chrétienne, avec sa bonne Durandal, qu'il n'eût fait avec des pierres et des bâtons.

— C'est bien parlé, gentil page, et le comte Roland fit sagement de penser à Dieu à sa dernière heure. Mais je ne vois point qu'il ait pensé aussi à sa dame; et ne vous enseigne-t-on point, gentil page, qu'un bon chevalier doit *servir Dieu et sa dame ?*

— Il est vrai, madame, le comte Roland ne songea point, en mourant, à la belle Alde, sœur d'Olivier, qui lui avait été fiancée, et qui mourut de douleur en apprenant sa mort. Et en ceci il ne fut pas bon et amoureux chevalier. Mais oyez, dame, ce que disent chaque jour les prêtres, qu'aux temps passés les chevaliers étaient plus occupés de Dieu et moins d'amour; ce qui me fait croire qu'ils étaient moins parfaits chevaliers; car nul n'est bon chevalier sans l'amour : aussi ce sont là d'anciens écrits d'il y a plus de cent ans; et les écrits et romans nouveaux sont bien différents, bien plus

courtois envers les dames, bien plus ornés d'amour et de doux langage.

— Lisez-moi, docte clerc, quelques-uns de ces romans nouveaux, de ceux où l'on ne parle plus du vaillant empereur Charles, toujours en guerre, mais de la gracieuse cour du fameux roi Artus.

— Dame, vous les lire tous serait difficile, et le jour n'y suffirait pas, car ils sont longs, et ils sont nombreux. Pourtant, voici l'aventure du saint Graal. Sachez que ce nom est celui dont les Provençaux désignent un vase. C'est donc l'histoire du saint Vase dont Notre Seigneur Jésus-Christ se servit pour la sainte Cène, quand il dit à ses disciples : « Ceci est « mon sang. » Un si précieux objet, comme vous le pensez bien, ne fut pas abandonné, mais les anges l'emportèrent au ciel et l'y gardèrent jusqu'à ce que parut sur la terre la lignée de chevaliers qui devait en avoir la garde. Titurel en fut le chef, et fonda en Gaule le culte du saint Vase. Il construisit pour le recevoir un magnifique temple, semblable à celui de Jérusalem, avec trois entrées principales, celle de la foi, celle de la charité et celle des œuvres. Par quoi le saint prêtre qui écrivit ce roman sous l'inspiration divine voulut signifier que nul n'y pourrait entrer s'il n'était bon chrétien. Et l'on appelait *templistes* les chevaliers préposés à la garde du temple, lesquels étaient obligés à une chasteté parfaite : l'un d'eux, qui se livra aux plai-

sirs charnels, fut affligé d'une plaie à la cuisse qui le faisait souffrir plus que la mort; aussi étaient-ils bien récompensés par la vue du saint Graal, qui leur causait une joie ineffable et les mettait comme en paradis. Le jour où ils avaient vu le saint Vase, ils ne pouvaient être ni tués ni blessés, ni frappés d'aucun malheur, et, dans les huit jours, ils pouvaient être blessés, mais non pas tués. Et vous comprenez combien étaient plus sages ces chevaliers *célestiens* qui se préparaient une éternité de bonheur dans le ciel que les chevaliers *terriens* livrés aux plaisirs d'ici-bas.

— Sagement dit, bon clerc; mais, pour ce jour, restons sur la terre, qui est si belle à voir. L'herbe pousse, la forêt se couvre de petites feuilles, les ruisseaux courent, les oiseaux chantent, l'air est doux et parfumé; tout brille, tout rit, tout vit, tout respire. Ah! qu'il ferait bon courre un cerf dans les halliers verts, ou quelque lièvre dans les vastes champs, si mon époux et mon chevalier étaient là. Cruelle guerre qui toujours, en cette belle saison du printemps, éloigne les chevaliers du manoir! Beau page, pour dissiper mon ennui, faites-moi quelque plaisant récit d'amour, ou de Lancelot ou de Tristan.

— Dame, Lancelot et Tristan ne furent pas, à la vérité, purs selon la loi des templistes; mais ils furent bons chevaliers selon le siècle, et ils

aimèrent tendrement. Et ce sont de bien plaisants livres que ceux où sont racontées leurs aventures. Ah! quelle joie de voir comme ils furent heureux ensemble, Lancelot et la belle Genièvre, Tristan et la blonde Iseult, à la barbe du jaloux Arthur, roi de la Grande-Bretagne, et du jaloux Marc, roi de la Cornouaille. Merveilleuse à tous deux fut leur naissance; car Lancelot fut enlevé au berceau par une fée, qui l'emporta au fond d'un lac et l'éleva dans les demeures souterraines, d'où il fut appelé Lancelot du Lac; et ce fut en cherchant le roi Méliadus, son époux, qu'une fée lui avait ravi par amour, qu'Isabelle, sœur de Marc, roi de Cornouaille, enfanta dans la tristesse le fils qu'elle appela *Tristan*.

— Page, lisez-moi ce joli passage où la reine Genièvre donna un baiser à Lancelot.

— Oui, dame. Ce fut après que la fée l'eut amené à la cour du roi Arthur pour être reçu chevalier et qu'il eut remporté, sous une armure noire, le prix du tournoi. La reine, qui était curieuse de savoir qui était le vainqueur du tournoi, le prit par la main quelques jours après, dans un salon où il y avait grande compagnie, le fit asseoir près d'elle et lui demanda en riant s'il n'était pas ce vainqueur. Le roi Gallehaut, qui était présent, s'étant éloigné avec discrétion et ayant adroitement engagé une conversation générale parmi les dames et les

seigneurs, la reine pressait le bon chevalier, qui, par modestie, ne voulait pas s'avouer le vainqueur. « N'êtes-vous pas celui qui, au tournoi, portait des « armes noires et qui est demeuré vainqueur de l'as- « semblée? — Non, madame. — N'êtes-vous pas ce- « lui qui, le lendemain, porta les armes à Gallehaut? « — Oui, madame. — Par conséquent, c'est vous qui « avez vaincu l'assemblée. — Je ne suis pas celui-là, « madame. » Dame, mais Lancelot mentit.

— Il est vrai, beau page, et que cet exemple vous apprenne que, pour la modestie, le mensonge est permis aux chevaliers. Et le trouvère vous dit bien que la reine Genièvre, jugeant de la modestie de Lancelot, l'en estima davantage.

— Dame, la reine Genièvre était curieuse; car elle voulut encore savoir pour qui Lancelot avait fait les prouesses du tournoi. Il soupirait et ne répondait pas. « Parlez sincèrement, lui dit-elle; je ne puis « douter que vous n'ayez combattu pour quelque « dame ou demoiselle. Qui est-elle? Par la foi que « vous me devez, dites-le-moi. — Ah! madame, « je vois bien qu'il faut vous le dire. C'est... vous.— « Moi? — Oui, madame. — Mais c'est pour la de- « moiselle qui vous porta les trois lances que vous « avez combattu, car je m'étais mise hors de cause. « — Madame, j'ai fait pour elle ce que je devais, « et pour vous tout ce qu'il m'a été possible de « faire... — Combien de temps y a-t-il que vous

« m'aimez ainsi, reprit la reine après un silence.— « Depuis le jour que je fus tenu pour chevalier, « quoique cependant je ne l'étais pas. —Parlez sin« cèrement : d'où vous est venu cet amour que vous « avez mis en moi? — Si votre bouche n'a point « menti, madame, c'est vous qui m'avez fait votre « ami.—Mon ami? Et comment?— Souvenez-vous « que, quand je pris congé de vous, je vins devant « vous pour vous recommander à Dieu et vous as« surer que je serais votre chevalier en tous lieux; « qu'alors vous me dîtes que vous vouliez que je « fusse votre chevalier et votre ami, et qu'après ces « paroles je vous fis mes adieux et que vous me « dîtes : *Adieu, mon doux et bel ami!* Ce mot est ce « qui me rendra prud'homme si je dois le devenir, « et, depuis que je l'ai entendu, il s'est réveillé dans « ma mémoire à tous les grands dangers auxquels « j'ai été exposé. Ce mot m'a rendu fort contre tous « mes ennemis; ce mot m'a servi de soulagement « dans toutes mes détresses; ce mot m'a fait riche « au milieu de ma pauvreté...—Par ma foi, inter« rompit la reine, ce mot a produit bien de l'effet, « et Dieu en soit loué. Quant à moi, j'étais loin de lui « prêter le sens que vous lui prêtez; je l'ai dit sou« vent à maint prud'homme sans savoir même ce « que je disais... » Le pauvre Lancelot! comme il fut durement traité! Et certainement il se trouvait mal si le bon roi Gallehaut ne fût survenu et n'eût en-

gagé la reine à le réconforter un peu. Elle sut trouver sur ses lèvres un cordial plus puissant que claré et qu'hypocras, et, prenant Lancelot à l'écart, elle lui donna un baiser. Dame, Lancelot fut bien heureux !

— Il est vrai, gentil page, il fut heureux, mais il fut toujours vaillant, et, si son amour ne fut pas vertueux selon la chasteté, il le fut selon les actes chevaleresques. Voyez combien de prouesses fit Lancelot pour sa dame, combien de fois il vainquit les Saxons ennemis du roi Arthur, et par quelle valeur il triompha dans le tournoi de tous les chevaliers de la Table-Ronde ; voyez comme, de son côté, la reine Genièvre l'aimait d'un noble amour, et comme elle fut affligée pour son chevalier quand elle eut ouï parler de l'aventure du saint Graal, qui ne pouvait être mise à fin que par un homme chaste et vierge : tout glorieux qu'il était, elle n'était point satisfaite, elle eût voulu pour lui la gloire suprême du saint Vase. Page, c'est un passage bien beau et bien touchant que celui-là ; ne le sauriez-vous lire ?

— La fête que donna le roi Arthur pour la venue de monseigneur Lancelot fut magnifique, et dans cette journée il y eut des conversations entre tous les assistants. Il arriva que la reine Genièvre et Lancelot se trouvèrent ensemble dans l'embrasure d'une fenêtre. Ils étaient seuls, et personne ne pou-

vait entendre ce qu'ils se disaient. « Ah! Lancelot, « mon ami, dit la reine, avez-vous fait attention au « récit que monseigneur Gauvain a fait de l'aven- « ture des Tombes de la Chapelle ruinée et à ce « qu'il affirmait qu'un chevalier qui se serait laissé « aller aux faiblesses de la chair ne pourrait mettre « à fin les aventures du saint Graal? Combien je re- « grette que vous ayez perdu tout le mérite de vos « exploits terrestres! Aussi pouvez-vous dire que « vous avez acheté mon amour bien cher, puisque « pour moi vous avez perdu ce que vous ne pourrez « jamais recouvrer. C'est une grande faute que j'ai « faite! Dieu vous avait créé le plus beau et le plus « gracieux de tous ceux du monde, il vous avait « accordé la grâce de pouvoir prétendre à l'accom- « plissement des aventures du saint Graal, et vous « l'avez perdue par notre union. Mieux vaudrait « que je ne fusse jamais née... » Oui, certes, madame, elle fut bien digne d'amour, la douce reine Genièvre, qui sut si généreusement parler. Aussi Lancelot l'aima bien, et il ne lui fut, je crois, infidèle qu'une seule fois et sans le vouloir, quand la vieille Brisanne, au moyen d'un breuvage, l'eut introduit dans le lit de la fille du roi Perlès. Il crut tenir dans ses bras la reine Genièvre, et, quand au matin il reconnut son erreur, il entra dans une si grande colère qu'il tira son épée et voulait tuer la noble pucelle; et il l'eût fait, madame, si elle ne se

fût jetée suppliante et demi-nue hors du lit : il ne put se résoudre à détruire tant de beautés, et s'en alla en la recommandant à Dieu. Et il fallait bien qu'il fût infidèle cette fois, pour que de l'union du plus brave des chevaliers avec la plus belle des pucelles naquît Galaad, depuis appelé Perceval, lequel, demeurant vierge toute sa vie volontairement, mit fin aux aventures du saint Graal et s'assit au périlleux siége de la Table-Ronde, où jamais chevalier n'avait pu prendre place sans être frappé de mort. On vit bien encore combien Lancelot aimait la reine, lorsque, faussement accusée d'avoir empoisonné un chevalier de la Table-Ronde, condamnée, abandonnée de tous, elle allait périr : Lancelot parut comme son champion, fut vainqueur et la sauva. Et elle, voulant se perdre pour qui l'avait sauvée, ne cacha plus rien : ils s'aimèrent follement, aux yeux de tous. Une nuit, on les surprit; le roi voulut emprisonner Lancelot : mais Lancelot s'échappa, emmena la reine et battit le roi... Madame, vainqueur et possédant sa douce amie, pourquoi la rendit-il au roi?

— Beau page, c'est qu'il savait aimer, et il ne voulut pas que, pour lui, elle perdît son titre de reine et sa réputation de femme. Aussi voyez comme il sut bien mentir et dire au roi : « Sire, « si je l'avais aimée de fol amour, ainsi qu'on vous « l'a fait entendre, je ne vous l'aurais jamais ren-

« due, et par aucune force n'auriez-vous pu la ra-
« voir. » Pour la discrétion envers les dames, aussi bien que pour la modestie, le mensonge est permis au bon chevalier, encore qu'il lui soit rigoureusement défendu en toute autre occasion. Lancelot fit donc sagement en rendant Genièvre à son époux, et plus sagement encore firent-ils tous deux quand ils vinrent à repentance et que lui se fit ermite et elle religieuse.

— Oui, madame, quand ils furent vieux. »

CHAPITRE XIII.

Tournois.

Armes, amours, déduit, joie et plaisance,
Espoir, désir, souvenir, hardement,
Jeunesse, aussi manière et contenance,
Humble regard, trait (lancé) amoureusement,
Gents corps, jolis, parés très-richement,
Avisez bien cette saison nouvelle,
Ce jour de may, cette grand'fête et belle,
Qui, par le roy, se fait à Saint-Denys;
A bien jouter gardez votre querelle,
Et vous serez honorés et chéris;
Car là sera la grand'beauté de France....

C'est par cette vive invitation qu'un poëte appelait les chevaliers au tournoi. D'avance on le publiait au loin. Les rois, hérauts et poursuivants d'armes visitaient les cours étrangères en grand appareil et faisaient savoir publiquement à tous chevaliers qu'en tel lieu et à tel jour la lice était ouverte à leur valeur avec sûreté d'aller et de revenir. Alors tout se mettait en mouvement, tout courait à ces fêtes qui réveillaient les sentiments les plus vifs au

cœur de l'homme, amour, amour de la gloire, vanité de paraître. Les prévoyants pouvaient partir aussitôt : leur équipage était prêt d'avance; ils avaient, suivant le conseil d'un vieux chevalier, les armes riches et belles, la lance, l'écu, la cuirasse à l'épreuve, le cheval léger à la course, facile à manier, bien équipé de selle et de poitrail, etc. D'autres se préparaient à la hâte et partaient un peu plus tard : grande faute, car, dit le vieux mentor, les dames n'aiment point les galants qui ne sont pas toujours prêts à marcher à la guerre et aux tournois.

Enfin tous arrivaient dans la ville désignée pour la fête. Les hôtels et les hôtelleries se remplissaient de monde. Ce n'était que mouvement au dedans et au dehors. Le premier venu n'était pas admis sans examen dans ces réunions de guerriers d'élite combattant sous les yeux d'une élite de spectateurs. On excluait à peu près tous ceux que la loi d'aujourd'hui prive du droit d'élection. On excluait aussi dans l'origine tous ceux qui n'avaient pas huit quartiers de noblesse. Ce soin regardait les *juges diseurs* ou *maréchaux de camp*, présidents et magistrats du tournoi, choisis d'avance avec un soin minutieux, personnages considérables. Tout prétendant à la lice devait se présenter devant eux. Reconnu loyal chevalier, il remettait aux hérauts d'armes sa bannière et son écusson. Ceux-ci les

suspendaient aux fenêtres de l'hôtel principal, sur la place du tournoi, à celles des cloîtres et monastères voisins; ils les disposaient suivant le rang : en haut, ceux des riches hommes, des grands seigneurs; au-dessous, ceux des chevaliers bannerets; au-dessous encore, ceux des simples chevaliers, et de telle sorte qu'on vît tout de suite quels chevaliers combattaient sous tels bannerets, quels bannerets sous tel riche homme. On appelait cela *faire fenêtre*. Cette brillante exposition aux couleurs variées et aux emblèmes divers attirait aussitôt la curiosité des chevaliers et des dames. C'était le programme de la fête : on venait en foule examiner les écussons, reconnaître celui de tel ou tel chevalier, se faire expliquer par les poursuivants d'armes chargés de ce soin les armoiries et devises dont on n'avait point encore connaissance, et se faire nommer les chevaliers qui les portaient.

Si une dame avait à se plaindre d'un chevalier, elle touchait son écu et le signalait aux juges du tournoi. Ceux-ci examinaient le cas : le chevalier reconnu coupable était exclu. Il osait pourtant quelquefois se présenter dans la lice : car offenses envers les dames sont rarement offenses sans merci. On le chassait à coups de houssine; mais s'il implorait bien haut la merci des dames, et qu'il l'obtînt, il était admis.

Cependant la lice se préparait : à grand renfort

de charpente, on construisait tout autour les *hours* ou échafauds avec une multitude de loges et de gradins; on leur donnait l'apparence de tours pour faire illusion, et l'on n'épargnait rien pour les orner; riches tapis, écussons, banderoles et bannières flottantes éblouissaient les yeux de mille couleurs. Le grand jour venu, le fragile et brillant édifice se remplit de nobles spectateurs : rois, reines, princesses, dames et damoiselles enchâssent l'éclat de leurs riches parures dans l'éclat des décorations de la lice. Parmi cette foule gracieuse il y a place pour les anciens chevaliers que la faiblesse de l'âge prive de combattre, mais que leur vaillance et leurs exploits passés rendent l'objet du même respect que les dames doivent à leur beauté. On se place : l'impatience est grande; il faut attendre que les juges et le roi d'armes aient préparé les combattants à bien faire par des exhortations, des avertissements ; ils leur rappellent les règles du tournoi, ils leur font jurer de ne frapper ni d'estoc, ni au-dessous de la ceinture, ni le champion déheaumé.

Enfin, tout étant prêt, les juges se rendent dans la tribune particulière disposée pour eux. Leur présence, qui annonce les combattants, répand l'émotion. Les fanfares du cortége approchent, et le roi d'armes paraît, sous sa belle cotte d'armes brodée aux armes de son maître. Derrière lui, deux à

deux, les hérauts d'armes avec des cottes semblables, mais moins riches; derrière encore, les poursuivants d'armes avec la cotte mi-tournée, les pans sur les bras, les fentes devant et derrière. Puis entrent les ménétriers; puis enfin les combattants, chaque seigneur devant ses bannerets, chaque banneret devant ses chevaliers. Ils entrent tous à cheval, d'un pas grave et lent; leur premier coup d'œil vole vers les échafauds où ils rencontrent « les clairs visages, les yeux vairs et riants et les doux regards attrayants des pucelles. »

Servants d'amour, regardez doucement,
Aux échafauds, anges de Paradis;
Lors jouterez fort et joyeusement,
Et vous serez honorés et chéris.

Les yeux des beaux anges ne sont pas moins occupés, soit de l'éclat des armes, de la variété des cottes d'armes et des écus, de la belle prestance des cavaliers, soit de quelque recherche pleine d'intérêt : d'une chère devise, d'un heaume où se voit attaché la coiffe, le bracelet, l'écharpe, le nœud, le simple ruban donné en secret à titre d'*enseigne*, de *joyau*, de *faveur*, et que le chevalier doit défendre plus que sa vie. Ainsi des échafauds à la lice et de la lice aux échafauds volent rapidement prières, vœux, encouragements, promesses, muets serments; ainsi de cet olympe de belles femmes des-

cend sur les combattants l'inspiration amoureuse et guerrière.

Ils brûlent de combattre et, maîtrisant leurs destriers impatients comme eux, se rangent en haie derrière les deux cordes tendues dans l'arène. On voit alors, séparées par un espace libre et se mesurant des yeux, les deux troupes rivales dans une belle ordonnance : chaque banneret avec sa bannière portée derrière lui par un écuyer et entouré des autres écuyers et varlets, ceux-ci toutefois ne pouvant que parer et non porter des coups.

Le roi et les hérauts d'armes sont aussi dans la lice, près des barrières, pour bien juger les coups. « Soyez prêts à cordes couper, vous qui êtes à ce commis, » crie trois fois le roi d'armes. Quatre hommes, aux quatre bouts des cordes, se tiennent la hache levée. « Or ouez, or ouez, » continue le roi d'armes en s'adressant aux chevaliers, et il leur répète à haute voix les avertissements qu'ils ont déjà reçus, tant on veut que le tournoi demeure une lutte courtoise et loyale! Enfin les juges donnent le signal, et le roi d'armes déchaîne les deux tempêtes avec ce cri : « Coupez cordes, et heurtez batailles quand vous voudrez. » Alors les cordes tombent, les chevaux s'élancent de part et d'autre, la terre tremble, un choc effroyable de fer et d'acier remplit de fracas toute l'enceinte, les lances volent

en éclats, les riches cottes d'armes se mêlent, se déchirent, les écus se heurtent, les bannières flottent et s'inclinent comme l'arbre au vent, la poussière enveloppe d'un nuage l'ardente mêlée d'où jaillissent des éclairs et du bruit. Mais les yeux exercés des hérauts d'armes, les yeux plus perçants encore des nobles dames et damoiselles savent bien sonder le nuage, reconnaître les prouesses, les beaux coups de lance, les vaillantes appertises d'armes. A merveille, braves chevaliers ! Voilà qui est bien combattu. Les juges donnent le signal pour cesser le combat. Ils sont obéis à l'instant, car chacun les sait ici dépositaires non-seulement de l'autorité seigneuriale et militaire, mais encore de l'autorité vénérée des dames ; et si, dans la mêlée, quelque chevalier se trouve, contre les règles, assailli par plusieurs autres, il suffit qu'ils abaissent, au bout d'une longue baguette, une coiffe de dame sur la tête du malheureux : devant ce palladium les coups sont suspendus, devant cet objet sacro-saint tout bras levé retombe inoffensif. Et voilà ce que pouvait alors le bonnet d'une dame !

Le vainqueur est sorti de la poussière et de la foule, les hérauts l'entourent, répètent son nom, lui font une grande *renommée :* « Honneur, ajoutent-ils, honneur au fils des preux ! » Les ménétriers se pressent autour de lui : « Largesse ! largesse ! » Et il faut que le héros débourse, car toute gloire se

paye; et plus il donne, plus ils crient, les marauds : la claque est éternelle. Les misérables s'abattent ensuite sur le champ de bataille, et tous les fragments d'armes ou d'étoffes, toutes les parcelles d'or ou d'argent détachées, dans le combat, des vêtements des chevaliers, leur appartiennent de droit.

Il fut aussi d'usage, et peut-être de meilleur goût, de ne pas proclamer le vainqueur dans la lice, mais, le combat fini, de se rendre aussitôt chacun dans son hôtel, pour laver la sueur, la poussière et le sang, dépouiller les vêtements déchirés, les armes faussées ou brisées, et revêtir quelque riche costume de fête. On se rendait ensuite à l'hôtel du seigneur qui donnait le tournoi. Ceux que l'on avait vus à cheval, la lance au poing, le heaume sur la tête, le corps et les membres emprisonnés dans la cotte de mailles, les cuissards et les brassards, reparaissaient, élégants gentilhommes ou splendides seigneurs, sous la soie ou le velours, sous le drap d'or ou d'argent. Le luxe oriental, rapporté des croisades et fécondé par la vanité française, s'étalait dans tout son éclat. Tantôt l'œil était ébloui par la variété, et tantôt frappé par l'uniformité des vêtements : ainsi dans tel tournoi mille chevaliers parurent portant des robes de soie pareilles, et reparurent le lendemain avec un autre costume uniforme et non moins magnifique. Tous

s'asseyaient à la table ronde disposée pour eux : ronde, soit en souvenir du roi Arthur, soit pour éviter toute dispute de préséance. Pendant qu'ils refaisaient leurs forces, les juges diseurs, le roi d'armes et deux chevaliers de leur choix s'occupaient de décerner le prix d'armes au plus digne. Ils écoutaient avec soin les rapports des hérauts, consultaient les princes, les vieux chevaliers, et même tous les chevaliers présents. Tous avaient vu, tous pouvaient donc porter témoignage, attester ou contester des exploits. Par cette large et consciencieuse enquête, on arrivait à désigner quelques noms, et parmi ceux-ci la grave commission choisissait enfin le vainqueur. Alors les juges allaient trouver, parmi les nobles dames, celle qui leur paraissait la plus digne de remettre le prix. Ce prix était quelque joyau précieux. Elle le prenait dans ses mains et, le tenant devant elle, se dirigeait lentement vers le vainqueur. Les juges, le roi d'armes et les chevaliers choisis la suivaient. Les fanfares et les cris d'allégresse éclataient; tous les regards se tournaient avec envie vers l'heureux patient, qui recevait modestement et le joyau et un doux baiser.

La fête s'achevait par le bal et les danses : le possesseur du prix d'armes, radieux, mais modeste, y rencontrait à chaque pas les hommages des chevaliers et des dames, les attentions et les soins du

prince ou du seigneur du lieu. Ceux qui en avaient approché le plus près, non point jaloux, mais un peu tristes peut-être, trouvaient dans la conversation de leur douce amie un autre prix qui les consolait.

CHAPITRE XIV.

I. Tournois (suite). — II. Armes. — III. Vêtements, armoiries. — IV. Chevaux.

I.

Tous les combattants ne sortaient pas de la lice comme ils y étaient entrés. On en emportait plus d'un. L'on cite tel tournoi du xve siècle, où périrent quarante-deux chevaliers et autant d'écuyers. L'Église proscrivit de bonne heure ces jeux sanglants. Un évêque de Saxe, en 1175, à la suite d'un tournoi où seize champions avaient été tués, excommunia, non-seulement tous les combattants, mais tous les assistants. Les anathèmes n'eurent pas un plus grand succès contre les tournois que n'en eut contre le théâtre, au xviie siècle, toute l'éloquence de Bossuet, qui ne fit pas un seul jour fermer l'Opéra ni la Comédie. Il faut bien au monde les divertissements assortis à son goût, à ses mœurs et à ses lumières.

Les tournois étaient des divertissements nobles et utiles pour le temps. Le roi René, qui a écrit un

traité sur ce sujet, leur attribue quatre avantages : de bien faire connaître l'ancienneté de la noblesse par les armoiries; de donner lieu à rappeler publiquement aux chevaliers les lois de la chevalerie et à punir ceux qui les ont violées; d'exercer les jeunes chevaliers aux combats et de les préparer par une petite guerre à la grande; enfin de gagner le cœur d'une maîtresse ou de se faire pardonner une offense.

Il y avait une utilité politique très-réelle à réunir dans des fêtes pacifiques la noblesse, qui faisait alors partie de la constitution de l'État. Il n'y en avait pas moins à exciter l'émulation par ces concours militaires où chacun mesurait sa valeur et son adresse à celles d'autrui. Ce n'était pas une raison pour qu'on y répandît le sang. Et on l'y répandit moins à l'origine qu'à la fin de la chevalerie. Ce fut un raffinement du spectacle. Pour enchérir et attirer davantage l'intérêt, les chevaliers se plurent à mettre leur vie en péril. La coquetterie et le bon goût français devinrent aussi une cause d'imprudence. On voulut des armures moins massives pour les avoir plus élégantes. Les Allemands et Flamands, gens moins délicats, gens prudents, fabriquaient pour les tournois de lourdes et épaisses armures; leurs chevaliers semblaient des tours; le danger était diminué, comme aussi la grâce.

La *joute* était le genre de combat le plus grave.

C'était un duel, où les armes courtoises et les lances de rochet étaient souvent échangées contre les armes de combat. Un défi le précédait ordinairement et déterminait les armes qui devaient être employées. Lorsqu'il y avait *armes à outrance*, c'était en général entre des ennemis ou des guerriers de nations différentes. L'honneur national était alors en quelque sorte engagé, et l'on pouvait penser qu'un tel combat valait la vie d'un homme. Il y avait souvent des joutes hors des tournois. Tel chevalier, permission obtenue, publiait *joutes à tout venant;* il suspendait les écus de paix et les écus de guerre, et ceux qui se présentaient désignaient eux-mêmes, en touchant les uns ou les autres, s'ils voulaient combattre au glaive de guerre ou de paix.

Les *combats à la foule* imitaient les grandes mêlées de la guerre; les *joutes*, les duels et combats singuliers; les *castilles*, l'attaque et la défense d'un château; les *pas d'armes*, l'attaque et la défense d'un passage difficile, d'un pont, d'un défilé, d'une rivière. Toutes les phases principales de la guerre sérieuse étaient ainsi représentées dans ces jeux qui en étaient le prélude et l'école. On construisait pour les castilles de petits châteaux en bois, que les combattants se disputaient avec un acharnement souvent funeste. Le langage populaire en rend encore aujourd'hui témoignage : chercher castille, c'est chercher querelle. Ces divers genres de com-

bats diversifiaient le tournoi, qui se terminait ordinairement par un combat à la foule et un coup de lance en l'honneur des dames.

II.

En parlant des armes, il faut distinguer l'époque et le rang : l'époque, parce qu'elles changèrent comme toutes choses; le rang, parce que le chevalier et l'écuyer ne portaient pas une armure semblable. Si le moyen âge n'a pas inventé la hiérarchie, il en a du moins tiré la quintessence. Jamais siècle ni nation n'eut à ce point le génie et la manie de superposer les hommes aux hommes et de faire de la société une échelle à mille degrés. Seulement, une échelle sert à monter, et dans la société féodale on ne montait pas. Chacun vivait et mourait sur l'échelon où l'avait placé le bonheur ou le malheur de sa naissance. C'était un régime fondé sur l'inégalité des conditions humaines.

Ceci est moins exact pour la chevalerie que pour les autres parties de la société féodale, puisque le mérite seul faisait chevaliers ceux que la naissance avait faits nobles, puisque d'écuyer on devenait chevalier. Toutefois, l'esprit hiérarchique se retrouve dans l'étiquette qui fixait et distinguait les armes et les vêtements des chevaliers et des écuyers. Le chevalier portait le heaume, la lance, le hau-

bert et la cotte d'armes. Le heaume était un lourd pot de fer qui enveloppait toute la tête. Quand la *ventaille* ou visière en était baissée, on n'y respirait qu'avec peine et l'on y ressentait une chaleur difficile à supporter. Souvent deux combattants s'arrêtaient pour lever la visière et respirer. On estimait fort celui qui pouvait rester longtemps dans cette prison sans demander répit. La lance était longue et droite; on y employait ordinairement le bois de frêne; elle était armée d'un fer large et tranchant que Froissart appelle *glaive;* les glaives de Poitiers eurent d'abord beaucoup de renommée, plus tard ceux de Bordeaux. A l'extrémité de la lance flottait le pennon du bachelier ou la bannière du chevalier banneret. La lance était l'arme noble par excellence, plus noble que l'épée. Le haubert était une cotte de mailles de fer ou d'acier à l'épreuve de l'épée; il enveloppait le corps comme une blouse, et descendait jusqu'aux genoux environ. Les chevaliers ne portaient pas de cuirasse par-dessus le haubert au temps de saint Louis. Au siècle suivant, l'usage des cuirasses et des armes de fer plein prévalut. Ce changement se fit peu à peu : d'abord on renforça le haubert de quelques plaques de métal aux endroits les plus exposés, à la poitrine, aux épaules, aux coudes. Puis les plaques se rapprochèrent, s'enchevêtrèrent comme des écailles, puis elles se soudèrent, se fondirent ensemble, et les

souples armures de mailles furent tout à fait remplacées par les pesantes panoplies d'acier, de bronze ou de fer battu. Ce changement, accompli au temps de Philippe le Bel, fut pour quelque chose dans les nombreux désastres que la chevalerie subit au XIVe siècle. L'usage des armes à feu, qui s'introduisit vers ce temps, et qui devait par la suite faire abandonner les armures, en fit au contraire d'abord augmenter l'épaisseur, pour les rendre capables de résister aux nouveaux projectiles. Le chevalier fut opprimé sous le fardeau, et, renversé, fut hors d'état de se relever. La cotte d'armes était une longue tunique fendue sur les deux bras; les armes du chevalier y étaient peintes ou brodées devant et derrière.

L'écuyer ne portait qu'un chapeau de fer plus léger que le heaume, l'épée, la cuirasse et l'écu, bouclier rond fait de bois, de cuir et de fer.

Il n'est pas besoin de dire que le chevalier portait aussi l'épée et l'écu, sans parler de la *plommée* ou *plombée*, lourde massue armée de plomb, de fer ou d'acier, fort en usage au temps de saint Louis, des *grèves*, ou bottines de fer ou d'acier, des cuissards et des brassards de fer, des gantelets de fer. Le fer couvrait donc le chevalier des pieds à la tête; mais il disparaissait sous la brillante cotte d'armes, sous l'or, les pierreries et les panaches dont le heaume était souvent orné.

III.

L'écuyer ne portait pas non plus le même vêtement que le chevalier. La différence était moins de la forme que de l'étoffe. L'écarlate, le vair, l'hermine, le petit-gris étaient réservés au chevalier; lui seul aussi pouvait revêtir le manteau long; lui seul pouvait porter des ornements d'or. L'écuyer n'en portait que d'argent, et toujours une différence de costume devait distinguer le rang. Quand les chevaliers portaient robes de velours, les écuyers n'en devaient porter que de soie, damas ou satin. C'était une étiquette sévère, et les rois rendirent mainte ordonnance pour interdire aux roturiers l'usage des nobles métaux dans leur parure. Le chevalier était *don*, *sire*, *messire*, *monseigneur*, et sa femme *dame*, *madame*. L'écuyer n'était que *monsieur* ou *damoiseau*, et sa femme *damoiselle*. Le chevalier seul avait des armoiries.

L'usage des armoiries est un des plus curieux de la chevalerie et un de ceux qui ont laissé le plus de traces en se liant étroitement à toute idée de noblesse et d'ancienneté de race. Si l'on ne considère que l'emblème et la devise, les armoiries sont de tous les temps. Tous les peuples primitifs, plus habitués à chercher des aventures qu'à déchiffrer des livres, et plus habiles à retenir un signe qu'un

nom, les ont mises en usage. Les sept chefs devant Thèbes avaient sur leurs boucliers des emblèmes et des devises. Il est donc superflu de démontrer qu'un comte de Flandre, vingt ans avant les croisades, faisait représenter, dans son sceau, un lion sur un écu.

Mais l'usage des emblèmes et devises, jusque-là rare et arbitraire, devint général à l'époque des tournois et des croisades, et prit une importance considérable. Celui des couleurs s'y associa vers le même temps, et ces deux sortes de signes, combinés de mille manières, devinrent distinctifs pour les familles nobles. Les noms des couleurs, dans le blason, ont presque tous une origine orientale : *gueules* (rouge) est le mot persan *gull*; *sinople* (vert), à peu près le nom d'une ville d'Asie (Sinope); *azur* est d'origine arabe. Il n'en faut pas conclure que le blason soit un emprunt fait dans les croisades aux peuples orientaux. Dans ces grandes expéditions, l'Orient et l'Occident se modifièrent l'un l'autre d'une manière générale. Mais on a tort d'endetter à tout propos un peuple envers un autre de tel usage, de telle institution.

Les Germains, entrés en Gaule, adoptèrent le sayon gaulois, et le portèrent par-dessus leurs armes. Allongé et fendu sur les côtés, le sayon devint la *cotte d'armes*. C'était un pardessus où les chevaliers, dès avant la croisade, étalaient tout leur luxe.

Drap d'or et d'argent, riches fourrures d'hermine, de martre zibeline, de gris, de vair, étoffes de soie et de velours, on n'y épargnait rien. On y mettait une vanité extrême, et un écrivain d'alors s'écrie : « Nous soupirons après une peau de martre comme après le bonheur suprême. » On décora ces cottes d'armes de signes, de broderies, de découpures (bandes, jumelles, fasces, lambeaux, sautoirs, chevrons, chefs et autres pièces), soit de drap d'or et d'argent sur les fourrures, soit de fourrures sur les draps d'or et d'argent. Les chevaliers portèrent donc leurs armoiries sur la cotte d'armes avant de les porter sur l'écu. Ils ne tardèrent pas à appliquer sur l'écu un morceau de la cotte d'armes, puis à en faire représenter l'image par la peinture. Les hérauts appelèrent alors *métaux* les draps d'or et d'argent, *couleurs* les pannes (étoffes) et les fourrures simples ; les fourrures composées gardèrent leur nom. Deux métaux : l'or et l'argent. Cinq couleurs : gueules, sinople, sable (*sabellina pellis*, peau de martre zibeline, de couleur noire), azur, pourpre. Deux fourrures : l'hermine et le vair (*varius*, marqueterie d'hermine et de gris).

Après avoir imité sur l'écu le fond de la cotte d'armes, métal, couleur ou fourrure, le peintre d'armoiries (c'était une spécialité) y représentait aussi les signes dont elle était couverte, découpures ou objets empruntés de la nature. On appelait

ceux-ci dans le jargon héraldique *meubles d'armoiries*. Ils étaient de toutes sortes : croix multiformes, la plupart du temps des croisades ; parties du corps humain : tête, cœur, bras, mains ; châteaux et tours crénelés ; animaux sauvages ou domestiques ; oiseaux : l'aigle, le coq, l'épervier chaperonné avec les grelots aux pieds, le paon se mirant dans sa queue en roue, le phénix sur son bûcher ; astres : le soleil avec un nez, une bouche et deux yeux ; des croissants, des étoiles, des comètes ; objets de guerre : épée, flèches, molettes d'éperons, etc. En général, ces signes rappelaient le souvenir de quelque exploit glorieux. Un vieux poëte parle des vaillants hommes qui

> Ont laissé pour témoins les marques honorables
> De leur grande valeur sur le fond d'un écu.

C'est seulement dans la décadence que les signes dégénérèrent en rébus (armes parlantes), et que l'on attribua aux couleurs une signification : subtilités de mauvais goût que n'épargnera pas le bon sens de Rabelais.

IV.

Il est impossible de ne pas dire un mot de ce *fier et fougueux animal* qui a joué dans la chevalerie un rôle assez important pour lui donner son nom.

Avouons d'abord qu'au moyen âge, aussi bien que dans l'antiquité, les chevaux qui comprennent et qui parlent appartiennent exclusivement à la poésie. Ceux d'Achille et le fameux Bayard n'ont point de frères dans l'histoire. Toutefois, le cheval était étudié à fond, employé et nommé suivant ses aptitudes diverses. Les grands chevaux de bataille et de tournoi étaient appelés *destriers*, parce que l'écuyer les tenait à sa droite derrière son maître, qui ne les montait qu'au moment de l'action, tout frais et reposés; d'où *monter sur ses grands chevaux*. Jusqu'à ce moment, le chevalier chevauchait sur des montures d'allure plus commode et plus douce : le coursier, pour une marche rapide; le roussin, le courtaud, le palefroi, la haquenée, pour une marche plus tranquille. Ces derniers étaient aussi les paisibles véhicules des châtelaines et des ecclésiastiques. Monter une jument, c'était déroger; c'était un signe de roture ou de dégradation. On pense que ce préjugé avait son origine dans une précaution sage : celle de favoriser la multiplication de l'espèce, en réservant les mères aux travaux de la paix.

CHAPITRE XV.

Désintéressement des chevaliers.

L'hôte allait au fond des choses, quand il dit au chevalier de la Manche : « Avez-vous de l'argent? — De l'argent? pas un sou; et je n'ai jamais lu qu'un chevalier errant en ait porté. — C'est ce qui vous trompe; et si les livres n'en disent rien, c'est que les auteurs ont cru que cela allait de soi, et qu'on ne s'imaginerait jamais que les chevaliers errants eussent pu oublier des choses aussi nécessaires que de l'argent et des chemises à changer. » O poésie des vieux âges, quel soufflet ! et de la main d'un maraud ! Allons, il faut compter. Allons, brillants chevaliers, déshabillez-vous et déroulez vos mémoires. Cette cotte d'armes est riche, elle vous coûta gros ; cette robe de soie vient de loin et fut payée cher; cette fourrure a du prix. Voici une superbe armure ; on n'en a point une pareille à moins de 500 livres chez le forgeron écossais, l'amant de la jolie fille de Perth. N'épargnez, croyez-moi, ni le foin ni l'avoine à ce rare destrier ; vous

devez savoir ce que vous coûterait son pareil. Voici un écuyer gaillard et de bonne prestance, qui, je pense, n'a point l'habitude de se coucher sans souper. Et ce gros varlet n'est pas sans manger quelque chose. Bel équipage, chevalier ! Bon an, mal an, à combien la dépense ?

« Sire, dit Joinville au roi Louis IX, un jour qu'ils étaient seuls tous deux ensemble en Terre sainte, sire, me faut bien deux mille livres pour huit mois de service. Car j'ai fait demeurer Pierre de Pontmolain, lui troisième à bannière, qui me coûtent quatre cents livres. » Alors le roi, comptant sur ses doigts : « Ce sont, fit-il, douze cents livres que vous coûteront vos chevaliers et gens d'armes. — Et regardez donc, sire, s'il ne me faudra pas bien huit cents livres pour me monter les harnais et chevaux et pour donner à manger à mes chevaliers jusqu'au temps de Pâques. » A manger à mes chevaliers ! Oserai-je dire cette irrévérencieuse pensée ? je ne lis jamais ces familiers entretiens du saint roi et du bon sénéchal, sans une arrière-pensée des deux héros de Cervantès.

Un chevalier de Normandie eut un procès. Il devait vingt journées d'host, c'est-à-dire de service militaire à cheval ; un clerc maladroit écrivit dans la charte « vingt journées d'*aoust*, » et le chevalier se vit requérir de vingt journées de femme pour la moisson. Il fit reconnaître et corriger cette humi-

liante erreur. Ainsi se touchent les conditions humaines : le service des plus fiers chevaliers put être confondu avec celui des plus humbles mercenaires ; il suffit d'une faute d'orthographe. Les chevaliers se *louaient* pour une guerre ou un tournoi, comme une chétive femme de manant pour la moisson. Ils se louaient au jour, à la semaine, au mois, à l'année. Ces chevaliers que vous avez vus paraître si brillants et si superbes dans le tournoi, ils étaient loués. Ils entouraient le banneret, parce que le banneret les avait payés. Le banneret lui-même se louait souvent à quelque *riche homme* ou grand seigneur, avec toute sa séquelle de *bacheliers* (bas chevaliers, simples chevaliers). Quelquefois aussi, pour éviter la dépense et l'embarras, il renonçait momentanément à *tenir son estat*, et, comme un simple bachelier, s'en allait louer son bras et sa lance sans plus.

Voilà comment les chevaliers suffisaient à leur entretien journalier; mais pour avoir de belles armes et de beaux vêtements, il leur fallait encore des bénéfices. Ils en avaient. Les combats, l'amour, nobles choses! et choses utiles. Est-ce pour l'honneur, est-ce pour l'amour que ce chevalier joute si vaillamment? ou bien est-ce pour la riche armure de son adversaire? L'armure est le prix de la joute. Il y avait une épée de tournoi qu'on appelait *gagne-pain*. Voyez, dans le fabliau, ce pauvre chevalier

qui n'avait pour vivre que la ressource des tournois. On les défendit : le pauvre homme mit en gage tout ce qu'il possédait. Le harnais même y passa. Enfin on publia un tournoi à la Haye, en Touraine. Comment s'y rendre sans argent? Huet, l'écuyer, était un homme avisé : il vendit le palefroi, retira de gage le harnais, et tous deux partirent. Quelle qu'eût été dans le tournoi la fortune du bon chevalier, il trouva bien mieux en chemin. Trois fées se baignaient dans un lac; leurs robes d'or étaient suspendues aux branches d'un arbre. Huet, qui marchait devant, les prit en passant. Le chevalier survenant ouït les dames se plaindre. Courtois et galant, il courut après son écuyer et rapporta les robes aux dolentes baigneuses. Elles le récompensèrent si bien, qu'il ne manqua plus de rien depuis ce moment, ni le jour ni la nuit.

Cette histoire de fées n'est pas tout à fait menteuse. La fée, c'était souvent une jolie dame ou une gentille damoiselle. La dame des Belles Cousines sut bien ce que coûtait un équipement d'écuyer, quand le petit Jehan de Saintré sortit des pages. Mais quoi de plus gracieux, quoi de plus touchant que cette protection de l'amour sur la jeunesse, quand celui qui reçoit aime comme Saintré, quand celle qui donne aime comme la Belle Cousine! quand cette douce protection profite à la vertu et fait éclore de nobles actions! Les malins con-

teurs de fabliaux voient les choses d'un moins beau côté.

Deux jeunes et nobles damoiselles, Florence et Églantine, causent d'amour le long d'un frais ruisseau. L'une aime un clerc et l'autre un chevalier. Quel est le plus courtois de ces deux amants?

« C'est le clerc, dit Églantine.

— C'est le chevalier, dit Florence. A quoi est bon votre amant, qu'à chanter dans une église ou à marcher dans une procession un psautier à la main? Tandis qu'il donne une absolution, le mien force un château. Si j'assiste à un tournoi, il y vole pour me plaire. Animé par mes regards, il renverse son ennemi, et, perçant écu et haubert, lui laisse sa banderole dans le corps. Alors il appelle son fidèle écuyer : « Va promptement, lui dit-il, offrir ce che-« val à ma mie, et dis-lui qu'il est le prix de mon « courage. » Bientôt il accourt lui-même, couvert de gloire, chercher dans mes bras sa récompense. Viens, après cela, me vanter ton amant tondu, qu'on ne voit en public qu'escortant un cadavre, parce qu'alors il est assuré d'un souper! S'il te fait un présent, c'est avec un argent qui sent le mort. Et près de toi, à quoi est-il bon, qu'à lire un roman ou chanter? Mais non, je me trompe : quand tu seras malade, il viendra recommander ton âme, et, après ta mort, il dira pour toi matines et fera sonner les cloches.

— Votre ami va aux tournois, repartit Églantine; mais c'est quand, pour s'équiper, il a mis en gage le peu qu'il a : car il faut que tous ces héros donnent des gages; on ne leur prêterait rien sur parole. Tant que dure cet argent mendié, il a de quoi manger; mais bientôt le cheval, le haubert, le heaume, tout, jusqu'au frein et à la selle, vole chez l'usurier; et *il revient dans vos bras couvert de gloire*. Si vous avez l'âme belle, c'est là le moment de venir à son secours. Au reste, il n'est pas difficile; tout lui est bon. Donnez-lui vos parures, vous en serez quitte pour payer quand vous voudrez les ravoir. Et après tout, n'être obligée de renouveler cette cérémonie que cinquante ou soixante fois par an, en vérité ce n'est pas trop. Pour moi, qui n'ai pas ce bonheur, au moment où je suis nonchalamment assise sur ma chaise, je vois entrer ma chambrière. « Madame, me dit-elle, « voici un peliçon et un bliaud que vous envoie « votre ami : ils valent bien cent livres d'esterlins. » Alors, si je veux récompenser son amour, je puis à mon aise jouir toutes les nuits de sa tendresse, et ne crains pas de le voir absent pendant des mois entiers, ou revenir estropié après avoir couru sans but tous les grands chemins. »

Le débat n'eût point fini, si les deux damoiselles ne l'eussent porté à la cour du dieu d'amour. Elles le trouvent couché sur un lit de feuilles de rose,

entouré de trophées d'arcs et de flèches. Il convoque ses barons, les oiseaux. Le rossignol jette son gant pour les clercs. Le perroquet, de la troupe des oiseaux querelleurs et rapaces, le ramasse pour les chevaliers. Une feuille de rose est leur heaume, un brin d'herbe leur cimeterre. Le rossignol léger fond sur son ennemi et lui porte un coup si terrible, qu'il fend la feuille de rose. Les clercs sont reconnus plus courtois que les chevaliers et plus dignes d'avoir une mie. Florence meurt de désespoir, et les oiseaux lui élèvent un tombeau de fleurs.

Le satirique trouvère qui composa ce fabliau n'épargna guère ni clercs ni chevaliers. A l'en croire, les clercs usurpaient le domaine de la galanterie ; les chevaliers désertaient l'amour et ses délicates jouissances pour des plaisirs plus grossiers. Deux clercs, cheminant de compagnie, rencontrent un lieu charmant, tapissé d'herbe fraîche, émaillé de fleurs, ombragé d'arbres touffus. « Ami, dit l'un d'eux à son compagnon, qui aurait en ce lieu, pour rire et folâtrer, femme jolie qu'il aimerait !... » Deux chevaliers passent par le même chemin. « Ah ! s'écrient-ils, quel plaisir, si nous avions ici bon pâté, bonne chère, et d'excellent vin ! »

Philippe le Bel fut obligé de rendre plusieurs ordonnances pour détourner les chevaliers de cer-

tains tournois bourgeois, moitié sérieux, moitié grotesques, qui se terminaient par un copieux et solide banquet. Ces tournois s'appelaient *tupineis*. *Tupin* veut dire *pot* dans le pays de Rabelais.

Ainsi, dès la fin du XIII[e] siècle, la chevalerie s'abandonne à des instincts moins nobles, et semble moins soucieuse de sa dignité que de son ventre. Si j'osais parler grec, je dirais : la chevalerie *sanchopancise*.

TROISIÈME PARTIE.

ÉPOQUE POLITIQUE DE LA CHEVALERIE. — SES GRANDS REVERS. — ÉCLAT DES MŒURS, DÉCADENCE DES SENTIMENTS CHEVALERESQUES.

(XIVe SIÈCLE.)

CHAPITRE XVI.

I. Époque politique de la chevalerie, marquée par de grands revers. — II. Courtray, Mons-en-Puelle, Cassel. — III. Crécy, Poitiers. — IV. Charles V. — V. Nicopolis, Azincourt. — VI. Thèbes.

I.

Après avoir pris plaisir à regarder quelque temps la chevalerie dans les tournois et les fêtes, il faut la revoir sur les champs de bataille. Ces champs de bataille ne sont plus situés au delà des mers, sur la terre d'Asie ou d'Afrique, mais ici, sur le sol même de la France. L'époque religieuse de la chevalerie est close ; son époque politique commence. J'entends par là qu'après avoir combattu principa-

lement jusqu'alors pour la religion, elle va désormais combattre principalement pour des intérêts politiques, ou particuliers à sa caste, ou communs à la patrie française. Elle devient de plus en plus une force nationale, et de plus en plus se serre autour du pouvoir royal, décidément prépondérant. Elle débuta dans ce rôle à Bouvines, lorsqu'elle défendit si vaillamment le roi Philippe Auguste et l'arracha avec la victoire aux mains des ennemis. Elle y persévéra avec honneur à Saintes, à Taillebourg, autour du roi Louis IX.

La suite ne devait pas être aussi heureuse que ces commencements. Cette légèreté que l'on vient de voir se trahir dans ses nouvelles mœurs, qui appelait sur elle les édits de Philippe le Bel, et qui n'eût pas manqué de l'amollir tout à fait au sein de la paix, si les circonstances ne l'eussent bientôt rendue à l'action; cette légèreté, sans nuire à son courage, la rendit imprudente jusqu'à la folie. Au moment où il semblait que l'ascendant royal eût dû la discipliner davantage, elle fut plus indisciplinée que jamais. On se rappelle Mansourah. Dans le désordre de cette malheureuse journée, un œil clairvoyant eût pu lire les destinées de la chevalerie française. Là se dessina son caractère nouveau, cet esprit de valeur individuelle, esprit téméraire et vain, pour qui toute prudence est lâcheté; esprit noblement égoïste, mais égoïste, et, partant, con-

traire à l'intérêt commun ; source d'actions héroïques dans le détail, mais cause de revers inévitables sur les grands champs de bataille; profitable à l'honneur ou à la vanité des particuliers, désastreux pour une nation. Ce n'est point cet esprit qui inspira aux Romains l'admirable système de la légion et des trois lignes de bataille. Chaque chevalier se croyait déshonoré s'il n'était pas au premier rang, s'il ne portait pas les premiers coups. Que faire ? Ne former qu'une ligne, afin que tous soient en première ligne. Voilà un ordre de bataille tout trouvé. C'est celui de la chevalerie ; c'est la *haie*. Honorable, mais pitoyable invention, qui réduit le sort d'une bataille à celui d'une charge de cavalerie. C'est ainsi que tout, jusqu'à la tactique, dérive nécessairement du caractère des hommes et de leur état social.

J'entendis un jour des Allemands chanter en chœur dans un repas avec un ensemble admirable. J'exprimai à l'un d'eux, homme d'esprit, combien j'étais émerveillé de ce beau don d'harmonie que la nature avait fait à sa nation. « Vous autres Français, me dit-il, vous ne chanterez jamais bien en chœur, et c'est votre vanité qui en est cause. Chacun de vous ne pense qu'à lui-même, n'écoute que lui-même, croit chanter tout seul, et va toujours son train sans s'inquiéter s'il est d'accord avec les autres, s'il ne va pas plus vite ou plus lentement,

si le chœur n'est pas une cacophonie. Que lui importe? Il ne veut pas qu'on chante sans lui, et, pourvu qu'il chante, il est content. » Cet Allemand m'avait expliqué les revers de la chevalerie française.

Dans les grandes actions de guerre où le succès dépend d'une bonne ordonnance et d'une harmonie générale, la chevalerie française sera presque toujours battue. Dans les petites, où le succès dépend davantage de la valeur individuelle, elle soutiendra plus heureusement sa gloire. Les grandes seront l'objet de ce chapitre, et les petites du chapitre suivant.

Dans les grandes actions, la chevalerie française fut vaincue tantôt par les communes de Flandre, en défendant la cause de la noblesse; tantôt par les Anglais, en défendant l'indépendance du pays; tantôt par les Turcs, dans un dernier effort contre le croissant. Il y a comme trois étapes de sa décadence dans l'opinion publique : Courtray, Mons-en-Puelle, Cassel, un désastre et deux victoires de hasard, forment la première; Crécy et Poitiers, la seconde; Nicopolis et Azincourt, la troisième. La première l'étonna; la seconde la discrédita; la troisième la ruina.

II.

A Courtray, les Flamands, résolus de défendre leurs franchises contre la tyrannie de Philippe le Bel, forment une masse épaisse d'hommes de pied armés de longues broches de fer qu'ils appelent leur *bonjour* (gutentag); c'est avec cela qu'ils souhaitent le bonjour à leurs ennemis : un coup de broche pour un coup de chapeau. L'armée royale arrive à grand bruit, Robert d'Artois en tête. On envoie d'abord en avant, par manière d'engager l'action, les gens des communes de Flandre, archers et fantassins. Ces communiers ne s'avisent-ils pas de mener si vivement l'affaire que déjà les Flamands s'ébranlent? Chose plaisante! ces ribauds vaincraient tout seuls? Messeigneurs les chevaliers ne peuvent supporter cela, ils font retirer les piétons, ils vont sous les pieds de leurs chevaux écraser comme des mouches ces foulons et tisserands de Flandre. Ce n'était pas l'avis du connétable Raoul de Nesle d'attaquer de front: il voulait tourner l'ennemi; mais Robert d'Artois l'insulta à peu près comme son aïeul à Mansourah avait insulté le grand maître du Temple, et le connétable, comme le grand maître, ne répondit qu'en défiant le prince de venir aussi loin que lui et en s'élançant au galop. Toute la gendarmerie le suivit

dans des nuages de poussière qui, voilant tout, empêchèrent les premiers rangs de distinguer le canal de la Lys qui les séparait de l'ennemi. Ils y culbutent ; ceux qui suivent, sur eux ; et bientôt la moitié de la chevalerie française est par terre, ou dans le canal, ou sur ses bords. Les Flamands accourent, percent de leurs broches, brisent de leurs masses d'armes les armures, et égorgent tout. A cette vue, Robert d'Artois s'élance et meurt couvert de trente blessures, capable d'expier, non de réparer sa faute. Il est triste de dire que deux mille hauberts, et à leur tête le duc de Bourgogne et le comte de Saint-Pol, tournèrent bride à la vue du désastre et s'enfuirent au plus vite, de sorte qu'on put dire que dans ce combat la chevalerie ne fit voir que des téméraires et des lâches. Deux cents bannerets et plusieurs milliers de bacheliers et d'écuyers jonchaient le champ de victoire des artisans de Flandre. « Dieu ! quelle douleur d'être ainsi abattus, détruits et tués par les mains des vilains ! » C'est le cri du chroniqueur de Saint-Denis. Ce fut celui de toute la chevalerie, qui avait bien mérité son sort. Les nobles vaincus par les vilains, les cavaliers par les piétons, deux choses incroyables!

A Mons-en-Puelle, Philippe le Bel trouva les Flamands retranchés, non plus derrière un canal, mais derrière un double rang de chariots et de bagages. Esprit froid et peu entêté de chevalerie, il

retint par le frein de l'autorité royale, qui n'était pas de trop, ses chevaliers frémissants, et ne fit agir que ses archers gascons et languedociens; ceux-ci, pendant tout le jour, qui était brûlant, accablèrent les Flamands, derrière leurs chariots, d'une grêle de pierres et de flèches sans leur laisser même le temps de manger ni de se reposer. L'affaire était convenablement engagée. Cependant les chevaliers s'ennuyaient, ils quittaient leurs armures trop pesantes par la chaleur, ils se disaient l'un à l'autre qu'il n'y aurait point de bataille ce jour-là. La nuit survint, les archers s'étaient repliés; les chevaliers, du moment que l'occasion de férir un coup d'épée paraissait remise, ne se souciaient plus ni de discipline ni de vigilance. A peine quelques compagnies gardaient le camp; tout à coup trois énormes colonnes d'assaillants, protégées par l'obscurité et par leur propre silence, fondent sur le camp, renversent tout et pénètrent jusqu'à la tente du roi. Si Philippe eût porté en ce moment son manteau fleurdelisé et son heaume à couronne d'or, il était reconnu et pris. Il s'esquive, demande un destrier, rassemble autour de lui sa chevalerie ébranlée et retourne sur l'ennemi. « Le roi se combat! le roi se combat! » Ce cri raffermit les courages, ramène les fuyards. Assaillis de toutes parts, les Flamands sont massacrés à leur tour, ou ne doivent leur salut qu'à la nuit. Ainsi

Mons-en-Puelle effaça Courtray. Mais, sans la prudence de Philippe le Bel au commencement de l'action, les chevaliers se seraient allés briser contre les chariots des Flamands ; sans son sang-froid dans la surprise, ils eussent à peu près tous pris la fuite. Mons-en-Puelle fait plus d'honneur aux milices flamandes qu'aux chevaliers français.

Cassel fut un second Mons-en-Puelle. La chevalerie française y remporta une victoire semblable après avoir couru les mêmes dangers par l'effet de la même imprudence. Cette victoire semblait due à la sagesse, à la discipline des Flamands. Par malheur pour eux leur infanterie ne valait rien : en se couvrant de lourdes armures, comme les chevaliers, ils se privaient comme eux de l'aisance des mouvements et de la possibilité de se relever ; en se serrant par masses épaisses, sans intervalles libres pour répondre à la fluctuation de la mêlée, ils s'étouffaient. Rencontrant une infanterie plus légèrement armée et mieux dirigée, la chevalerie ne pouvait manquer d'être tout à fait inférieure.

III.

C'est vers ce temps qu'éclata la guerre de Cent ans, entre la France et l'Angleterre. L'Angleterre avait une infanterie qu'elle respectait ; la France n'avait que des milices communales mal organisées,

qu'elle dédaignait, et d'où elle ne soupçonnait pas que pût sortir un jour la première infanterie du monde.

On va voir tout ce que la différence de caractère met de différence dans la conduite et dans le succès. A Crécy, à Poitiers, à Azincourt, mettez les chevaliers français dans la position des Anglais, ils sont battus, parce qu'à la vue de l'ennemi *le sang leur mue :* c'est la vieille expression ; les passions de la haine et du combat les aveuglent ; ils veulent férir ; ils ne peuvent souffrir qu'on vainque pour eux, et ne peuvent imaginer qu'un peu de discipline soit plus formidable que la force de leur bras et la vigueur de leur coup de lance. Les chevaliers anglais, flegmatiques, acceptent avec sang-froid la position défensive, se rangent en arrière, laissent l'infanterie jouer son rôle en première ligne, et considèrent la victoire comme le premier intérêt, leur gloriole comme le second.

On sait avec quelle prudence Édouard III, à Crécy, disposa son armée, avec quel sang-froid et quelles bonnes précautions cette armée attendit l'armée française. Une immense multitude s'avançait en grand tumulte, sans ordre, sans divisions, bannière par bannière, selon la rencontre. Il y eut toujours des hommes sages dans la chevalerie française, mais ils ne furent presque jamais écoutés. Quatre chevaliers, envoyés en reconnaissance par

Philippe de Valois, l'engagèrent à faire arrêter l'armée et à remettre la bataille au lendemain, parce que toutes les troupes n'étaient pas arrivées, parce que celles dont on disposait étaient fatiguées d'une longue marche, parce qu'il fallait se donner le temps d'établir un ordre de bataille, parce que le soleil couchant frappait droit en l'œil des Français, ce qui n'aurait pas lieu le lendemain matin. Le roi se rendit à ces raisons. Mais les maréchaux eurent beau crier : « Bannières, arrêtez, de par le roi! Au nom de Dieu et de monseigneur saint Denis, bannières, arrêtez! » Personne ne s'arrêtait; les derniers voulaient être les premiers; les premiers ne voulaient pas être les derniers : émulation plaisante, qui ferait rire comme une page de l'Arioste, si elle n'eût été la cause d'un des plus grands désastres de notre histoire. A force de se dépasser les uns les autres, les chevaliers arrivèrent en vue des Anglais. Le seul moyen de les retenir, c'eût été de leur donner, avec l'ordre, l'exemple de s'arrêter. Mais non. Philippe, comme tout autre, voulait faire prouesse et se tenait bravement à l'avant-garde. A la vue des Anglais, *le sang lui mua*, et, cédant à l'entraînement général, il donna l'ordre de faire avancer les archers génois. Ceux-ci, après cinq heures de marche dans la boue, les cordes de leurs arcs détendues par la pluie, ne purent soutenir la grêle drue et roide des flèches anglaises. Ils se re-

plient. Toute la chevalerie française fait entendre des cris de fureur ; Philippe ordonne de *tuer cette ribaudaille qui empêche la voie.* Les gens d'armes poussent leurs grands chevaux sur nos Génois, qui se défendent : voilà la guerre au sein même de l'armée française ; c'est le camp d'Agramant. Les Anglais, sans se déranger, regardent la bataille qui se gagne toute seule pour eux, et continuent de lancer des flèches qui toutes rencontrent un but dans cette masse d'hommes entassés. Les comtes d'Alençon, de Blois, de Flandre, le duc de Lorraine et d'autres princes, barons et chevaliers, réussirent enfin à se dégager de la presse. Leur choc fut si terrible que les archers anglais furent enfoncés et le prince de Galles en péril. Mais le nombre leur manquait ; presque tous furent massacrés. Ce fut aussi le sort d'une foule de chevaliers qui arrivèrent devant l'armée anglaise les uns après les autres, à mesure qu'ils se tiraient de la bagarre des Génois. Cette puissante chevalerie se fit dévorer en détail. Ce fut un ordre d'une prudence atroce et bien éloigné de l'humanité chevaleresque, que celui qu'Édouard donna à ses *ribauds*, d'égorger avec leurs coutelas les chevaliers français qui n'étaient que blessés ou renversés. Ainsi périrent 80 bannerets et 1200 simples chevaliers.

Une des plus illustres victimes fut ce vieux roi de Bohême, aveugle, qui ordonna à ses chevaliers de

le conduire dans la mêlée pour férir un coup d'épée. On les trouva le lendemain sur la place, morts, et leurs chevaux liés ensemble. Au reste, tout fut héroïque de la part de la chevalerie française dans cette défaite : le roi Philippe, qui n'avait plus sous son oriflamme que 5 barons et 60 hommes d'armes, voulait à tout prix chercher la mort dans le combat. Il fallut l'emmener presque par force ; la nuit protégea sa fuite.

A Poitiers, le roi Jean voulut user de tactique. La meilleure eût été d'affamer les Anglais en les tenant cernés pendant quelques jours. Mais les chevaliers français n'avaient pas cette patience et se montraient pressés de tirer vengeance de Crécy. La tactique consista à improviser de l'infanterie avec la cavalerie, tant les esprits étaient frappés de la puissance des hommes de pied. Nos nobles, qui ne le voulaient céder en rien à personne, se croyaient aussi bons à pied qu'à cheval. Dès qu'ils eurent quitté l'étrier et raccourci le bois de leurs lances à la longueur de cinq pieds, ils se crurent une infanterie invincible. Par un très-bizarre manque de bon sens, on laissa en bas, dans la plaine, cette chevalerie à pied, et l'on chargea de donner l'assaut à la position du prince de Galles (sur une éminence au milieu des vignes) 300 hommes d'armes que l'on maintint exprès à cheval. Voilà trois cents grands chevaux engagés dans le chemin creux, es-

pèce de couloir tortueux, bordé de hautes haies, qui seul conduit sur la hauteur. Des haies de droite et de gauche, à bout portant, sortent vibrantes et acérées les longues flèches des archers anglais qui s'y cachent. Les chevaux hennissent de douleur, se cabrent, se renversent, ne peuvent ni avancer ni retourner; le désordre se communique et fait flotter l'armée. Chandos saisit l'instant et lance le prince de Galles, avec sa chevalerie remise en selle, sur la chevalerie française à pied. Tel fut donc le malheur de notre armée, qu'elle employa la cavalerie quand il fallait de l'infanterie, et l'infanterie quand il fallait de la cavalerie. Au contraire, les Anglais eurent l'un et l'autre à propos. Que pouvait cette infanterie improvisée, sans projectiles, contre la cavalerie et les archers anglais? Se faire tuer. C'est ce que fit toute la troupe qui entourait le roi; ce qu'aurait fait le roi lui-même, s'il n'eût aperçu parmi les ennemis un Français transfuge à qui il crut pouvoir remettre avec moins de déshonneur son gant droit.

Cette belle conduite n'avait malheureusement pas été celle de toute la chevalerie française. Beaucoup, dès le premier désordre, étaient remontés à cheval et s'étaient enfuis. Plus de 2000 chevaliers ou écuyers tués sur place, près de 2000 autres prisonniers des Anglais, le reste flétri par une conduite honteuse : tel était le résultat de la bataille de Poitiers pour la chevalerie française.

L'indignation fut générale, surtout dans le peuple. Pour plus d'un des fuyards, le retour dans les bonnes villes ne fut pas sans danger. La réputation militaire de la chevalerie fut si fort entamée, et même son honneur, par ces deux grands revers en l'espace de dix ans, qu'un discrédit complet atteignit et sa manière de combattre et elle-même. On pensa que, si elle n'avait pas le privilége de bien se battre et de se comporter avec honneur, on pouvait se passer d'elle; que, si l'infanterie battait la cavalerie, il fallait avoir de l'infanterie et moins de cavalerie; et que, si le point d'honneur avait fait faire des sottises, il fallait confier la défense du pays à des gens qui n'en fussent point si jaloux. Toutes ces raisons décidèrent les souverains à employer de préférence ces bandes de routiers mercenaires dont la France fut bientôt couverte. C'est ce que fit le troisième des Valois, si peu semblable aux deux premiers.

Philippe et Jean représentaient bien la chevalerie de leur temps. Ils avaient une partie de ses qualités, et tous ses défauts. Ils considéraient la guerre, avec toute la naïveté chevaleresque, moins comme une lutte où se débattaient les intérêts des deux nations, que comme un champ clos où elles venaient faire assaut de valeur. Un an après la bataille de Crécy, Édouard assiégeait Calais. Philippe s'approcha avec une immense armée pour faire lever le

siége; mais il trouva la ville complétement cernée et Édouard inattaquable dans ses retranchements. Il envoya au roi d'Angleterre quatre chevaliers, dont l'un, Eustache de Ribaumont, lui dit : « Sire, le roi de France nous envoie par devers vous et vous signifie qu'il est venu et arrêté sur le mont Sangattes pour vous combattre. Il a grand désir de venir jusqu'à vous pour désassiéger sa bonne ville de Calais. Mais ses maréchaux ont eu beau examiner, venir jusqu'à vous leur paraît impossible. Il verrait volontiers que vous voulussiez vous entendre avec lui et aviser une place où l'on se pût combattre. » Édouard répondit avec beaucoup de bon sens qu'il assiégeait Calais depuis un an et qu'il avait fait à ce siége trop de dépenses pour y renoncer à la volonté de Philippe. « Dites-lui, ajouta-t-il, que, s'il ne peut passer par ce côté, il en fasse chercher quelque autre plus accessible. » Philippe méritait bien cette piquante leçon que lui donna le roi anglais, plus libre des préjugés chevaleresques. Le roi Jean en reçut une semblable lorsqu'en 1355 il envoya Boucicaut le père à Édouard III pour lui demander bataille à nombre égal, de cent contre cent ou mille contre mille. Édouard, qui avait récemment offert la bataille sans pouvoir la faire accepter, répondit qu'il ne prenait pas la commodité de ses ennemis, mais de ses amis. Le plus joli trait de niaiserie chevaleresque spirituellement raillée fut

celui d'Henri Transtamarre, ce prince demi-français, que la France, quelques années plus tard, plaça sur le trône de Castille. Apprenant que le prince Noir, le digne fils d'Édouard III, allait entrer en Espagne pour l'attaquer, il lui écrivit à peu près en ces termes : « J'ai appris que vous aviez dessein de m'attaquer. Persuadé qu'un prince qui a la grâce et fortune d'armes plus que nul prince aujourd'hui ne voudrait point agir par surprise, je vous prie de me faire savoir par quel côté vous entrerez en Castille, et nous irons au-devant de vous pour garder et défendre notre seigneurie. » Transtamarre ne voyait dans la guerre qu'un pas d'armes. Le prince de Galles, qui l'entendait autrement, retint près de lui le héraut porteur de ce message, l'assurant qu'il y répondrait plus tard. Un peu plus tard, en effet, au moment même où il franchissait la frontière, il renvoya le messager avec cette réponse : « Sachez que nous entrerons au royaume de Castille par le côté qui nous plaira le mieux. »

IV.

La doctrine du succès est assurément funeste et ruine toute morale. Ce n'est pas une raison pour négliger le succès. Une glorieuse défaite est un titre d'honneur; une victoire honorable vaut encore mieux. « Tout est perdu, fors l'honneur, » est une

belle parole ; mais je préférerais ne rien perdre et tout gagner. Cette belle maxime : « Fais ce que dois, advienne que pourra, » n'autorise pas la paresse de l'esprit, l'étourderie et l'imprévoyance. Les vertus de l'esprit sont un devoir aussi bien que celles du cœur.

Dans cette race des Valois on ne trouve jamais ces deux sortes de vertus en équilibre. Les unes dominent autant chez Philippe VI, Jean, Charles VI, Charles VIII, que les autres chez Charles V et Louis XI. Des fous de chevalerie, des politiques de cabinet. Charles V eut dès l'enfance autant d'horreur pour les batailles que son père et son grand-père en avaient été avides : il en donna une preuve trop précoce en tournant le dos à la bataille de Poitiers. C'était pousser la prudence un peu au delà de ses justes limites. Mais comment blâmer cette timidité, si elle a été cause du salut de la France ? Charles V ne permit pendant son règne, occupé cependant presque tout entier par la guerre, que deux batailles de quelque importance : celles de Cocherel et d'Auray, sous l'œil de Du Guesclin, son général de confiance. Dans l'une et l'autre, on combattit à pied. Cela devenait d'usage dans la chevalerie : on mettait pied à terre avant de se joindre. On voulait ménager les chevaux, dont les archers faisaient une trop grande destruction. Rien ne devait être plus coûteux qu'un

bon destrier, par l'épouvantable consommation qui s'en faisait. Cette coutume nouvelle tenait aussi au prestige récent, et chaque jour croissant, de l'infanterie. Les chevaliers semblaient renier leur propre nom et leur propre essence.

Charles V, refusant de livrer davantage les destinées du royaume aux fantaisies de la chevalerie, ne refusa pas pour cela ses services. S'il fit usage des routiers, ce fut sans exclusion des chevaliers. Ils brillèrent même à Cocherel, à Auray. Seulement ils furent tenus en bride par une main sévère. Rien n'est curieux comme le subit changement de rôle des deux nations : la longanimité inébranlable des Français provoqués, l'ardeur désormais provocante des Anglais. Voici la vive peinture d'une armée anglaise qui vint parader sans succès devant une armée française retirée à Troyes, en 1380. Le comte de Buckingham, qui venait de l'emmener d'Angleterre, espérait bien entraîner les Français à une bataille, et tous les Anglais y comptaient. Dès le matin, au point de sept heures, un brillant et clair soleil promettant une belle journée, les trompettes sonnèrent dans l'armée anglaise; tout le monde s'arma de toutes pièces et se mit en ordonnance convenable pour livrer bataille. Les seigneurs étaient montés sur des chevaux couverts et parés de leurs armoiries, harnais et housses pendant jusqu'à terre. Eux-mêmes portaient leurs cottes d'armes

par-dessus leurs armures; chacun d'eux se tenait sous sa bannière ou son pennon, selon sa dignité. Depuis leur départ d'Angleterre, ils avaient mis tous leurs soins à se bien *ajoliver*. Donc, en cette belle tenue, rangs serrés, bannières et pennons ventilants, tous au pas, et divisés en trois batailles, ils s'avancèrent devant Troyes, dans une belle plaine; là, le comte de Buckingham fit venir deux rois d'armes, Chandos et Aquitaine : « Rois d'armes, leur dit-il, vous vous en irez à Troyes et parlerez aux seigneurs qui y sont, et leur présenterez de par nous et nos compagnons la bataille; vous leur direz que nous avons quitté l'Angleterre pour faire faits d'armes, et que nous sommes venus ici parce que nous savons que la fleur de la chevalerie de France est à Troyes. S'ils pensent que nous n'avons pas bon droit, ils nous trouveront sur les champs, en la forme et manière qu'on doit trouver ses ennemis. » Les hérauts partirent chargés de ce cartel en forme. Pendant ce temps, se passaient dans l'armée anglaise toutes les choses qui précédaient ordinairement les grandes batailles : l'un, nouveau banneret, déployait pour la première fois sa bannière, après l'avoir reçue des mains de Buckingham; d'autres, en grand nombre, se faisaient armer chevaliers.... Les hérauts revinrent sans avoir réussi. Il n'y eut point de bataille, et tout se passa en escarmouches.

V.

Ce fut une fête pour la chevalerie française, quand la mort du roi et du connétable leva cette sévère consigne. Elle se sentit libre, et, se regardant elle-même avec complaisance, se vit plus nombreuse, plus brillante que jamais. Les désastres, effacés par vingt-cinq ans de prudence et d'oubli, semblaient moins l'avoir décimée qu'émondée, pour lui procurer une plus riche croissance.

L'étonnement de Froissart, lorsqu'un an après Crécy, à la vue de la superbe armée rassemblée par Philippe VI, il proclamait le royaume de France « si grand et si bien pourvu de bonne et noble chevalerie et écuyerie, qu'il n'en pouvait être dégarni, » cet étonnement se renouvelait sans cesse pour les ennemis de la France. Le sire de Calverley, commandant la garnison anglaise de Bergues (1383), voit arriver un héraut. « Héraut, d'où viens-tu ?

— Monseigneur, je viens de l'ost (armée) de France ; j'y ai vu les plus belles gens d'armes, et en tel nombre, qu'il n'est aujourd'hui aucun roi qui en puisse rassembler autant.

— Ces belles gens d'armes que tu dis, combien peuvent-ils être ?

— Par ma foi, monseigneur, ils sont bien 26 000

hommes d'armes, les mieux armés et les mieux équipés qu'on puisse voir de deux yeux.

— Ha! répondit messire Hue de Calverley, c'est bien toi qui nous feras croire une telle bourde; je sais bien que tu en as menti, car j'ai vu plusieurs fois les assemblées des Français, et ils ne se trouvèrent jamais, je ne dis pas 26 000, mais même 6000 hommes d'armes. »

A ces paroles, la guette de la ville de Bergues sonna du cor. « Allons, dit Calverley à ses chevaliers et écuyers, allons voir passer ces 26 000 hommes d'armes. »

Ils vont sur les murs de la ville, s'y appuient et regardent. L'avant-garde passait, environ 1500 lances, le connétable, les maréchaux, le maître des arbalétriers, le duc de Bretagne, le comte de Flandre, etc. « Regardez si je n'avais pas raison, dit Calverley; les voilà donc, ces 26 000 hommes d'armes; s'ils sont 3000, ils sont 100 000; allons dîner, allons; ce héraut nous ébahirait bien, si nous voulions le croire. »

Ce disant, il vint à son hôtel et s'assit à table. A peine y était-il, que la guette commença à corner et recorner, et faire grand bruit. Messire Hue de Calverley se leva de table pour voir ce que c'était, et retourna sur les murs. Alors passaient le roi de France et ses oncles, le duc Frédéric, le duc de Bar, le duc de Lorraine, le comte de Savoie, le

dauphin d'Auvergne, le comte de la Marche et leurs troupes. En cette grosse bataille, il y avait bien 16 000 lances. Calverley fut stupéfait.

« Le héraut avait raison, dit-il, j'ai eu tort de le blâmer; allons, allons, montons à cheval, sauvons nos corps et notre avoir; il ne fait pas ici trop sain demeurer; je ne connais plus rien à l'état de France; encore n'avons-nous pas vu l'arrière-garde. »

Il délogea au plus vite de la ville de Bergues.

Ce qui causait l'étonnement et l'effroi des ennemis de la chevalerie française, causait malheureusement aussi sa folle confiance. Trois ans n'étaient pas écoulés depuis la mort de Charles, déjà elle avait désappris l'obéissance et n'écoutait plus la voix de son connétable. Heureux de nos jours les généraux en chef! Du Guesclin n'avait accepté un tel commandement qu'en cédant aux plus vives prières du roi et se faisant donner des pouvoirs terribles. Clisson, plus grand seigneur que lui, connétable comme lui, habile homme aussi, ne pouvait venir à bout de ces indisciplinés. Rien n'est plus comique que le désespoir de ce pauvre homme, avant la bataille de Comines, quand, malgré lui et sans autre raison que l'amour même du danger, sa folle avant-garde se sépare du gros de l'armée, franchit la Lys devant l'ennemi et se condamne à passer une longue et pluvieuse nuit de novembre, debout, sur une terre

froide, sale, boueuse, sans boire ni manger, bassinets en tête et dans la crainte continuelle d'être attaquée. « Ha! Saint Yves! s'écriait le connétable demeuré sur l'autre rive avec le gros de l'armée; ha! Saint Georges! Ha! Notre-Dame! que vois-je là? Je vois en partie toute la fleur de notre armée qui s'est mise en grand danger. Certes, je voudrais être mort... Ha! messire Louis de Sancerre, je vous croyais plus prudent et plus mesuré que vous n'êtes... Ha! Rohan! Ha! Mauny! Ha! Malestroit! Ha! Conversant! Ha! tels et tels! je vous plains quand, sans mon conseil, vous vous êtes mis en tel parti. Pourquoi, pourquoi suis-je connétable de France? Si vous êtes détruits, c'est moi qui en porterai la peine, c'est moi qu'on accusera de votre folie. » Les craintes de Clisson ne furent point justifiées cette fois. Les chevaliers, après une nuit si pénible, réparèrent leur faute par un courage merveilleux et déconfirent les Flamands.

Ajoutez à cette victoire de Comines celle de Rosebecque, que gagna le petit roi Charles VI lui-même, et voilà le piége de la présomption rouvert devant la chevalerie française. Au fond elle trouve Nicopolis et Azincourt.

Une troupe brillante de chevaliers et d'écuyers, et à sa tête le comte de Nevers, propre fils du duc de Bourgogne, chemine à travers la Hongrie vers le pays des Turcs. Joyeuse, étourdie, suivie de plus de

valets que d'hommes d'armes, elle s'en va, égayant le chemin par le jeu et la débauche, battant d'avance les Turcs, prenant Constantinople, puis la Terre sainte, puis Jérusalem. Arrivée devant l'ennemi près de Nicopolis, elle veut combattre sans délai. Le sage roi de Hongrie, connaissant la tactique et l'habileté des Turcs, veut les retenir, les ménager pour le moment opportun. Le comte de Nevers et ses jeunes seigneurs ne prennent pas la chose en bonne part : ils s'imaginent qu'on veut leur disputer l'honneur de commencer le combat, et, dès que le croissant paraît, ils se précipitent sur l'ennemi. Un léger renflement du terrain leur cachait la disposition de l'armée ennemie. A peine l'eurent-ils jointe qu'ils se trouvèrent enveloppés. Ils se battirent admirablement, mais furent enfin tous tués ou pris. Le sultan fit trancher la tête à presque tous ceux qui tombèrent vivants en son pouvoir, en représailles des cruautés exercées auparavant par les chevaliers sur quelques prisonniers turcs; il n'épargna que le comte de Nevers et quelques personnages considérables, entre autres Boucicaut, dont il sera reparlé. Parmi les morts était l'amiral Jean de Vienne, qui, avec le sire de Couci, avait appuyé les remontrances de Sigismond avant la bataille. Je ne veux point omettre ce fait, afin de montrer que dans la chevalerie française il y eut toujours des hommes doués d'expérience et de sa-

gesse ; mais la folle présomption des jeunes princes et seigneurs emportait tout.

Azincourt est, avant Pavie, le dernier et le plus triste épisode de cette belle et lamentable histoire des champs de bataille de la chevalerie française. A Crécy, les chevaliers étaient allés se faire battre hardiment, ils avaient attaqué sans réflexion, avec une confiance presque joyeuse; à Poitiers, déjà pensifs, ils n'avaient attaqué qu'avec des précautions; à Azincourt, ils désespérèrent du succès même avant le combat, et, sans être pour cela plus prudents ou plus sages, attendirent l'attaque. On souffre à les voir arriver, 50 000 hommes brillants de riches armures et de cottes d'armes brodées, devant cette petite troupe de 12 000 Anglais mal vêtus qui va les égorger ; puis tout négliger, et le choix du champ de bataille et l'abri de la nuit ; bivouaquer en plein champ, le 24 octobre, quand l'ennemi se tient chaudement dans un village ; passer cette dernière nuit au milieu du tumulte des pages, des varlets et de toutes sortes de gens, jusqu'à cette heure froide du matin où, transis, mouillés de pluie, ils sentent leur gaieté se glacer, leurs membres et leur courage s'engourdir, et saluent d'un regard morne l'aurore attendue de ce jour qu'ils pressentent funeste. Ils avaient mis pied à terre ; ils enfonçaient jusqu'au mollet dans un sol détrempé, piétiné toute la nuit. Les signes d'une calamité prochaine devenaient si évi-

dents que, d'un mouvement unanime, ils s'embrassèrent les uns les autres, se pardonnèrent leurs mutuelles offenses et parurent s'apprêter non à vaincre, mais à mourir. Dans un grand abattement moral, tout devient indifférent ; loin de songer à conjurer le malheur, on l'accepte, on s'y jette tête baissée. La plaine étroite avait obligé de former trois batailles. Tous les gentilshommes coururent à la première. Le connétable n'en put exclure que les ducs d'Alençon et de Bar avec le comte de Nevers pour commander la seconde bataille ; les comtes de Dammartin, de Marle et de Fauquemberg, pour commander la troisième. Bien moins touchés de l'honneur du commandement que de celui d'être en première ligne, ces seigneurs n'acceptèrent ce poste qu'avec répugnance et, dès le début du combat, le désertèrent pour courir aux coups. On les retrouva parmi cette effroyable jonchée de 8000 gentilshommes que les Anglais égorgèrent en ce jour, sans quartier, à loisir, les trouvant plantés en terre comme des mannequins, sous le poids de leurs lourdes armures.

Cette horreur de l'arrière-garde était au reste un préjugé chevaleresque dont les chevaliers anglais eux-mêmes n'étaient pas toujours exempts. Avant la bataille d'Auray, Chandos voulut confier à messire Hue de Calverley le commandement de l'arrière-garde ; Calverley s'en indigna comme d'un

outrage, et demanda quelle mauvaise action il avait faite pour qu'on ne le mît point au premier rang. En vain Chandos s'efforçait de lui faire comprendre que c'était un poste très-important qui lui donnerait beaucoup d'honneur; il fut obligé d'en venir aux supplications et presque aux larmes pour le décider: « Messire Hue, lui dit-il, ou il faut que vous le fassiez, ou il faut que je le fasse; or, regardez lequel il vaut mieux. »

VI.

Les défauts qui causèrent ces grands revers de la chevalerie française lui étaient tellement inhérents, qu'elle les porta partout avec elle et ne put jamais s'en défaire, même après un long séjour en d'autres pays. A la suite de la quatrième croisade, une petite France féodale et chevaleresque avait été transplantée en Grèce. La cour du duc d'Athènes était toute brillante de fêtes et de tournois. En 1309, une grande compagnie d'aventuriers catalans, après avoir servi l'empereur de Constantinople, descendit en Grèce pour y chercher fortune. Gautier de Brienne, duc d'Athènes, bouillant chevalier, leur interdit l'entrée de son territoire. Pour toute réponse, ils entrent, brûlent leurs vaisseaux (sans métaphore); ils s'établissent dans une belle plaine près de Thèbes, le long du lac Copaïs, et atten-

dent. Bien certains que les chevaliers viendront à leur rencontre, les malins routiers labourent toute la plaine qui est devant eux, et la baignent des eaux du lac et du Céphise. Le printemps couvre bientôt cette terre féconde et trempée d'une riche verdure. Gautier arrive avec 700 chevaliers français, *aux éperons d'or*. La vue de cette belle plaine verte les attire; un si beau tapis leur paraît merveilleux pour courir au galop sur leurs immobiles ennemis. Toute cette cavalerie s'élance, mais elle n'a pas fait cent bonds qu'elle reste prise par les pieds : une véritable armée de statues équestres. Les archers catalans, ravis du succès de leur stratagème, se mettent à tirer sur les chevaliers, comme on tire dans nos foires sur les figures de Bédouins, tout à leur aise. En même temps leur cavalerie prend un détour et tombe sur ceux des chevaliers qui tentaient de s'échapper, à quoi deux seulement réussirent. Le duché d'Athènes devint la conquête de ces routiers catalans, qui en firent hommage au fils du roi de Sicile. Ces gens-là n'étaient guère embarrassés pour vaincre une armée de chevaliers.

L'arrêt de la chevalerie était donc partout prononcé.

Telle est la série de grands revers qui, en un siècle, ruina partout la chevalerie française et prépara une révolution à la fois militaire et politique.

Est-ce là toute son histoire dans ce siècle? Tant s'en faut qu'elle soit si sombre. Ces nuages noirs s'entremêlent de beaux soleils, ces grands désastres, d'exploits de détail éclatants et d'une vie toute brillante. C'est un spectacle qu'offrent souvent les institutions pour qui la décadence est prochaine ou commence. Tandis que leurs vices essentiels se révèlent, leurs dernières richesses, leurs suprêmes raffinements s'étalent aux yeux. C'est comme le soleil plus riche de couleur à son déclin qu'à son chaud midi.

CHAPITRE XVII.

Les petites actions de guerre. — Les défis.

On ne connaît pas la guerre de Cent ans, lorsqu'on n'en connaît que les trois grandes batailles. C'est une Iliade pleine d'épisodes et de détails ; Iliade de plus d'un siècle, avec un pays de trois cents lieues en tous sens pour théâtre. L'Homère de cette Iliade, c'est Froissart, qui rappelle l'Homère antique autant que permis à un chroniqueur. Son livre fourmille d'une multitude de petites actions de guerre, combats, rencontres, défis, où l'on a la satisfaction de trouver la fortune plus égale et la France moins malheureuse. Froissart, malgré son penchant pour l'Angleterre, semble constater lui-même cette égalité, lorsqu'il abrége ; au récit détaillé il substitue alors cette formule : « L'un jour gagnoient les François (ou les Anglois), et l'autre perdoient, ainsi que faits d'armes se démènent. » Le seul avantage, je crois, qu'il reconnaît aux Anglais, c'est la force du corps.

A en croire Christine de Pisan, la meilleure

chevalerie se trouve et doit se trouver en France. Qui fait les bons chevaliers? Le climat. (Montesquieu n'eût pas mieux dit.) Dans les pays chauds, il n'y a pas assez de sang, donc moins de courage que de ruse; dans les pays froids, il y a trop de sang, donc le courage est violent et aveugle; dans les pays tempérés, il n'y en a ni trop ni trop peu, et il en résulte un mélange de courage et de prudence qui constitue la vraie chevalerie. Théorie un peu téméraire au lendemain de Crécy et de Poitiers : c'est qu'il s'agit précisément d'effacer Crécy et Poitiers; Christine est un écrivain politique aux gages du roi de France.

Le sentiment de l'honneur, excité par l'émulation nationale, rendit très-acharnés la plupart des combats du XIVe siècle. Les mêmes écussons, à force de se rencontrer sur tant de champs de bataille, finissaient par être connus de tous. Nul ne pouvait espérer de se dérober à la honte. Toutes les actions étaient remarquées, recueillies et sévèrement jugées. Dans chacune d'elles, le chevalier se sentait donc responsable de l'honneur de sa famille et de la pureté de son écusson. Froissart cite le plus de noms qu'il peut. Il place au début une liste « des plus preux de cette histoire. » Il appelle les uns *preux*, les autres *souverains preux*. Il écrit, dit-il, pour encourager les nobles cœurs et leur montrer exemple en matière d'honneur. Dans son livre,

les familles nobles des deux nations retrouvaient, comme, dans le poëme d'Homère, les peuples et les villes de la Grèce, des titres d'ancienneté et d'honneur.

Stimulée par tous ces motifs, la valeur des chevaliers était indomptable. On voit dans Froissart très-peu d'exemples de chevaliers qui fuient, même devant un nombre supérieur. Souvent, au contraire, des troupes inférieures en nombre et poursuivies se retournent si on les provoque, et combattent jusqu'à la mort. On n'a donc point de reproches à faire aux chevaliers du XIVe siècle sous le rapport du courage. Il y en aura tantôt assez d'autres à leur adresser.

On aura une idée de l'acharnement des rencontres par celle de Marcheras en Bigorre, en l'année 1388. La garnison anglaise du château de Lourdes était allée faire du butin. Les Français la surprennent au retour. Les deux partis mettent pied à terre, laissent paître leurs chevaux, saisissent leurs lances et s'en viennent l'un sur l'autre aux cris de *saint Georges Lourdes!* et de *Notre-Dame de Bigorre!* Ils se heurtèrent de leurs lances, qui étaient si serrées et si fortement appuyées sur les poitrines, qu'il semblait que ce fût un pont. Quand ils eurent bien poussé leurs lances, ils les jetèrent à terre, et, déjà tout échauffés, prirent leurs haches; ils se mirent donc à combattre avec les haches et

à porter de grands coups, dont chacun avait le sien. Durant plus de trois heures ils se battirent ainsi et se firent de terribles blessures. Ceux qui étaient hors de combat, ou si maltraités et si épuisés d'haleine et de forces qu'ils ne pouvaient plus se soutenir, s'en allaient s'asseoir sur un fossé, ou au milieu du pré, ôtaient leurs bassinets et se rafraîchissaient; quand ils étaient bien rafraîchis, ils remettaient leurs bassinets et venaient encore recommencer à combattre. La bataille ne cessa que par la fatigue des uns et des autres. Ils ne pouvaient plus tenir les haches et les lances, et tous quittèrent leurs armures pour se rafraîchir. Les capitaines des deux troupes avaient été tués, et l'on emporta leurs corps. En mémoire de ce combat, on éleva une croix de pierre au lieu même où ces deux écuyers tombèrent et moururent. « La voilà, » dit en s'interrompant, et en étendant le bras vers le bord de la route, le chevalier Espaing de Lyon, qui racontait au bon Froissart cette véritable et dramatique histoire, tout en chevauchant vers la cour du comte de Foix. A ces mots, ajoute Froissart, nous nous agenouillâmes au pied de la croix, et nous y dîmes chacun pour les âmes des morts une patenôtre, un *Ave Maria*, un *De profundis* et *Fidelium*.

Un curieux épisode de ce combat, c'est un varlet qui fait la leçon à son maître. Un bon écuyer, Ernauton de Sainte-Colombe, était fort malmené

par un écuyer du pays, Guillonnet de Salanges; il ne pouvait plus respirer. Il avait un varlet qui regardait la bataille sans combattre. Là se bornait le rôle ordinaire des varlets; mais celui-ci ne put voir de sang-froid son maître si maltraité. Il vint à lui, lui prit la hache des mains et lui dit: « Ernauton, allez vous asseoir et reposer, vous ne savez pas combattre. » Là-dessus, il donne à Guillonnet un si bon coup de hache sur le bassinet, qu'il l'étourdit et le couche par terre, puis l'oblige à se rendre à son maître.

J'ai parlé tout à l'heure d'Homère. Comme ses héros, les chevaliers étaient en évidence dans le combat. On n'en voit guère, à la vérité, qui fasse fuir devant lui toute une armée. Des hommes d'armes, des archers les soutenaient. Mais ils sont en avant, ils font les principaux exploits; c'est sur eux que l'attention se porte. On vit même des armées s'arrêter, et, spectatrices, laisser le champ libre à deux chevaliers de renom qui se provoquaient. En 1378, deux troupes ennemies se rencontrèrent près de Cherbourg. Elles mirent pied à terre pour combattre. Un seul chevalier, messire Lancelot de Lorris, demeura sur son coursier, le glaive au poing, la targe au cou; s'avançant entre les deux troupes, il demanda une joute pour l'amour de sa dame.

Le défi fut entendu et répété parmi les Anglais,

et de leurs rangs sortit Jean de Copeland, moult roide chevalier. Au premier heurt, il transperça la targe, l'armure et le corps du malheureux Lancelot. Ce fut dommage, car il était bon chevalier, frisque et amoureux : il fut depuis bien regretté. Après avoir regardé ce combat, les deux troupes, à leur tour, se joignirent. Voilà une scène homérique, moins le sujet du défi. Mais la jactance des héros grecs qui se provoquent par l'insulte est bien moins touchante que la douce pensée du jeune chevalier qui demande poliment une joute pour l'amour de sa dame.

D'autres fois ces appertises d'armes se faisaient aux barrières des places assiégées. Robert Knolles assiégeait Noyon en 1370 et ne réussissait pas à attirer dehors les chevaliers de la ville. Un chevalier d'Écosse de son armée, messire Jean Seyton, homme hardi, courageux et avisé, sortit des rangs, sa lance au poing, monté sur son coursier, son page derrière lui, et, brochant des éperons, gravit la montagne vers la ville. Arrivé devant les barrières, il mit pied à terre, et dit à son page : « Ne t'en va pas d'ici. » Puis, tenant sa lance dans ses mains, il sauta par-dessus les barrières. Il y avait là de bons chevaliers du pays, messire Jean de Roye, Lancelot de Lorris, ce gentil chevalier dont on a lu tout à l'heure la triste fin, et dix ou douze autres qui furent émerveillés, ne sachant

ce qu'il voulait faire. « Seigneurs, dit le chevalier écossais, je vous viens voir; vous n'osez sortir de vos barrières et j'ose y entrer; je veux mesurer ma chevalerie à la vôtre, et prenez-moi si vous pouvez. » Cela dit, il se mit à leur lancer de grands coups de lance, et eux à lui. Pendant une heure, il s'escarmoucha lui seul contre eux tous si vaillamment, qu'il blessa deux des leurs. Les gens de la ville le regardaient de la porte et des créneaux en grande admiration; ils eussent pu lui faire beaucoup de mal à coups de flèches s'ils eussent voulu; mais non, car les chevaliers français le leur avaient défendu. Pour lui, il y prenait tant de plaisir, qu'il s'y oubliait tout à fait. Son page, qui s'en aperçut, vint sur son coursier, près des barrières, et lui dit en son langage: « Partez, monseigneur; il est temps, nos gens s'en vont. » Le chevalier l'entendit, prit ses mesures, et, après avoir encore lancé deux ou trois coups, sauta hors des barrières sans nul dommage; puis, tout armé qu'il était, il s'élança sur son coursier, derrière son page, et, brochant des éperons: « Adieu, adieu, seigneurs, cria-t-il aux Français, grands mercis. » Il eut bientôt rejoint l'armée anglaise.

On eût été blâmé d'interrompre ou de secourir des chevaliers combattant à nombre et à armes égales. On respectait un tel combat. Quand le prince de Galles prit et ravagea si horriblement

Limoges, trois seigneurs, messire Jean de Villemur, messire Hugues de La Roche et Roger de Beaufort, capitaines de la cité, se disaient entre eux : « Nous sommes perdus ; or, vendons chèrement notre vie, ainsi que chevaliers doivent faire. » Messire Jean de Villemur dit à Roger de Beaufort : « Roger, il vous faut être chevalier. » Roger répondit : « Sire, je ne suis pas encore si vaillant que je doive être fait chevalier; je vous remercie de m'en avoir fait souvenir. » Ils n'en dirent pas plus, ils n'avaient guère le temps de parler longuement. Ils se rassemblèrent en une place, s'adossèrent à un vieux mur, et là, messire Jean de Villemur et messire Hugues de La Roche déployèrent leurs bannières. Il pouvait y avoir autour d'eux quatre-vingts combattants. Le duc de Lancastre et le comte de Cambridge arrivèrent avec leurs gens; les hommes d'armes français furent bientôt tous tués ou pris. Les deux chevaliers et l'écuyer Roger tinrent seuls pendant longtemps. Le duc de Lancastre combattait avec Jean de Villemur, qui était grand chevalier, fort de corps et bien taillé de tous ses membres; le comte de Cambridge avec Hugues de La Roche, et le comte de Pembroke avec Roger de Beaufort. Ces trois contre trois firent de grandes appertises d'armes : tous les autres se tenaient à l'écart, et malheur à qui s'en fût mêlé! Le prince de Galles, dans son carrosse, survint

pendant le combat, et prit tant de plaisir à le regarder, que sa sombre colère en fut adoucie. Il fallut enfin que les trois Français se rendissent: « Seigneurs, dirent-ils, nous sommes vôtres, vous nous avez conquis. Traitez-nous selon le droit des armes. — Pardieu, messire Jean, dit le duc de Lancastre, nous ne le voudrions pas autrement faire, et nous vous recevons comme nos prisonniers. » Le droit des armes était donc celui de l'humanité et de la courtoisie.

CHAPITRE XVIII.

Courtoisie.

La guerre était acharnée et sanglante ; elle n'était rien moins que barbare. Si l'on se rappelle ce qu'elle était au temps de la première croisade, on sentira aisément la différence. On a dit qu'au moyen âge, il n'y avait dans toute l'Europe que deux nations, les gentilshommes et les vilains : entre elles, les guerres sérieuses ; tout le reste n'était que querelles de famille. Ce n'est point trop dire. Les gentilshommes de tous les pays se croyaient pétris d'un même limon, et les vilains d'un autre. Ils eussent bien voulu ajouter un huitième jour à la création, pour les vilains. Quand les communes étaient vaincues quelque part, toutes les cours de la chrétienté se réjouissaient. Quand la chevalerie française eut écrasé les Flamands à Rosebecque, tous les nobles de l'Europe la félicitèrent comme lui devant leur salut.

Pourtant le bien est partout à côté du mal. Cet esprit de famille de tous les gentilshommes, qui les

rendait si orgueilleux et si durs pour le peuple, les rendait entre eux courtois et presque bienveillants. La même raison qui causait l'atrocité des guerres civiles mettait de la douceur dans les guerres internationales. De noble à vilain, la foi jurée n'était qu'un vain mot; de noble à noble, elle était sacrée. La gentilhommerie ne suffit point à expliquer cela; il y faut ajouter la chevalerie. Car, dans tous les temps, les aristocraties ont travaillé ensemble, comme les démocraties ensemble et les despotes ensemble, chaque principe cherchant partout son semblable et s'efforçant de vivre et de s'étendre le plus possible. Mais ce n'est qu'au moyen âge qu'on voit des aristocraties ennemies si pleines d'égards réciproques. Ce n'était pas tant à titre de nobles qu'à titre de chevaliers qu'elles se traitaient ainsi. Au lien de la race s'ajoutait le lien de la fraternité chevaleresque.

Les exemples surabondent, et il y a plaisir à les citer.

Tout le monde sait qu'après Poitiers, le prince de Galles voulut lui-même servir à table le roi Jean, son prisonnier. Lorsque, quatre ans après, Édouard rendit à Jean la liberté, il lui donna à Calais un grand souper qui fut servi par ses enfants, le duc de Lancastre et les plus grands barons d'Angleterre, tous le chef découvert.

Ce sont là, si l'on veut, des égards politiques

entre têtes couronnées. Mais voici un trait où Édouard et son fils, ces gens si froids sur le champ de bataille, paraissent aussi chevaleresques et aussi aventureux que princes peuvent l'être. Aimery de Pavie, chevalier lombard, était gouverneur de Calais pour l'Angleterre. Séduit par les offres d'argent de Geoffroy de Chargny, seigneur français, il promit de lui livrer le château. Édouard fut instruit de ce projet de trahison. Il fit venir Aimery, lui dit qu'il savait tout, lui pardonna et lui enjoignit de continuer à traiter le marché comme auparavant. Lui-même passa la mer et se rendit à Calais. La nuit convenue pour la livraison du château, les chevaliers français se présentèrent. Édouard, qui les attendait, tomba aussitôt sur eux avec ses chevaliers, mais sans se faire connaître. Il avait laissé le commandement de cette curieuse entreprise à Gautier de Mauny, et combattait sous ses ordres, ainsi que le prince de Galles, en simple chevalier. Il eut affaire à Eustache de Ribeaumont, ce bon chevalier que l'on a déjà vu paraître en plusieurs circonstances, et deux fois Eustache, qui ne soupçonnait point sur quelle tête auguste tombaient ses coups, l'abattit sur les genoux. Les Anglais, attentifs, secoururent le roi, et Ribeaumont, mieux instruit, lui rendit son épée. Ce combat se livrait dans la nuit du 31 décembre 1349. Cette date même fut pour Édouard un prétexte de courtoisie. Il fit dire

aux chevaliers français prisonniers qu'il voulait, cette nuit de l'an, leur donner à tous à souper en son château de Calais. Il les fit vêtir de robes neuves. Le souper servi, le roi lava et les fit laver, puis il s'assit à table et les fit asseoir près de lui très-honorablement. Le premier mets fut servi par le gentil prince de Galles et les chevaliers d'Angleterre, qui allèrent ensuite s'asseoir eux-mêmes à une autre table. Après souper, on leva les tables ; le roi demeura dans la salle au milieu de ces chevaliers français et anglais, et, quittant le haut bout où il était assis, se mit à aller de l'un à l'autre en parlant à chacun. Arrivé à Eustache de Ribeaumont, il lui dit tout joyeusement : « Messire Eustache, vous êtes le chevalier du monde que j'aie jamais vu le plus vaillant à attaquer et à se défendre. Dans aucune bataille je n'ai trouvé d'adversaire qui m'ait donné tant à faire que vous tout à l'heure. Je vous donne donc le prix d'armes, de l'avis et jugement de tous les chevaliers de ma cour. » A ces mots, il prit le chapelet (toque) de perles fines qu'il portait sur sa tête, le plaça sur celle de monseigneur Eustache et ajouta : « Messire Eustache, je vous donne ce chapelet comme au mieux combattant de ceux de dedans et de dehors, et vous prie de le porter cette année pour l'amour de moi. Je sais bien que vous êtes gai et amoureux, et que vous aimez à vous trouver parmi les dames et damoiselles : dites

donc partout où vous irez que c'est moi qui vous l'ai donné. Et comme vous êtes mon prisonnier, je vous tiens quitte de votre prison : vous pouvez partir demain, si vous voulez. »

Un roi qui avoue à un simple chevalier qu'il a eu fort à faire avec lui, que sa personne sacrée a pu risquer d'être vaincue, vu l'orgueil et la vanité ordinaire des rois, c'est, convenez-en, une rare et belle chose. Faites-en honneur à la chevalerie.

En 1343, Philippe de Valois fit décapiter des chevaliers bretons et normands, sous prétexte d'intelligences avec l'Angleterre. Dans le premier mouvement de son indignation, Édouard voulait, par représailles, faire mourir Hervé de Léon, son prisonnier. Le comte de Derby lui fit entendre que la félonie du roi de France ne devait point entraîner celle du roi d'Angleterre. Touché de cette raison, Édouard fit venir son prisonnier, lui rendit la liberté et lui dit : « Ha! messire Hervé, messire Hervé, mon adversaire Philippe de Valois a montré sa félonie et cruauté en faisant mourir ces nobles chevaliers. Si je ne regardais que sa conduite, je vous ferais subir le même sort. Mais je me vaincrai moi-même ; qu'il fasse ses volontés ; pour moi, je garderai mon honneur intact. » Il chargea Hervé d'aller défier le roi de France. Quelques jours après devait se célébrer la fête de saint Georges, la grande fête de l'Angleterre. Édouard ne voulut pas que le

défi qu'il adressait au roi de France en diminuât l'éclat et que les relations courtoises des deux pays fussent pour cela interrompues. « Surtout, ajouta-t-il en achevant de donner à messire Hervé sa commission, surtout dites bien à tous chevaliers et écuyers de par delà qu'ils ne laissent point pour cela de venir à notre fête, car nous les y verrons très-volontiers, et ils auront sauf aller et sauf venir quinze jours avant et après la fête. »

Entre gens qui se traitaient si bien, être prisonnier de guerre n'était pas un grand malheur. Point d'autres chaînes que celle de la parole donnée; point d'autre prison que la cour même du souverain vainqueur, où le prisonnier était quelquefois plus fêté qu'il ne l'eût été en son propre pays. Le seul désagrément était la rançon. Mais on a vu que le roi Édouard en exempta quelquefois les prisonniers qu'il estimait. D'ailleurs tout était plaisir. Le comte d'Eu et de Guines, connétable de France, fut fait prisonnier. C'était l'un des plus élégants chevaliers du XIVe siècle, « gai, plaisant, joli et léger. » En grâce et en belles manières nul ne rivalisait avec lui. Il fit les délices de la cour d'Angleterre; le roi, la reine, les seigneurs, les dames en raffolaient. Il obtint sa liberté moyennant rançon. A peine arrivé en France, le roi Jean l'accusa de trahison et lui fit couper la tête. La captivité lui avait mieux valu que la liberté.

N'est-on pas révolté de ces allures violentes des deux premiers Valois, en opposition avec la conduite si courtoise du roi d'Angleterre? La cour de France était pourtant le foyer brillant de toute chevalerie et courtoisie. C'est que les chevaliers français valaient mieux que leurs rois.

Le retour du roi Jean en Angleterre est cité aux enfants comme un trait fort chevaleresque. Le duc d'Anjou, son fils, donné comme otage par le traité de Brétigny, et retenu seulement sur parole, s'était échappé assez vilainement. Jean déclara qu'il irait prendre sa place, et que, si la bonne foi était bannie de la terre, elle devrait encore se retrouver dans le cœur des rois. Accordons-lui cette belle parole, comme nous accordons à François Ier le fameux « fors l'honneur. » Il faut idéaliser un peu les rois et les princes. Christine de Pisan déclare n'en vouloir jamais dire que le bien. Un chroniqueur moins respectueux, mais plus sérieux que Christine, prétend que ce fut le plaisir qui ramena Jean en Angleterre. Froissart, qui ménage tout le monde pour être bien reçu partout, le laisse entendre aussi. Entre Jean et Régulus, je ne vois rien de commun. Jean savait qu'il trouverait en Angleterre, non un supplice, mais un accueil courtois et des fêtes : il n'y fut pas reçu comme un prisonnier, mais comme un hôte; il ne mourut pas dans un tonneau hérissé de pointes de fer, mais dans son hôtel de Savoie,

à Londres, au sein des plaisirs et victime des plaisirs. Cela fait plus d'honneur au roi d'Angleterre qu'au roi de France.

C'en est assez sur la courtoisie anglaise; il faut parler enfin de la courtoisie française. Nous passerons à un autre règne, mais non pas à celui de Charles V. La bonne Christine prouve, par toutes sortes de raisons, que Charles V fut parfait chevalier. Là-dessus elle s'efforce de faire signifier à ce mot *chevalier* une foule de choses qu'il ne signifie point ordinairement, et elle en donne des définitions qui s'appliqueraient tout aussi bien au législateur, au moine, ou à tout homme de réflexion et de science. Je doute que Charles eût la prétention d'être un chevalier. Quand il envoya défier le roi d'Angleterre par un valet de cuisine et non par un héraut d'armes, il me semble qu'il insulta non-seulement ce roi, mais toute la chevalerie. S'il n'avait pas sauvé la France, on ne pourrait que l'en blâmer.

Le règne de Charles VI ramena, avec les défauts, les qualités de la chevalerie. Je ne sais rien de plus admirable que l'accueil fait aux Anglais, en 1391, dans la ville d'Amiens. Le roi de France, ses oncles, d'une part, et le conseil du roi d'Angleterre, de l'autre, s'y réunirent dans l'espoir de conclure une paix définitive. Une foule de chevaliers des deux nations accoururent. Tous les chevaliers anglais,

tant que dura leur séjour, furent défrayés au compte du roi de France. Charles VI rendit même une ordonnance qui enjoignait aux hôteliers, *sous peine de forfaiture*, de ne prendre ni accepter l'argent des Anglais « ni pour boire, ni pour manger, ni pour autres communs frais. » Il ordonna, et les termes sont si forts que je veux les citer, « que nul ne fût si outrageux, *sur peine d'être décollé*, qu'il eût parole rigoureuse, débat ni querelle, en la cité d'Amiens ni au dehors, avec les Anglais, et que nul chevalier ni écuyer, *sur peine de l'indignation du roi*, ne parlât de faire armes avec aucun chevalier ou écuyer d'Angleterre; enfin que tous chevaliers et écuyers de France, soit aux champs, soit au palais, soit dans les églises, fussent attentifs à réjouir par de douces et courtoises paroles les chevaliers et écuyers d'Angleterre.... » Si un Anglais était trouvé le soir égaré par les rues, on devait le ramener courtoisement en son hôtel. Les chevaliers et écuyers français devaient aller le soir avec des torches, mais point les Anglais, qui jouissaient ainsi, sans peine ni dépense, de la lumière française, dans un temps où les réverbères n'étaient pas inventés. Je ne pense pas que l'hospitalité ait été jamais plus complétement et plus courtoisement pratiquée; et, quand on songe que cela se passait au milieu même de ces cent ans de guerre acharnée que se firent la France et l'Angleterre, on s'aper-

çoit bien que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que ces deux grandes nations se connaissent et s'estiment.

Voici un autre exemple bien frappant de loyauté internationale, en même temps que de point d'honneur national. Un très-noble chevalier anglais, messire Pierre de Courtenay, vint à la cour de France et demanda à faire armes avec messire Guy de La Trémoille. La joute commença sous les yeux du roi et des seigneurs; mais, après le premier coup de lance, le roi déclara que c'était assez. Courtenay, peu satisfait, malgré les beaux présents qu'on lui fit, reprit le chemin de l'Angleterre. On lui donna pour l'accompagner, par honneur, le sire de Clary, hardi et entreprenant chevalier. Ils s'arrêtèrent en route à Luxeuil-en-Artois, auprès de la comtesse de Saint-Pol, qui les reçut gracieusement. On causa. La comtesse demanda au chevalier anglais ce qu'il pensait du royaume de France. Il répondit qu'il le trouvait grand, beau, riche et bien défendu. « Et, continua-t-elle, êtes-vous content des seigneurs de France? Ne vous ont-ils pas fait bonne chère et bon accueil?— Certes, madame, je suis fort content d'eux pour ce qui est de l'accueil; mais, quant à l'objet de mon voyage, ils m'ont médiocrement satisfait. Si le sire de Clary, chevalier de France, fût venu en Angleterre et qu'il eût demandé armes à qui que ce fût, on l'eût servi

pleinement selon son désir. Je n'ai pas été traité ainsi. J'étais venu d'Angleterre à grands frais et à grande fatigue pour faire armes; on nous mit, à la vérité, l'un devant l'autre, en armes, messire de La Trémoille et moi; mais à peine eûmes-nous jouté une lance, qu'on nous arrêta, et l'on me dit de par le roi que c'était assez. Je le dis, madame, et le dirai et maintiendrai partout où je viendrai, que je n'ai pas trouvé à qui faire armes, et que la faute n'en a pas été à moi, mais aux chevaliers de France. » La comtesse engagea le sire de Courtenay à ne point se courroucer, l'assurant qu'il n'avait encouru aucun blâme en obéissant à la prière du roi; et le lendemain, quand les deux chevaliers prirent congé d'elle, elle donna à chacun une très-belle boucle d'or. Quand ils furent arrivés près de Calais, le sire de Courtenay remercia le sire de Clary, et le pria de ne pas aller plus loin. Clary avait encore sur le cœur les paroles que le chevalier anglais avait dites à la comtesse : « Messire Pierre, lui dit-il, vous êtes en Angleterre, sur la terre de votre roi. Je vous ai accompagné jusqu'ici, par l'ordre du roi, notre sire, et de monseigneur de Bourgogne. Maintenant, rappelez-vous le langage que vous avez tenu en la chambre de Mme de Saint-Pol; vous avez parlé là d'une manière injurieuse pour les chevaliers de France. Sachez donc que je m'offre ici, quoique je sois l'un des moindres

de ce pays, pour prouver que le royaume de France n'est pas si vide de chevalerie que vous ne trouviez bien avec qui faire armes ; et si vous le voulez, ce sera avec moi, ou ce soir ou demain matin. Ce n'est point par haine contre vous que je parle ainsi ; c'est uniquement pour garder l'honneur de notre côté ; car je ne veux pas que, de retour en Angleterre, vous vous vantiez d'avoir, sans coup férir, déconfit les chevaliers de France.— Sire de Clary, répondit Courtenay, vous parlez bien, et j'accepte votre parole ; soyez donc, demain matin, à cette place, j'y serai aussi, et nous courrons ensemble, l'un contre l'autre, trois courses de lance ; vous rachèterez ainsi l'honneur du roi de France, et me ferez grand plaisir.— Je vous promets, dit le sire de Clary, que je serai ici à l'heure que vous me dites. » Ils se séparèrent là-dessus, et, comme on se faisait souvent la guerre sur la frontière de Calais et de Boulogne, ils n'eurent pas de peine à se pourvoir d'armes, de targes, de chevaux et de lances bonnes et roides. Le lendemain, à l'heure dite, ils se rencontrèrent au lieu où ils avaient causé la veille. Le capitaine de Calais accompagnait Courtenay, et le sire de Clary avait amené aussi quelques compagnons. On leur donna les lances, ils s'éloignèrent, éperonnèrent leurs chevaux et coururent l'un sur l'autre : ils se manquèrent cette première fois, et en parurent fort mécontents. A

la seconde joute, ils se rencontrèrent et vinrent droit l'un sur l'autre. Le sire de Clary atteignit le chevalier d'Angleterre avec tant de force, que sa lance lui perça la targe et l'épaule, et qu'elle ressortait de la longueur de la main. Le sire de Clary acheva sa course, se retourna et s'arrêta comme doit faire tout chevalier bien instruit. Voyant, toutefois, que le chevalier anglais était à terre, et pensant bien qu'il l'avait blessé, parce que sa lance avait volé en éclats, il se rapprocha et demanda si son adversaire en voulait encore. « Nenni, chevalier, répondit le capitaine de Calais; allez-vous-en, car vous en avez assez fait. »

Le sire de Clary retourna en France, bien persuadé qu'on le louerait de sa bonne conduite. Il n'en fut rien : les uns l'appelaient traître, pour avoir blessé et mis en péril de mort un chevalier étranger confié à ses soins; d'autres ajoutaient même qu'il avait mérité de perdre sa terre et d'être banni à tout jamais du royaume. Le sire de La Trémoille était le plus animé contre lui. Clary fut mandé devant le roi et son conseil. On lui dit qu'il avait forfait à son devoir et mérité d'être gravement puni. Stupéfait, à ces dures paroles, il se défendit avec une noble énergie. Il rapporta les paroles du sire de Courtenay. « Messeigneurs, ajouta-t-il, quand je l'ouïs dire cette parole en ma présence devant une si haute dame que la comtesse de Saint-Pol, sœur

du roi d'Angleterre, elle me fut trop pesante; néanmoins je me contins sur l'heure, parce que vous l'aviez confié à ma garde, et je ne lui en fis rien voir tant que nous fûmes dans le royaume de France. A la vérité, en prenant congé de lui, dans la marche de Calais, je lui rappelai les paroles qu'il avait dites à Luxeuil.... (Ici le récit du combat.) Vous m'avez mandé, je suis venu; je pense avoir bien agi et gardé l'honneur du royaume de France et des chevaliers qui y sont. Je vous ai conté la pure vérité du fait. Je m'en remets au jugement de monseigneur le connétable et de messeigneurs les maréchaux de France; je m'en remets au chevalier messire Pierre de Courtenay lui-même, et aussi à ce que voudront décider, bien conseillés et informés, tous chevaliers et écuyers d'honneur de France et d'Angleterre. » Quand on eut entendu le sire de Clary, on changea de sentiments à son égard. Il ne put toutefois échapper à un sévère châtiment, et demeura quelque temps en prison, sa terre saisie, et sur le point d'être banni du royaume. Quand l'intercession de quelques puissants personnages, et en particulier de la comtesse de Saint-Pol, eut amené sa délivrance, on le mit en liberté avec ces sévères paroles : « Sire de Clary, vous avez mal agi quand vous vous offrîtes à faire armes avec messire Pierre de Courtenay, qui était sous le sauf-conduit du roi et remis

en votre garde pour le conduire jusqu'à la ville de Calais. Vous avez eu tort, quand vous relevâtes ses paroles avant d'être revenu en France auprès des seigneurs et de leur avoir dit : « Telles paroles « impétueuses contre l'honneur des chevaliers de « France ont été dites en ma présence par messire « Pierre de Courtenay. » Ce qu'on vous eût conseillé de faire, vous l'eussiez fait ; et c'est pour avoir agi autrement que vous avez été puni. Or, soyez une autre fois mieux avisé. — Grands mercis ! répondit le sire de Clary ; mais je pensais avoir bien fait. »

On voit avec quelle sévérité, même excessive, les règles de la courtoisie internationale étaient maintenues. Chaque jour, à la guerre, dans les défis et les duels où se provoquaient les chevaliers et les écuyers des deux nations, éclataient la même courtoisie et la même loyauté ; et, si quelque coup déloyal ou malheureux attristait le combat, l'indignation ou le chagrin était égal dans les deux camps.

CHAPITRE XIX.

Joutes de Saint-Ingelleberth.

En 1389, le roi Charles VI demeura une quinzaine de jours à Montpellier. Jeune et porté au plaisir, il passa ce temps dans les fêtes, au milieu des jolies dames de l'endroit. Il dansait avec elles toute la nuit, leur donnait de beaux soupers, offrait à toutes, selon leur mérite, des anneaux, des agrafes, des boucles d'or. Or, les ébattements des dames et des damoiselles encouragent volontiers les cœurs des jeunes gentilshommes, et les élèvent au désir et à la recherche de l'honneur. C'est ce qui arriva en cette occasion. Il y avait, en la compagnie du roi, trois jeunes gentilshommes de haut rang et de grande vaillance : Boucicaut le jeune, messire Regnault de Roye et le seigneur de Saint-Py. Ils entendirent raconter l'aventure du sire de Clary, et, ressentant encore l'injure du langage tenu par Pierre de Courtenay, résolurent d'obtenir une satisfaction éclatante pour l'honneur de la chevalerie française. Ils déclarèrent qu'à l'été prochain

ils iraient faire armes sur la frontière de Calais, attendant pendant trente jours tous ceux qui voudraient se présenter. La guerre entre la France et l'Angleterre était alors suspendue par une trêve de trois ans. Les vieux conseillers du roi ne virent pas d'un bon œil l'entreprise des jeunes chevaliers : ils craignaient qu'elle ne fût l'occasion d'une rupture. Mais le roi, jeune comme eux, s'écria : « Qu'on leur laisse faire leur emprise, puisqu'ils l'ont promis et juré devant les dames de Montpellier. Ils sont jeunes et vaillants, ils la mèneront à bien. » Il eut toutefois la prudence d'exiger que les termes du défi qu'ils feraient porter dans les cours étrangères seraient vus et collationnés dans son conseil, pour en retrancher tout ce que la fougue et l'orgueil du jeune âge eût pu y introduire de blessant. Les trois chevaliers y consentirent, prirent un clerc, de l'encre et du papier, s'enfermèrent dans une chambre et dictèrent au clerc ce qui suit :

« Pour le grand désir que nous avons d'avoir la connaissance des nobles gentilshommes, chevaliers et écuyers étrangers du royaume de France et des autres royaumes lointains, nous serons à Saint-Ingelleberth le vingtième jour du mois de mai prochain, et nous y serons trente jours durant sans interruption. Et, tous les trente jours, hormis les vendredis, nous délivrerons tous chevaliers et écuyers, gentilshommes étrangers, de quelque pays qu'ils

soient, qui voudront y venir, chacun de cinq pointes de glaive ou cinq de rochet, selon qu'il leur plaira, de tous les deux, si cela leur agrée. Au dehors de notre logement, on trouvera nos targes et nos écus armoriés de nos armes, c'est-à-dire nos targes de guerre et nos écus de paix. Quiconque voudra jouter viendra ou enverra le jour précédent heurter d'une petite verge ou la targe ou l'écu qu'il lui plaira de choisir; s'il heurte ou fait heurter à la targe de guerre, le lendemain, de celui d'entre nous qu'il voudra, il aura la joute de guerre; et s'il heurte ou fait heurter à la targe de paix, il aura la joute de paix. Il conviendra que tous ceux qui viendront ou enverront heurter disent ou fassent dire leur nom à ceux qui seront préposés par nous à la garde des targes de guerre et des écus de paix.... Et prions tous les nobles chevaliers et écuyers étrangers de ne point imaginer que nous fassions cette chose par orgueil, haine ou malveillance, mais pour les voir et avoir leur honorable compagnie et accointance, laquelle de tout cœur nous désirons. Nulle de nos targes, ou de celles de ceux qui voudront jouter avec nous, ne sera couverte de fer ou d'acier, et il n'y aura, de part ni d'autre, nulle fraude, tromperie ou mal engin. Et pour que tous les gentilshommes, nobles chevaliers ou écuyers, qui auront connaissance de cette chose, la tiennent pour positive, nous avons scellé ces

lettres du sceau de nos armes. Écrites, faites et données à Montpellier le vingtième jour du mois de novembre, en l'an de grâce de N. S. mille trois cent quatre-vingt-neuf. » Et au-dessous : « Regnault de Roye, Boucicaut, Saint-Py. »

Cette pièce fut approuvée. Le roi fit venir les chevaliers en sa chambre, et leur donna congé en leur disant : « Boucicaut, Regnault et vous, Saint-Py, en cette occasion gardez bien votre honneur et celui de notre royaume ; quant à la dépense, ne l'épargnez pas, je suis votre garant pour dix mille francs. » Les trois chevaliers s'agenouillèrent devant le roi et dirent : « Sire, grands mercis. »

A l'entrée du joli mois de mai, les trois jeunes chevaliers vinrent à l'abbaye de Saint-Engelleberth. Là ils apprirent quel avait été le succès de leur cartel dans les pays étrangers; une foule de chevaliers et d'écuyers d'Angleterre et d'Écosse étaient venus à Calais. Plus de cent d'entre eux avaient l'intention de faire armes; les autres voulaient être simplement spectateurs. Cette nouvelle réjouit fort les trois chevaliers. Ils se hâtèrent de faire dresser entre Calais et Ingelleberth, dans une belle prairie toute verte et tout unie, trois pavillons vermeils, tout à fait beaux et riches; devant chaque pavillon ils firent suspendre deux targes armoriées à leurs armes, l'une de paix, l'autre de guerre.

Le 21 du mois au matin, ils se tinrent tout armés

sous leurs pavillons, leurs chevaux harnachés et sellés, tout prêts enfin à faire armes avec le premier requérant. Le même jour sortirent de Calais les chevaliers et écuyers venus d'outre-mer pour jouter ou pour voir la joute. Une grande foule était aussi accourue du côté de la France pour assister à ce curieux spectacle; dans cette foule se tenait caché le jeune roi lui-même, qui n'avait pu résister au désir de voir ces joutes, et qui s'était échappé de la cour sans mettre dans sa confidence aucune autre personne que le sire de Garencières, qui l'accompagnait. Il assista aux joutes jusqu'au bout, et, quand il revint à la cour, nul ne sut, excepté ses plus intimes valets, où il avait été. Il redoutait les reproches des gens qui entendaient la royauté à la manière de Charles V, et qui ne voulaient pas qu'elle se compromît dans les jeux de la chevalerie.

Messire Jean de Hollande, frère du roi d'Angleterre, ouvrit la joute; il envoya un écuyer heurter la targe de guerre de Boucicaut, qui sortit de son pavillon tout armé, monta à cheval, et prit une targe et une lance bonne, roide et bien acérée. Les deux chevaliers s'éloignèrent, et, après s'être bien mesurés des yeux, éperonnèrent leurs chevaux et vinrent l'un sur l'autre avec une grande impétuosité. Boucicaut perça la targe du sire de Hollande et lui passa sa lance sous le bras sans le blesser. Ils

firent encore une seconde et une troisième joute, après quoi Boucicaut se tint immobile, témoignant par sa contenance qu'il ne voulait plus faire armes avec ce seigneur. Messire Jean de Hollande envoya donc un sien écuyer heurter la targe de guerre du seigneur de Saint-Py, qui sortit aussitôt de son pavillon, monta à cheval, prit sa targe et sa lance et brocha des éperons. Le sire de Hollande fut désheaumé à ce coup. Il retourna vers ses gens, se fit renheaumer et revint contre le sire de Saint-Py. Ils s'atteignirent en plein dans leurs targes, et le choc fut tel qu'ils faillirent vider les étriers. A la troisième joute, ils s'atteignirent au heaume avec une telle force que les étincelles toutes vermeilles en jaillirent.

Messire Jean de Hollande, ayant couru ses six lances à la grande satisfaction des Anglais et des Français, se retira, et le comte Maréchal, gentil chevalier d'Angleterre, envoya heurter l'écu de guerre de messire Regnault de Roye. Messire Regnault sortit de son pavillon, monta à cheval, se fit mettre et boucler sa targe au col et prit sa lance. Ils éperonnèrent leurs chevaux et parfirent trois joutes fort honorablement.

Les joutes se continuèrent ainsi pendant tout le jour, et l'on remarqua parmi les chevaliers anglais ce même Pierre de Courtenay, que le sire de Clary avait un jour mis à la raison. Il envoya son écuyer

heurter les trois targes de guerre. On en fut fort étonné, et on lui demanda comment il l'entendait. Il répondit qu'il désirait courir deux lances avec chacun des chevaliers français, ce qui lui fut accordé. Ces six lances furent fort bién courues, et l'insatiable chevalier anglais en demandait encore une ; mais on la lui refusa, car les tenants n'étaient pas obligés à plus de cinq lances, d'après le cartel. Le soir venu, les Anglais se retirèrent à Calais, et les Français à Saint-Ingelleberth.

Le lendemain mardi, après la messe ouïe et après boire, les chevaliers et écuyers anglais revinrent sur le champ, et l'on jouta encore jusqu'au soir. De même le mercredi, de même le jeudi. Ces joutes furent tout à fait remarquables par leur bonne ordonnance et leur heureux succès. Quoiqu'elles se fissent toutes à fer de glaive et non à armes courtoises, car je ne vois pas qu'aucun des Anglais ait envoyé heurter les targes de paix, il n'y eut qu'une blessure un peu sérieuse : messire Regnault de Roye perça le bras à messire Godefroy de Seyton. Les Anglais ne lui en firent aucun reproche ; car c'est l'aventure des armes : il arrive bien à l'un et mal à l'autre. Il n'y eut aussi qu'un coup déloyal pendant ces quatre jours. Il fut porté par un certain chevalier de Bohême, de la chambre de la reine d'Angleterre, que l'on appelait Herr Hans, messire Jean. Il atteignit de côté messire de Bou-

cicaut, et lui porta sur le heaume un mauvais coup. Les Anglais, indignés, déclarèrent qu'il avait perdu armes et cheval si les Français voulaient. Mais ceux-ci pardonnèrent au coupable, et lui accordèrent de jouter encore une lance. Il envoya heurter l'écu de guerre de messire Regnault de Roye, qui se tenait dans son pavillon et n'avait point encore fait armes ce jour-là. Messire Regnault était alors l'un des plus forts et plus rudes jouteurs de France, et, en outre, il aimait par amour une jeune et belle dame, ce qui doublait son courage. Il avisa le Bohémien félon, et prit d'autant mieux ses mesures qu'il voulait lui faire payer sa félonie. Il l'atteignit en effet avec une telle violence qu'il l'enleva de son cheval, et le porta par terre si rudement qu'on le crut mort. Il ne l'était point, mais il n'eut plus envie de jouter ce jour-là. Les Anglais étaient ravis, quoiqu'il fût des leurs, de le voir si justement puni.

Le soir du quatrième jour, tous les chevaliers anglais qui avaient jouté vinrent ensemble vers les chevaliers français, les remercièrent grandement de leurs procédés, et leur dirent : « Tous les chevaliers et écuyers de notre compagnie qui voulaient jouter ont fait armes. Nous prenons donc congé de vous et nous allons retourner en Angleterre. Nous sommes assurés que qui voudra jouter avec vous vous trouvera ici les trente jours durant, selon la teneur de votre cri. Revenus en Angleterre, nous

vous promettons de parler de ces armes à tous les chevaliers et écuyers que nous verrons et de les exhorter à vous venir voir.—Grands mercis, répondirent les trois chevaliers; il leur sera fait bon accueil, et nous les délivrerons selon le droit des armes, comme nous vous avons délivrés. Nous vous remercions grandement de la courtoisie que vous nous avez faite. » Là-dessus, les chevaliers des deux nations se séparèrent : ceux d'Angleterre retournèrent en leur pays; les trois Français tinrent encore le champ jusqu'à l'expiration des trente jours. Revenus à la cour de France, ils y furent grandement fêtés, car ils s'étaient comportés vaillamment et avaient gardé l'honneur du royaume de France.

CHAPITRE XX.

Les dames au XIVe siècle.

J'ai dit qu'amour est sens et vie ...
(FROISSART, *Espinette amoureuse.*)

Toutes servoit, toutes honnoroit pour l'amour d'une....
(*Le livre des faicts du maréchal de Boucicaut*, I, 9.)

Les dames ne furent pas plus négligées au XIVe siècle qu'au XIIIe. Tout ce qui fut rompu de bois de lances pour l'amour d'elles effraye l'imagination : des forêts entières, je ne crains pas de le dire. On se tromperait bien si l'on croyait que les jouvenceaux à tête légère fussent seuls occupés de ces sortes de soins. Jean Chandos, le chevalier le plus considérable de l'Angleterre, et Jean de Clermont, maréchal de France, se rencontrèrent la veille de la bataille de Poitiers, en chevauchant entre les deux camps. Ils portaient tous deux sur le bras gauche le même emblème : une dame bleue brodée au milieu d'un soleil d'or. « Chandos, s'écria le maréchal en s'arrêtant tout à coup, depuis quand

portez-vous ma devise ? — Et vous la mienne ? répliqua Chandos ; car elle est aussi bien à moi qu'à vous. — Je vous le nie, repartit Jean de Clermont, et, n'était la trêve, je vous montrerais sur l'heure que vous avez tort de la porter. — Eh bien ! reprit Chandos, demain matin vous me trouverez tout prêt à prouver par fait d'armes qu'elle est aussi bien à moi qu'à vous. — Chandos, Chandos, poursuivit le maréchal en s'éloignant, voilà bien comme vous êtes, vous autres Anglais ; vous ne savez rien imaginer de nouveau, mais tout ce que vous voyez vous est bon à prendre. » Jean de Clermont fut tué le lendemain dans la bataille, sans avoir pu se rencontrer avec Chandos.

Un roi, en ce siècle, aima une grande dame en loyal chevalier, par pur amour. Ce fut Édouard III, et cette dame fut la comtesse de Salisbury. Honneur à elle, car le mérite ne fut point au roi. Il la courtisa longtemps, et fut très-mélancolique de ne pouvoir obtenir ses faveurs. Pour elle, les brillantes fêtes où il convoquait tous les gentilshommes et gentilsfemmes de son royaume, *sans nulle excusation ;* pour elle, l'ordre de la Jarretière ; pour elle, la devise : *Honni soit qui mal y pense !* Il l'avait vue pour la première fois en son château de Salisbury, quand la noble et belle comtesse, seule et sans son mari, se défendit si courageusement contre David Bruce, roi d'Écosse, enflammant par sa beauté et

ses douces paroles ceux qui gardaient la place. « Par le regard d'une telle dame et son doux ammonestement, un homme en doit valoir deux au besoin. » C'est Froissart qui le dit : la théorie n'a donc point changé depuis Raimbaud de Vaqueiras.

Si messire Eustache d'Aubrecicourt fut alors réputé un des plus vaillants chevaliers d'Angleterre, c'est qu'il aimait et était aimé. La jeune et jolie veuve du comte de Kent, Isabelle de Juliers, s'était éprise de lui au récit des grandes bacheleries et appertises d'armes qu'il faisait chaque jour. Elle lui envoyait des haquenées, des coursiers, des lettres amoureuses. Et quels exploits ne faisait pas un tel chevalier sur ces coursiers donnés par l'amour!

Lorsque Gautier de Mauny amena à Jeanne de Montfort, assiégée dans Hennebon, ce fameux secours qui la sauva, elle descendit en toute hâte de son château dès qu'elle l'aperçut, et l'embrassa plusieurs fois lui et tous ses compagnons; et tout le monde, en la voyant faire, fut d'avis que c'était une vaillante dame. Elle l'avait encore mieux prouvé, ce semble, dans une autre occasion où non-seulement elle avait, comme dame, enflammé ses chevaliers, mais où elle avait été elle-même le plus vaillant de ses chevaliers. Ce fut lorsque, venant d'Angleterre avec Robert d'Artois, son vaisseau fut attaqué en mer. Debout sur le pont, tout armée, un cœur de lion dans la poitrine, une

roide et tranchante épée à la main, elle combattait aussi bien que jamais homme fit. Elle fut l'héroïne de cette guerre héroïque de Bretagne, où furent faites tant de prouesses chevaleresques.

Voici une galanterie du XIV[e] siècle. L'écuyer Jean de Bonne-Lance étant à Montferrand en Auvergne, parmi les dames et damoiselles, l'une d'elles, qui ne lui était pas indifférente, éleva la voix, et s'adressant à lui : « Je vous le dis, messire, je verrais volontiers un Anglais. On dit que ce sont de vaillantes gens d'armes, autant et plus vaillants que ceux de ce pays; et ils le montrent bien, car ils sont souvent en campagne et prennent sur nous villes et châteaux et les gardent. — Pardieu, dame, répondit Bonne-Lance, piqué d'honneur, si je réussis à en prendre un qui mérite d'être vu de vous, vous le verrez. —Grand merci, » dit-elle. Bonne-Lance quitta la ville et revint quelque temps après. A cette nouvelle, les dames et damoiselles se réunirent pour le festoyer, et vingt-sept d'entre elles le vinrent trouver en son hôtel. Il les accueillit avec beaucoup de grâce, et dit à la dame qui avait demandé de voir un Anglais : « Dame, je me veux acquitter envers vous. Je vous avais promis, il y a tantôt un mois, de vous montrer un Anglais. Dieu a voulu que j'en aie rencontré une troupe de bien vaillants, car ils nous ont donné fort à faire. Vous les verrez tout à votre loisir; car, pour l'amour de vous, je vous les laisserai en cette

ville jusqu'à ce qu'ils aient payé leur rançon. — Grand merci, » dirent en riant les dames; et Bonne-Lance passa encore au milieu d'elles trois joyeuses journées, après quoi il partit de Montferrand.

Aujourd'hui, nous offrons à une dame un bouquet. On lui offrait alors un Anglais : c'était plus difficile et plus héroïque.

Si, dans le feu même de la guerre, les chevaliers étaient entre eux aussi courtois qu'on l'a vu, combien davantage ne devaient-ils pas l'être envers les dames! Le duc de Berry pouvait aisément s'emparer du château Achart (1373), où la dame de Pleumartin était toute seule, ayant son mari prisonnier en Espagne. Mais elle vint le trouver et lui demanda de conclure une trêve qui durerait jusqu'au retour de son époux. « Je suis, lui dit-elle, une femme de nulle défense, et ne puis pas faire de l'héritage de mon seigneur à ma volonté; peut-être, si je faisais quelque chose qui lui déplût, il m'en saurait mauvais gré et j'en serais blâmée.... » Touché de la position de cette dame, le duc ne fit point difficulté de lui accorder une trêve, à condition qu'elle ne l'emploierait point à augmenter la garnison et les ressources de son château.

Les Anglais avaient agi naguère moins courtoisement avec la vieille duchesse de Bourbon. Le duc de Bourbon assiégeait Belle-Perche. Les comtes de

Pembroke et de Cambridge vinrent secourir la ville avec quinze cents lances. Mais on était en 1370, en plein règne de Charles V, et toutes les provocations des chefs anglais ne purent faire sortir les assiégeants de la bastide où ils avaient pris position. Irrités, ils envoyèrent au duc de Bourbon le héraut d'armes Chandos, qui lui dit : « Mes maîtres et mes seigneurs vous mandent par moi que, puisque vous ne voulez point sortir de vos retranchements et combattre, dans trois jours, sire de Bourbon, à l'heure de midi, vous verrez mettre à cheval et emmener madame votre mère. Avisez à cela, et secourez-la si vous voulez et pouvez. — Chandos, Chandos, répondit le duc, dites à vos maîtres qu'ils guerroient mal honorablement, d'avoir pris une femme âgée, seule au milieu de ses gens, et de l'emmener et ravir comme prisonnière ; et l'on n'a point vu dans les guerres des seigneurs des temps passés que les dames et damoiselles y fussent prisonnières ni ravies. Ce sera un grand chagrin pour moi de voir emmener madame ma mère, et nous la raurons quand nous pourrons : mais ils n'emmèneront pas la forteresse, et elle me demeurera. » Au jour et à l'heure dits, les Anglais sortirent de Belle-Perche au son des instruments, firent monter la vieille duchesse sur un palefroi bien équipé, et l'emmenèrent avec toutes ses dames et damoiselles. Les Français virent tout et ne bougèrent. Ils prirent

la place, et la vieille duchesse fut échangée quelque temps après contre un seigneur anglais.

Au contraire, le captal de Buch n'hésita pas, tout Anglais qu'il était, à porter secours aux trois cents dames et damoiselles françaises assiégées dans Meaux par les Jacques. Il revenait de la croisade de Prusse, en compagnie du comte de Foix, et tous deux n'avaient ensemble que soixante chevaliers; mais, apprenant à Châlons le danger de ces dames, parmi lesquelles étaient la duchesse de Normandie, femme du régent, et la duchesse d'Orléans, ils ne doutèrent pas que leur devoir ne fût d'aller les délivrer ou partager leur sort. Ils se jetèrent heureusement dans Meaux, firent une sortie impétueuse, tuèrent sept cents Jacques et dérobèrent ces nobles dames à une mort presque certaine.

Quand la femme d'Édouard II, fille de Philippe le Bel, chassée d'Angleterre, fut venue se réfugier sur le continent, messire Jean de Hainaut vint la voir. C'était un gentil chevalier à la fleur de son âge. Il ne put voir couler les larmes de cette belle ambitieuse détrônée sans en être si touché, qu'il s'écria en versant lui-même des larmes : « Vous voyez en moi, madame, votre chevalier qui ne vous manquera point, quand le monde entier vous manquerait; et je vous promets, moi et tous ceux que j'engagerai dans votre cause, de ne rien épargner, même notre vie, pour vous rétablir, vous et votre

fils, dans votre rang. » Comme on cherchait ensuite à le détourner d'une entreprise si périlleuse, il répondit qu'il n'avait qu'une mort à souffrir, qui était en la volonté de Notre-Seigneur; qu'il avait promis à cette gentille dame de la conduire jusqu'en son royaume, et qu'il ne lui manquerait point, y dût-il mourir : car, ajoutait-il, tous chevaliers doivent aider, selon leur loyal pouvoir, toutes dames et pucelles chassées et dépouillées, même sans en avoir été requis. L'entreprise eut un plein succès. Isabelle renversa son indigne époux, et mit sur le trône son fils Édouard III. Bientôt après, Édouard épousa la belle Philippa de Hainaut, dont il s'était épris dans son court exil. Il se trouva qu'en suivant la loi chevaleresque, Jean de Hainaut avait servi parfaitement ses intérêts, puisqu'il devint par ce mariage l'oncle du monarque qui fut bientôt après le puissant vainqueur de Crécy.

Il paraît que les beaux principes de Jean de Hainaut, qui étaient ceux de toute la chevalerie, n'étaient plus guère observés à la fin du XIVe siècle; car il y avait alors une foule de dames et damoiselles dépouillées de leurs héritages ou inquiétées dans leurs droits par des hommes puissants, et nul chevalier, ni écuyer, ni gentilhomme, ni personne enfin ne s'occupait de les protéger. Les pauvres opprimées accouraient auprès du roi, comme à la source de toute justice. Le bon chevalier Boucicaut

eut honte pour le royaume de France. Il communiqua ses pensées à ses meilleurs amis, et les décida à fonder un ordre (les ordres étaient alors fort à la mode) dont l'unique objet serait de défendre et protéger les dames. Treize d'entre eux se réunirent et formèrent l'ordre de l'*Écu vert à la Dame blanche*. La devise était, sur le bras, une targe d'or émaillée de vert, avec une dame blanche dedans. Des lettres d'armes furent dressées et publiées dans tout le royaume, afin de faire connaître à toutes dames opprimées où elles pourraient trouver aide et appui. « Comme tout chevalier, était-il dit, est tenu par devoir de garder et défendre l'honneur, l'état, les biens, la renommée et la louange de toutes dames et damoiselles de noble lignée, et comme ceux-ci, en particulier, sont très-désireux de remplir fidèlement ce devoir, ils les prient et requièrent, si quelques-unes d'entre elles sont lésées dans quelqu'une des choses dessus dites, de venir ou envoyer requérir l'un desdits chevaliers ou tous ensemble; et ceux qui auront été requis sont tenus de s'employer de leur personne à la défense de leur droit.... » Si le chevalier requis était absolument empêché, il devait envoyer au plus vite en sa place un des treize compagnons. Cette emprise était formée pour cinq ans, pendant lesquels les treize devaient porter la devise de l'écu vert à la dame blanche. Les lettres furent données

le jour de Pâques fleuries, l'an de grâce mil trois cent quatre-vingt-dix-neuf. Les noms les plus illustres de la chevalerie furent mis au bas : en première ligne celui de messire Charles d'Albret, cousin germain du roi.

On voit bien qu'au XIVe siècle les chevaliers faisaient des exploits pour l'amour de leur dame, comme au XIe pour l'amour de Dieu. Ce qu'ils avaient conservé de piété était accommodé au même esprit. L'objet de leur culte était principalement la Vierge. Il y a une terre, il y a un ciel : dans chaque monde il leur faut une dame. On se rappelle Thibaut de Champagne :

Quand dame perds, dame me soit aidant.

C'est la société chevaleresque et ses romanciers, lorsque les esprits devinrent plus doux, plus cultivés, plus fins, qui imaginèrent le *bon Dieu*. « Il n'est pas besoin, dit quelque part Lancelot, que notre Dieu, *qui est si bon*, soit toujours courroucé contre les pauvres pécheurs. » Pourtant Dieu le Père n'offrait toujours à l'imagination qu'un visage d'homme. Combien l'image de la Vierge souriait davantage à l'esprit et chatouillait mieux le cœur! *La douce mère de Dieu qui resplendit de beauté*, comme dit la chronique en vers. C'était encore de la galanterie. Les images de la Vierge figurèrent sur les bannières et dans les devises; le cri de

Notre-Dame s'entendit du Nord au Midi. *Notre-Dame Guesclin! Notre-Dame Bigorre!* Tous les chevaliers qui firent en 1390 la curieuse expédition d'Afrique pour les Génois étaient *donnés et voués* à la Vierge, et par là furent préservés de plusieurs fléaux. Une nuit, la Vierge, qui veillait sur eux, arrêta une attaque des Sarrasins, qui étaient sur le point de les surprendre. Il y avait aussi dans le camp un chien qui, plus vigilant que ceux du Capitole, aboyait à propos toutes les fois que le camp des chrétiens était menacé. Nul ne savait d'où venait ce chien : on ne douta point qu'il n'eût été envoyé par la Vierge Marie, et on l'appela le chien Notre-Dame.

CHAPITRE XXI.

Du Guesclin et Boucicaut.

Du Guesclin et Boucicaut sont les deux représentants illustres de la chevalerie de ce temps. Ils sont bien du XIVe siècle pour l'esprit religieux, qui ne domine ni chez l'un ni chez l'autre ; ils en sont bien encore, Boucicaut par l'élégance achevée de son éducation, de ses mœurs, du Guesclin par son penchant vers les maximes nouvelles de la guerre utile. Leur éducation et leur vie toutes différentes nous montrent deux côtés de la chevalerie de ce temps, l'une touchant à la cour, et l'autre aux routiers. On voit dans Boucicaut à quel degré de culture la société chevaleresque s'était élevée ; et l'on voit dans du Guesclin le guerrier des temps nouveaux, le chevalier de transition.

Si l'on n'oublie pas qu'une partie essentielle de la chevalerie était cet ensemble de préceptes de politesse, de bonne tenue et de convenance sociale dont il nous reste des monuments, on accordera sans peine que Boucicaut est plus que du Guesclin conforme à la bonne chevalerie.

Il fut élevé à la cour de Charles V, en récompense des services de son père. Cette cour était chevaleresque, quoique le roi le fût peu : il ne pouvait changer les mœurs comme il changeait la conduite de la guerre. Boucicaut reçut donc une éducation chevaleresque. A douze ans, il obtient du roi une petite armure et l'accompagne dans son expédition en Normandie. Tout fier, il allait se mirant partout comme une dame dans ses atours. « Or çà, lui dit-on au retour, or çà, maître bel homme d'armes, revenez à l'école. » L'enfant Boucicaut, bien mortifié, retourna à l'étude avec le petit dauphin. Mais il n'y demeura guère. Son bonheur était d'imiter la guerre avec les enfants de son âge : dans ces combats innocents, il gardait une bonne tenue; il aimait surtout à juger des coups, le poing sur la hanche. Il fit tant qu'il arracha au roi la permission de suivre diverses expéditions en Guyenne. Le roi lui donna de l'argent, le mit en bonne compagnie et lui laissa le champ libre. L'ambition d'acquérir la force et le renom d'un vaillant homme d'armes ne lui laissait point de repos. Dès que l'armée s'arrêtait, les autres se reposant, lui se livrait à tous les exercices qui constituaient l'éducation physique du chevalier, et dont quelques-uns nous semblent aujourd'hui de vrais tours de force. Tantôt il sautait tout armé sur un coursier; tantôt il courait à

pied le plus vite et le plus longtemps qu'il pouvait. D'autres fois, il frappait d'une hache ou d'un maillet de toutes ses forces, afin d'endurcir ses bras et de les accoutumer à frapper longtemps. Il faisait le soubresaut, armé de toutes pièces moins le bassinet. Il sautait tout armé sur son coursier sans le secours de l'étrier. Mettant une main à l'arçon de la selle, et de l'autre prenant les crins auprès des oreilles, il sautait, entre ses bras, de l'autre côté du coursier, si haut fût-il. Un homme de grande taille étant monté sur un grand cheval, il lui sautait à chevauchon sur les épaules, en lui prenant seulement la manche avec une main. S'il trouvait deux murs de plâtre à une brasse de distance l'un de l'autre, fussent-ils aussi hauts qu'une tour, il grimpait jusqu'au faîte en arc-boutant ses bras et ses jambes, sans jamais tomber en montant ni en descendant. Armé d'une cotte d'acier, il montait au revers d'une grande échelle dressée contre un mur, en sautant des deux mains ensemble d'échelon en échelon. Il acquérait enfin force, adresse, agilité, toutes ces qualités du corps si précieuses en ce temps, et nul gentilhomme ne pouvait rivaliser avec lui à cet égard.

Quand vint l'âge, Boucicaut paya son tribut, comme tous les jeunes nobles cœurs, à l'amour. Il l'entendit, suivant son biographe, noblement et selon les maximes du bel art d'aimer de la cheva-

lerie, non point comme les *lobeurs* de son temps, qui gâtaient tout. Il choisit, en effet, une dame belle, gracieuse et digne d'être aimée. L'audacieux enfant, qui voulait se battre à douze ans, était, devant elle, plus doux et plus bénin qu'une jeune fille. Son parler était gracieux, courtois et craintif devant sa dame, et aussi devant toutes les dames; car il cachait avec soin sa pensée amoureuse. Il les servait toutes et les honorait toutes, pour l'amour d'une. Il faisait des ballades, rondeaux, virelais, complaintes amoureuses, et les chantait lui-même gracieusement. S'il était à une fête où sa dame fût présente, sa danse, son langage, sa gaieté, toutes ses manières, avaient quelque chose d'accompli que nul ne surpassait. Mais il jugeait lui-même que toutes ces qualités ne suffisaient point pour le rendre digne de sa dame. Il ne croyait pouvoir mériter son amour que par de grands exploits dans de lointains pays. Dès qu'il eut été fait chevalier, il partit pour aller combattre en Prusse les Sarrasins (géographie du temps). Quand il en revint, sa dame, sans qu'il lui eût jamais parlé d'amour, l'aimait à son tour pour ses beaux exploits, et le récompensa par l'accueil qu'il avait mérité.

De ce moment commença la vie active et aventureuse de Boucicaut. Trois fois il va en Prusse, une fois en Terre sainte, où, trouvant le comte d'Eu prisonnier du soudan, il se mit en prison avec lui

pour lui tenir compagnie pendant quatre mois. Dans l'intervalle de ses grands voyages, il prend part aux campagnes de France; il se distingue par des défis aux chevaliers anglais, des joutes, de brillants succès. Enfin, il accompagne le comte de Nevers dans cette malheureuse expédition de Hongrie. Fait prisonnier à la bataille de Nicopolis, il comparaît le lendemain en chemise devant Bajazet, comme tous ses compagnons de captivité, pour avoir la tête tranchée. Bajazet n'avait excepté du massacre que le comte de Nevers et quelques princes du sang dont il espérait une riche rançon. Le comte, ému à la vue du maréchal (Boucicaut l'était depuis l'âge de vingt-cinq ans), regarda Bajazet en plaçant deux de ses doigts l'un contre l'autre, pour faire entendre que Boucicaut et lui étaient comme deux frères. Bajazet comprit et fit grâce. Boucicaut fut autorisé à sortir des États du sultan, afin d'aller pourchasser finances pour la rançon des princes et la sienne. Il emprunta sur parole trente mille francs à un marchand de Métélin, et fut libre; mais il ne voulut point user de sa liberté tant que les princes n'auraient pas obtenu la leur; et, comme Bajazet hésitait encore s'il ne les ferait pas mourir, il alla le trouver, et fit tant par prières et par adroites menaces, qu'il le décida enfin à recevoir la rançon des princes français.

Sa fortune fut alors au comble. Il fut chargé de

commissions considérables, et sa vie appartient plutôt à l'histoire générale qu'à l'histoire de la chevalerie. Mais les mœurs chevaleresques reparaissaient jusque dans les affaires d'État. Quand il fut gouverneur de Gênes et qu'il eut à se plaindre des Vénitiens, il leur proposa de vider la querelle par un duel sur mer. Il ne les défia pas sur terre, parce qu'ils étaient faibles de ce côté; en chevalier loyal et généreux, il les provoqua sur leur propre élément. Il proposait un combat entre une galère vénitienne, montée par des Vénitiens sous le commandement de leur doge, et une galère génoise, montée par des Génois et des Français sous le commandement de lui, Boucicaut : toutes deux d'égale force, et par la structure du bâtiment et par le nombre de l'équipage. Les flottes des deux nations devaient se tenir à distance et respecter ce singulier duel naval, qui, je pense, n'eut pas lieu.

Je sais que ce personnage de Boucicaut est embelli; que le biographe est un apologiste; qu'il écrit du vivant, et même sous l'inspiration de son héros, et qu'il faut, pour avoir la juste mesure du réel Boucicaut, retrancher quelque perfection à celui du livre. Celui-ci n'en demeure pas moins une figure, un peu fausse peut-être pour la réalité, mais très-vraie pour les mœurs. Cet agréable écrit pourrait être appelé la Cyropédie de la chevalerie; mais

une Cyropédie bien plus exacte et bien moins théorique que celle de l'écrivain grec.

Cette éducation modèle, du Guesclin ne la reçut pas. Il n'en reçut même aucune. Chacun sait comme il faisait, enfant, le désespoir de sa mère ; comme il était sans cesse engagé avec les enfants du voisinage dans des combats opiniâtres et même sanglants, d'où ses vêtements et sa peau sortaient également déchirés. Dans le commerce des petits vauriens qui rôdaient dans la banlieue du château paternel, il apprit à manier, plus tard, les grands vauriens qui vagabondaient par le royaume de France, et qu'il eut l'art de rassembler et de conduire dehors : semblable à l'ingénieur habile qui, voyant un pays inondé, creuse un canal, y rassemble les eaux éparses et les fait s'écouler à la mer. Et néanmoins du Guesclin fut chevalier : il le fut, et de titre et de mœurs. Comment, sans cela, eût-il pu commander à des chevaliers? ils l'eussent répudié. Son grand mérite fut de posséder si bien ensemble les mœurs des deux sortes de gens de guerre, qu'il put commander aux uns et aux autres, et inspirer à tous le respect, en se montrant maître passé dans l'une et l'autre manière de combattre.

Sa vie offre un singulier mélange de scènes où il apparaît tantôt chevalier, tantôt routier.

Quand le duc de Lancastre lui envoie un héraut dans Rennes assiégée, et que le héraut, voyant venir

par la rue un homme vêtu d'une mauvaise jaquette noire, avec une hache pendue au cou, s'écrie : « Sainte Marie ! mais il a toute la mine d'un brigand ! » voilà du Guesclin dans sa physionomie de routier, au jugement même d'un contemporain.

Mais quand le duc de Lancastre lui propose de passer à son service avec le titre de chevalier et de grandes terres, et qu'il refuse noblement, le voilà plus véritablement chevalier qu'il ne l'eût été avec le titre et les terres que lui offre le duc.

Quand il éloigna le même duc des murs de Rennes assiégée, il fut homme d'esprit plus que chevalier bien sincère, car je suppose qu'un tel chevalier n'en peut encourager un autre à commettre des péchés de chevalerie. Le duc avait fait vœu de ne pas se retirer avant que son pennon fût assis devant la porte de la ville, et, quoiqu'il n'eût plus d'espoir de la prendre, parce qu'elle s'était ravitaillée et renforcée, il demeurait toujours, pour ne pas violer son vœu. Du Guesclin l'invita à entrer dans Rennes, lui dixième, lui montra en détail les ressources de la ville, et, quand il eut tout vu, lui offrit, s'il voulait se dégager de son vœu à l'amiable, de planter ses bannières et pennons au-dessus de la porte. Le duc les envoya chercher, les planta, prit le vin que du Guesclin fit apporter, puis sortit et leva le siége. Du Guesclin ne viola pas lui-même le vœu chevaleresque ; mais il

le fit violer à un autre : il jugea sans doute que c'était de bonne guerre et que l'on n'était pas obligé de ménager la conscience d'un ennemi.

La manière dont il prit Mantes avec Boucicaut le père montre chez l'un et l'autre beaucoup d'habileté, mais peu de scrupule ; le rusé Breton eut toutefois l'art de laisser encore la plus lourde charge à la conscience d'autrui. Mantes était au roi de Navarre ; du Guesclin et Boucicaut tenaient la campagne pour le roi de France, et, dans le voisinage, le château de Rolleboise était occupé par une bande de routiers qui faisaient la guerre aux uns et aux autres pour leur propre compte. Laissant du Guesclin en arrière, Boucicaut s'approcha de Mantes avec ses gens tout en désordre : « Haro ! bonnes gens de Mantes, ouvrez-nous vos portes, car voici ces pillards et meurtriers de Rolleboise qui nous poursuivent. — Qui êtes-vous, sire ? dirent les gens qui gardaient la porte. — Seigneurs, je suis Boucicaut, maréchal de France ; le duc de Normandie m'a envoyé contre ceux de Rolleboise : mais ils m'ont déconfit et vont me prendre avec mes gens, si vous n'ouvrez bientôt votre porte. — Sire, répondirent les bonnes gens de Mantes, nous savons bien que ceux de Rolleboise sont vos ennemis comme les nôtres ; mais le duc de Normandie nous hait ; vous êtes son maréchal, et nous ne savons trop si nous devons vous recevoir. — *Par*

ma foi, seigneurs, répliqua Boucicaut, je ne suis point venu ici contre vous, mais seulement contre la garnison de Rolleboise. » Rassurés par ce serment, les Mantais ouvrirent; Boucicaut entra et se rendit dans un hôtel où il commença d'ôter ses armes, pour augmenter la sécurité des habitants Cependant ses gens entraient à la file, lentement, pour donner le temps d'arriver aux Bretons de du Guesclin. Ceux-ci, se mêlant avec eux, arrivèrent jusqu'aux portes, s'en emparèrent violemment, et en même temps du Guesclin accourut au galop avec sa troupe, au cri de : « Saint-Yves! Notre-Dame Guesclin! à la mort les Navarrois! » La ville fut prise, beaucoup d'hôtels pillés et de gens égorgés. Voilà une ruse de guerre habilement conduite. Mais Aratus de Sicyone, l'antique surpreneur de villes, n'a rien fait d'aussi perfide, dans un temps où les lois de la chevalerie n'existaient pas.

Du Guesclin est encore routier quand il se déguise en bûcheron, prend un air de pauvre homme haletant sous le poids de la ramée, s'introduit dans le château de Forgeray sous cette apparence, puis tout à coup jette le bois, tire l'épée et s'empare du château avec ses compagnons embusqués.

Mais il est chevalier aux pieds de la princesse de Galles, qui vient, en ennemie généreuse, de

payer dix mille francs pour sa rançon : « Madame, je me croyais le plus laid chevalier qui fût en vie ; mais à présent, je vois bien que je suis beau, puisque je suis aimé des dames. »

Il fut routier et routier et demi avec les routiers, avec cette grande compagnie qu'il tira si adroitement de France, principalement aux dépens du pape : « Je vous ferai tous riches, leur dit-il, et nous aurons tous le paradis après notre mort, si nous suivons mon conseil. » C'était pour tous les goûts : pour les dévots, s'il y en avait quelques-uns d'égarés dans cette compagnie, l'absolution du pape et la croisade en Chypre, en passant par l'Espagne et le royaume de Grenade : ce qui n'était pas le plus court chemin. Pour les autres, le plus grand nombre, l'argent du roi, l'argent du pape. Et le pape, du haut de son palais, les apercevait fourrageant dans le pays, amenant dans leur camp vaches, moutons, brebis, oies, chapons, pain blanc et pain bis, sans oublier le vin. « Vrai Dieu ! s'écria le saint-père, vrai roi de Paradis ! Mais ces gens vont de mal en pis ; ils se précipitent en enfer avec le diable. » Et le conseil des bourgeois, assemblé par son ordre, ayant fait la répartition, les gens de la ville furent taillés et malmenés. « Par la Trinité sainte ! s'écria du Guesclin, quand il sut d'où venait cet argent, je ne prendrai pas un seul denier de ce que les

pauvres gens d'Avignon ont été forcés de fournir. Il faut que pape me donne tout du sien. » Et il l'exigea, il l'obtint et fit tout rendre aux Avignonnais jusqu'à la dernière pièce.

L'Église devez défendre,
La veuve, aussi l'orphelin entreprendre.

Du Guesclin pratiquait le second de ces préceptes mieux que le premier : c'était un chevalier très-gallican.

CHAPITRE XXII.

Expéditions lucratives des chevaliers.

Si les chefs et les plus considérables de la chevalerie s'éloignaient des purs principes de loyauté et de désintéressement, on pense bien que le vulgaire ne s'en faisait pas scrupule. Comme les profits étaient pour les routiers, les chevaliers devenaient routiers. La guerre se faisait alors dans presque tous les pays de l'Europe. Dès qu'elle était ou suspendue ou ralentie en France, les chevaliers s'en allaient au loin chercher de l'emploi, de l'honneur, une bonne solde et des profits, en termes du temps, *se avancer*, *avancer leur corps*. Chaque année, au sortir de l'hiver, ils se mettaient en course et s'allaient enrôler sous tel ou tel seignenr. A cause de l'esprit aventureux des Gascons, les seigneurs des Pyrénées étaient de grands recruteurs de chevaliers. Le prince de Galles, prêt à entrer en Espagne, avait demandé mille lances au sire d'Albret, qui alla dans ses terres pour les réunir. Au moment de partir, le prince ne lui en demanda plus

que deux cents. Le sire d'Albret en fut fort irrité et écrivit : « Cher sire, je suis tout étonné d'une lettre que vous m'avez envoyée, et je ne sais comment je dois répondre ; vous me mettez dans l'embarras et me faites préjudice à moi et à tous mes hommes que j'ai rassemblés par vos ordres et qui sont prêts à vous servir ; je les ai détournés du profit qu'ils eussent fait de plusieurs autres côtés ; beaucoup se proposaient d'aller en Prusse, à Constantinople ou à Jérusalem, ainsi que font tous les chevaliers et écuyers qui désirent avancer.... » Cela fut cause d'une rupture entre le prince de Galles et le sire d'Albret.

Parmi les profits des chevaliers, il ne faut pas oublier les rançons. C'était le bénéfice ordinaire des plus vaillants. Les prisonniers n'appartenaient pas comme aujourd'hui à l'État. L'intérêt personnel donnait même aux guerres une certaine humanité. On aimait mieux prendre que tuer. Et d'ailleurs le chevalier qui se rend quand il n'a plus que l'alternative de se rendre ou de périr, n'est nullement présenté comme déshonoré. C'est un malheur que nous voyons arriver aux plus braves et aux plus renommés. La rançon, dans Froissart, est comme le tarif de ce que vaut un chevalier. « C'était l'homme d'armes que les Anglais redoutaient le plus, et pour vingt mille francs ne l'eussent point laissé en prison. » Ailleurs ce sont d'autres chiffres :

quarante mille, cent mille francs. Par la force des choses, tout objet ou tout service tend à prendre une valeur vénale relative, à avoir, si je l'ose dire, un cours établi.

Cet usage des rançons n'eût pu se maintenir, si celui de les payer loyalement n'eût été inviolable. Tous les chevaliers que l'on voit à cette époque rendus à la liberté sous la promesse d'une rançon, reviennent se remettre, au terme fixé, dans les mains du vainqueur, s'ils ne peuvent la payer. S'il était vrai que le roi Jean fût revenu en Angleterre par un scrupule semblable, il n'eût fait que se conformer à l'une des plus rigoureuses lois de la guerre de ce temps. Cela était ordinaire : on ne concevait pas une autre conduite. Agir autrement eût été se mettre hors de la chevalerie, des usages, des mœurs du temps ; hors des mœurs, ce qui est pis que d'être hors la loi.

Quand le vaincu était tué et non prisonnier, le vainqueur, privé de sa rançon, avait en revanche son cheval, ses armes, même sa valise. Du Guesclin dérobe les joyaux de sa mère, les vend, s'équipe tant bien que mal lui et soixante compagnons, et s'en va courir les forêts de la Bretagne. Il rencontre un chevalier anglais bien armé et bien monté, l'attaque, le tue et retourne au manoir paternel. Quand la dame du Guesclin vit revenir son fils sous les belles armes et sur le beau coursier du

chevalier anglais, elle fut bien joyeuse ; et elle le fut encore davantage quand on ouvrit sa malle. On y trouva beaucoup d'argent et de joyaux, que Bertrand donna à sa mère pour remplacer ceux qu'il lui avait pris. A la vue de ces joyaux qui sans comparaison valaient mieux que les siens, la bonne dame commença de prendre meilleure opinion de son fils et de croire, ce qu'elle n'avait jamais voulu faire, aux prédictions de cette sœur converse qui avait annoncé la gloire future de l'enfant querelleur. « Ha ! fils Bertrand, bien dit la converse, que par toi serait honorée toute la race dont tu es issu. »

Un nouveau stimulant pour l'ardeur des guerriers fut l'usage assez fréquent dans ces guerres de proposer des prix d'argent pour le mieux faisant. Au fameux siége d'Aiguillon, en 1346, le duc de Normandie, qui commandait les Français assiégeants, proposa cent écus à qui gagnerait le premier le pont de la porte du château, et ce prix produisit une ardeur incroyable. On voit, il est vrai, des chevaliers dédaigner le prix ou le distribuer à leurs écuyers : ce sont les seigneurs et les riches. Les chevaliers moins considérables ne pouvaient agir ainsi, et cette sorte de prix ne les eût pas tant excités, s'ils l'eussent considéré comme indigne d'eux.

L'humeur aventureuse des chevaliers en quête de profits se répandait dans toutes les directions. Ce

n'était plus le temps où la puissance de la foi tournait toutes les expéditions lointaines vers un but unique : Jérusalem. L'opinion, toutefois, avait conservé du respect pour la guerre sainte. Le chevalier qui l'entreprenait s'honorait doublement, et par le motif pieux et par le prestige plus grand d'une expédition en des pays lointains, devenus quasi fabuleux pour l'Europe. Comme les chevaliers n'allaient plus que par troupes peu considérables à ces expéditions lointaines, ils n'avaient plus que faire en Palestine. Ils allaient donc chercher l'honneur de la guerre sainte sur d'autres points de l'immense frontière qui séparait le monde idolâtre ou mahométan du monde chrétien : en Prusse, en Hongrie, à Constantinople, en Espagne, où des puissances chrétiennes, en croisade perpétuelle contre les ennemis du christianisme, acceptaient volontiers les services des chevaliers étrangers. Les Espagnols, les Hongrois et les Grecs avaient véritablement affaire aux sectateurs de Mahomet; en Prusse, les chevaliers Teutoniques et les Porte-glaives, deux ordres militaires puissamment organisés pour la propagande religieuse armée, faisaient aux Lithuaniens idolâtres une guerre plus semblable à celle de Charlemagne contre les Saxons qu'aux véritables croisades. Mais dans nos pays l'on couvrait du nom de Sarrasins tous les peuples qui n'étaient pas chrétiens.

Il y eut aussi une fort curieuse expédition sur le sol africain, dont j'ai déjà dit un mot. Les Génois, irrités des attaques des Barbaresques, résolurent d'aller prendre l'importante ville d'Afrique au royaume de Tunis. S'engageant à fournir les vivres et les transports, ils demandèrent des guerriers au roi de France, qui permit à quatorze cents chevaliers et écuyers de prendre part à l'expédition. Je dis : qui permit; nul en effet ne put partir sans permission, et ceci est un trait bien frappant de la subordination croissante des chevaliers à l'autorité royale. Le duc de Bourbon, oncle du roi, suivi de fort grands personnages, commanda l'expédition. Je ne serais point surpris que l'Arioste se fût inspiré de ce chapitre de Froissart pour la création des noms épouvantables de ses héros mahométans et pour cette divertissante confusion des mœurs de tous les pays, qui rend son œuvre si piquante. Belluis de Maldages, Madifer de Tunes, Agadinquor d'Oliferne sont les héros sarrasins qui défendent Afrique. Agadinquor, couvert d'une armure noire et coiffé d'un turban blanc, paradait sans cesse sur un cheval qui semblait moins marcher que voler. Il aimait parfaitement et de bon cœur la fille du roi de Tunis, une jeune et bien belle dame qu'on appelait Alsala, et qui devait être héritière du royaume à la mort de son père. Pour elle il faisait maintes appertises d'armes. Agadinquor voulut

14

provoquer les chrétiens à un combat de dix contre dix. Accompagné d'un drogman, il s'approcha de leur camp. L'écuyer Chiffrenal s'avança à sa rencontre, et le drogman lui dit : « Chrétien, êtes-vous noble homme de nom et d'armes, et prêt à faire ce qu'on vous demandera? — Oui, répondit Chiffrenal : dites ce qu'il vous plaira; on vous l'accordera. — Voici, reprit le drogman, un gentilhomme des nôtres qui demande la bataille à vous corps à corps, ou, si vous voulez, dix des nôtres combattront contre dix des vôtres. Le sujet de la querelle est celui-ci. Les nôtres disent et maintiennent que notre loi vaut mieux et est plus belle que la vôtre : or elle est faite depuis le commencement du monde; la vôtre n'est qu'une loi trouvée et donnée par un homme que les Juifs pendirent et firent mourir en croix. » Chiffrenal lui coupa la parole, accepta le défi et retourna au camp. Plusieurs chevaliers donnèrent aussitôt leurs noms. Mais les chefs et les vieillards de l'armée trouvèrent qu'on s'était engagé témérairement. « Qui nous assure, disait le sire de Coucy, qu'ils enverront dix véritables gentilshommes, et non pas dix ribauds et varlets? qu'ils agiront loyalement en chevaliers, et ne prépareront pas quelque embuscade? » L'affaire fut vivement débattue dans le conseil, et l'on décida enfin que toute l'armée se tiendrait sous les armes, pour être en mesure en cas

de perfidie. Les dix chevaliers et écuyers se mirent sur les champs et attendirent les dix Sarrasins, qui ne vinrent pas. Pour employer la journée, on poussa contre la ville une attaque qui fut malheureuse : l'armée se découragea; les Génois se plaignirent que les chevaliers n'avançaient à rien; bref, tout le monde se rembarqua sans autre conquête et sans avoir vu les gentilshommes sarrasins.

Ceux qui font venir de l'Orient la chevalerie occidentale ne chercheront point leurs preuves dans ce passage.

Voilà à quoi se réduisaient alors les expéditions qui portaient encore un caractère religieux. Elles n'étaient pas sans profit. La dernière fait pourtant exception : pour un motif ou pour un autre, il fut ordonné que chacun partirait à ses frais, et les seigneurs ne soldèrent que les gens de leur maison. Les autres expéditions se faisaient dans des pays plus rapprochés, en France, en Écosse, en Castille, et n'avaient qu'un caractère politique.

Tous ces pays n'attiraient pas également les chevaliers. L'amiral Jean de Vienne conduisit les chevaliers français en Écosse. Leur déception fut grande lorsque, habitués à trouver en France ces beaux hôtels bien meublés, ces châteaux, ces bons lits bien mous pour reposer, ils se virent dans un pays où manquaient les vivres, et même le fer pour ferrer les chevaux. Ils se mirent à rire

(ce sont des Français) et se dirent entre eux : « En quel pays nous a donc amenés l'amiral? Nos seigneurs de pères et nos dames de mères avaient bien raison de nous dire : *Va, va, tu auras encore en ton temps, si tu vis longuement, de durs lits et de pauvres nuits*. A quoi le maréchal répondait, gourmandant leur mollesse : « Contentez-vous de ce que vous trouvez. Vous ne pouvez pas toujours être à Paris, ni à Dijon, ni à Beaune, ni à Châlons. Quand on veut vivre dans ce monde avec honneur, il faut s'attendre à rencontrer du bien et du mal. »

La guerre de France était la guerre de prédilection des chevaliers anglais : non pas tant à cause des prétentions des rois d'Angleterre au trône de France, ou par l'effet d'une antipathie nationale, que pour les agréments qu'on y trouvait. Quand il fut question, en 1387, d'une expédition de chevaliers anglais en Castille, ceux qui connaissaient déjà le pays se récrièrent : « Ce voyage-là n'est pas bien à notre portée. C'est trop loin. Mieux vaut pour nous la guerre de France. Il y a en France pays agréable, air tempéré, douces rivières et beaux logis. En Castille, ce n'est que roches qui ne sont pas bonnes à manger au verjus, rivières troubles, vivres médiocres, vins forts et chauds dont nous n'avons pas l'habitude, pauvres gens, sales, mal habillés. Quand on entre dans une grosse ville

ou château, où l'on croit trouver merveilles, on n'y trouve que du vin, du lard et des huches de sapin vides. C'est tout le contraire du royaume de France. *Il faut faire la guerre là où il y a profit....* » Les beaux pays, comme les belles femmes, sont ceux qui ont le plus besoin d'avoir du courage et de la vertu pour se défendre, parce qu'ils sont plus souvent attaqués. La pauvre Italie le sait bien, victime de tant de brutales amours ! Et la Turquie l'éprouve aujourd'hui. Supposez une orgie de barbares, et des captives parmi eux : la plus belle sera la plus outragée.

L'Espagne n'inspirait point encore de passion semblable. Ses oranges et ses Andalouses n'avaient pas encore été chantées. Le comte de Foix voyait avec regret la fleur de sa chevalerie partir pour la Castille. « Voici, disait-il, ce qui vous aviendra de ce voyage : vous reviendrez si pauvres et si nuds, que les poux vous étrangleront et que vous les croquerez entre vos ongles (et disant la chose, il en fit le geste, mettant ses deux pouces ensemble); ou vous serez tous morts ou tous pris. — Monseigneur, dirent en riant les chevaliers, il faut en attendre l'aventure. »

La pouilleuse Espagne! ainsi l'appelait déjà le comte de Foix. Elle se nettoie aujourd'hui, dit-on. Puisse-t-elle mener à fin cette difficile toilette ! Mais qu'elle sache bien que, si elle en laisse un, il en reviendra mille.

CHAPITRE XXIII.

La cour du comte de Foix. — Le bâtard de Mauléon.

De toutes les cours féodales qui étaient alors le rendez-vous des chevaliers et écuyers aventureux de tous les pays, il n'en était peut-être pas de plus fréquentée que celle du comte de Foix. Froissart, qui avait vu bien des cours de rois, de ducs, de comtes et de hautes dames, n'en avait rencontré aucune qui lui plût davantage et qui lui parût plus disposée aux exploits guerriers. La salle, les chambres et la cour du château étaient pleines de chevaliers et d'écuyers d'honneur qui allaient et venaient. On les entendait parler d'armes et d'amour, et se raconter les nouvelles qui arrivaient de tous les pays. Nulle part, en effet, l'on n'était plus au courant de ce qui se passait dans toute la chré-ienté, et le comte était informé avec une telle promptitude, qu'on disait parmi le peuple de Béarn qu'il était en relation avec un esprit nommé Orton, par l'entremise d'un certain sire de Corasse, auquel malheur en avint. On racontait sur ce sujet

une fantastique histoire. Ce bruit singulier contribuait encore à augmenter le prestige du comte, qui d'ailleurs joignait à la plus haute noblesse toutes les qualités qui pouvaient faire un prince de la chevalerie. C'était d'abord le plus bel homme de son temps. Il était bien fait des membres et de la taille; il avait les traits réguliers, le visage riant et sanguin, les yeux bleus et amoureux. Sa libéralité était connue de tous ceux qui avaient paru à sa cour ou même dans ses États; tous les chevaliers et écuyers qui traversaient le pays, les hérauts, les ménestrels, recevaient de ses dons, et c'eût été le fâcher que de les refuser. On estimait à trois millions de florins son revenu annuel, et l'on disait qu'il ne se passait point d'année qu'il n'en dépensât soixante mille en présents de ce genre. Il aimait la chasse et y excellait; il en a même écrit un traité. Il parlait volontiers d'armes et d'amour. Il aimait les vers et la musique, et recherchait les clercs et les hommes savants. A peine Froissart fut-il arrivé à Orthez, qu'il le fit appeler à sa cour et s'empressa d'éclairer lui-même l'infatigable quêteur de récits historiques. Froissart offrit au comte un beau livre intitulé *Méliadus*, où il avait recueilli, mis en vers, arrangé toutes les chansons, ballades, rondeaux et virelais que Wenceslas de Bohême, duc de Luxembourg et de Brabant, avait composés. Il lui en faisait la lecture toutes les nuits après son souper. Le comte

avait pour usage de se lever à midi et de souper à minuit. Il se rendait alors de sa chambre en la salle du château; douze varlets portaient devant lui douze torches et les tenaient devant sa table pendant tout le repas : cela répandait une grande clarté dans la salle, qui était pleine de chevaliers et d'écuyers, et où quantité de tables toutes dressées invitaient à souper ceux qui en avaient envie. Le comte gardait à table une dignité toute royale : nul ne lui parlait sans avoir été appelé. Il buvait peu, mangeait force volaille, les ailes et les cuisses seulement. Il se faisait faire de la musique par ses ménestrels ou chanter par ses clercs des rondeaux et virelais. Il prenait plaisir aussi à voir des entremets curieux et singuliers, qu'il envoyait ensuite aux tables des chevaliers et écuyers. Il demeurait à table environ deux heures et remontait ensuite dans sa chambre pour entendre la lecture de Froissart. Nul, pendant cette lecture, ne soufflait mot, car on savait qu'il aimait à entendre fort distinctement. Quand il lui plaisait d'engager la discussion sur un point, il s'adressait au docte lecteur, non en son gascon, mais en bel et bon français.

Les jours de grande réception, il montait, après le dîner, dans une grande galerie haute, où l'on arrivait par un large escalier. Il y avait là une de ces vastes cheminées féodales autour de laquelle le comte et ses chevaliers faisaient cercle et devi-

saient. On n'y faisait point un grand feu habituellement; le comte n'en voulait pas davantage. Ce n'était pas que le bois lui manquât. Le Béarn, aujourd'hui dégarni, était alors couvert de forêts. Un jour de Noël pourtant, jour de grande fête et de réunion nombreuse, il gelait fort et faisait grand froid. Le comte, arrivé dans la galerie, regarda le feu et dit : « Voilà un petit feu pour le froid qu'il fait! » Un chevalier, nommé Ernauton d'Espagne, qui se trouvait en ce moment près des fenêtres de la galerie, s'amusait à voir entrer dans la cour du château une troupe d'ânes chargés de bois. Ernauton était d'une force prodigieuse. A peine eut-il entendu le mot du comte, qu'il descendit dans la cour, prit le plus grand de tous ces ânes chargés de bois, le chargea sur son cou fort légèrement, remonta l'escalier, qui avait vingt-quatre marches, fendit la foule des chevaliers et écuyers, et renversa les bûches et l'âne les pieds en l'air dans la cheminée sur les chenets, aux grands éclats de rire du comte et de toute la société.

Devant cette grande cheminée, plus d'une fois Froissart provoqua les curieuses confidences des chevaliers de renom. Un soir, tandis que le comte de Foix se faisait attendre, il obtint celles du Bâtard de Mauléon. Cet écuyer gascon avait soixante ans quand Froissart le fit causer; longue vie de rou-

tier, pleine d'aventures médiocrement chevaleresques; encore le vieux taisait-il les meilleures, de son aveu; il ne lui convenait pas de tout dire : il avait quelques raisons pour cela; ce qu'il disait faisait bien augurer du reste. Il avait débuté dans le parti anglais, auquel du reste il resta toujours fidèle; il servait sous le captal de Buch à Poitiers, et il eut ce jour-là pour bonne étrenne (doux souvenir dans les vieux jours) trois prisonniers, un chevalier et deux écuyers qui lui rapportèrent l'un dans l'autre trois mille francs. Après cela il alla en Prusse avec le captal et monseigneur de Foix. Au retour, il combattit avec eux pour délivrer les dames enfermées dans Meaux. Mais voilà que la paix se fit entre les rois de France et d'Angleterre. Les pauvres compagnons (c'est ainsi qu'il s'appelle, lui et ses pareils) durent évacuer les places qu'ils occupaient, et cependant il leur fallait bien vivre. Ils se rassemblèrent en Bourgogne sous leurs capitaines, dont l'un était le Bâtard lui-même. Les voilà douze mille routiers, Anglais, Gascons, Espagnols, Navarrais, Allemands, Écossais, gens de tous pays, forts, hardis, habiles à choisir un champ de bataille, à écheler et assaillir les murs des villes et châteaux. Leur premier profit fut la bataille de Brignay, où ils déconfirent le connétable. Cette victoire fit grand bien aux pauvres compagnons; ils devinrent riches de prisonniers,

et de villes et de châteaux, dont ils s'emparèrent dans l'archevêché de Lyon. Ils firent mieux, occupèrent le pont Saint-Esprit, et de là guerroyèrent le pape et les cardinaux sans pitié. Le pape dut faire un sacrifice de soixante mille francs pour détourner une partie de ces aventuriers sur la Lombardie; le reste, entre autres notre Bâtard, resta, se répandit sur les bords de la Loire, occupa la Charité. « Et rançonnions, dit-il, tout le pays, ni on ne pouvait être quitte de nous, ni pour bien payer, ni autrement. » Dans cette vie aventureuse, il eut ses malheurs. Il fut fait prisonnier à Cocherel, et encore une autre fois que toute sa bande fut détruite et son souverain capitaine, Jean Aimery, fait prisonnier. Jean Aimery était un chevalier anglais, fameux parmi ces routiers; Guichart Albregon, qui le prit tout couvert de blessures, le remit à un hôtelier de Sancerre : « Gardez-moi bien ce prisonnier, lui dit-il, et veillez à bien étancher ses plaies; car, s'il demeure en vie, il me vaudra bien vingt mille francs. » Cet hôtelier fit si mal sa commission et laissa tant saigner le prisonnier qu'il mourut, et la rançon avec lui; Guichart en fut fort courroucé. Le Bâtard, plus heureux, se racheta. La guerre se ralluma entre la France et l'Angleterre; on se battit fort; il vit tomber tous ses compagnons : « Et encore, Dieu merci, ajoutait-il, je suis de-

meuré en vie, tantôt à plat, n'ayant pas même de quoi m'équiper, tantôt riche à foison, selon la bonne ou la mauvaise fortune. » Un jour que les choses allaient mal, il avisa le château de Thurit en Albigeois. Il prend cinquante hommes, s'achemine de nuit vers la place, par les bois et les bruyères, et place son monde en embuscade; lui sixième, il s'habille en femme, prend une cruche et se cache sous des meules de foin. C'était vers la Saint-Jean; on venait de faucher les prés et de faner. Quand au matin les portes s'ouvrirent et que les femmes commencèrent à venir à la fontaine, les six routiers déguisés, le visage bien caché sous leurs couvre-chefs, allèrent remplir leurs cruches et s'acheminèrent vers la ville : « Ha! sainte Marie! disaient les commères, que vous êtes matin levées! — C'est vrai, » répondaient-ils en contrefaisant leurs voix. Pour toute garde, il y avait à la porte un savetier qui mettait à point ses formes et ses rivets. Ils sonnèrent du cor pour avertir l'embuscade : « Femmes, haro! dit le savetier, qui avait entendu sans voir; qui a sonné du cor? — C'est un prêtre qui va aux champs; je ne sais s'il est curé ou chanoine de cette ville. — Bon, c'est messire Pierre François, notre prêtre; il est fort pour aller le matin courir les lièvres dans les champs. » Pendant ce dialogue, les compagnons accourent, s'emparent de la porte et

prennent la ville sans résistance. « Lequel château depuis m'a valu, que par pillage, que par pactis, que par bonne fortune que j'y ai eue, cent mille francs; et j'en ai retiré chaque année plus qu'on n'aurait fait en le vendant au plus cher avec toutes ses dépendances. Or, je ne sais à présent ce que j'en dois faire; car je suis en traité avec le comte d'Armagnac et le dauphin d'Auvergne, qui ont charge du roi de France de racheter les châteaux occupés par ceux qui ont fait la guerre pour l'Angleterre. Plusieurs ont déjà traité et rendu leurs forts. Je ne sais si je rendrai le mien. » Ainsi parlait ce vieux partisan. En attendant, il menait grand train, grand équipage, et, comme un grand baron, se faisait servir lui et ses gens dans de la vaisselle d'argent, à l'hôtel de la Lune, à Orthez, où il était descendu, aussi bien que messire Jehan Froissart.

CHAPITRE XXIV.

I. Décadence des sentiments chevaleresques, extravagance. — II. Les Galois. — III. Vœux. — IV. Vêtements. — V. L'ordre de l'Étoile. — VI. La chevalerie assujettie aux rois. — VII. La chevalerie envahie par les bourgeois. — VIII. Abandon des tournois.

I.

La chevalerie était, à la fin du XIVe siècle, dans une brillante décadence, et cela partout. Les chevaliers anglais furent discrédités dans leur patrie après le règne de Charles V, pour avoir perdu la France conquise, comme les chevaliers français l'avaient été après Crécy et Poitiers, pour n'avoir pas su la défendre.

Le caractère moral s'abaissait de tous points. Le courage n'avait pas diminué; mais cette loyauté rigoureuse qui rendait si imposante une figure de vrai chevalier fléchissait partout. L'esprit religieux, qui avait élevé la chevalerie à la hauteur de dignité d'un sacerdoce, l'abandonnait de plus en plus, et elle devenait toute mondaine. L'amour, qui, noblement entendu, l'avait à la fois si puissamment

excitée aux grandes actions et si merveilleusement humanisée, adoucie, polie, commençait à perdre son noble caractère; de sorte que le chevalier ne savait plus servir dignement ni Dieu ni sa dame. La galanterie, j'entends par là seulement le respect et les égards empressés pour les femmes, après avoir donné à la société chevaleresque le charme de la politesse et de l'élégance, lui communiquait maintenant, en se raffinant, quelque chose de maniéré, de prétentieux et d'extravagant. L'extravagance (c'est-à-dire une exagération déraisonnable et de mauvais goût) était un vice qui devait se produire, à la longue, dans une société qui mêlait l'exaltation et le raffinement. La chevalerie en gâta toutes choses et en fut elle-même tout à fait gâtée.

II.

L'ascétisme est toujours déplacé; il l'est plus que jamais en matière d'amour. Vers 1320, la société chevaleresque du midi de la France fut envahie par une secte bizarre d'ascètes amoureux. Sous le nom de Galois et de Galoises, chevaliers et écuyers, dames et damoiselles du Languedoc se mirent à une des plus étranges tortures qu'on ait imaginées, non par esprit de pénitence, car ils continuaient d'aimer, ils aimaient plus que jamais, mais comme pour témoigner de la puissance de l'amour, qui rend

douces toutes les souffrances. Chez tous les peuples et dans tous les temps, il fut d'usage de se couvrir quand il fait froid et de se découvrir quand il fait chaud. Les Galois changèrent tout cela. Quand la canicule brûlait la terre, et que tout homme de bon sens, suant et étouffant, cherchait l'ombre et le frais, on voyait se promener par les places publiques les Galois et les Galoises, chargés de vêtements, bien enveloppés dans de longs manteaux fourrés et montrant à peine leur visage. S'ils rentraient chez eux, c'était pour allumer de grands feux et se serrer tout autour en faisant semblant d'avoir froid. Mais quand les frimas couvraient la terre, quand tout le monde grelottait, nos Galois s'en allaient par les rues couverts de petites cottes simples, et honte alors à qui portait chapeau, manteau, gants, moufles, etc. Ils s'allaient coucher le soir dans des lits bien frais, *avec une serge légère sans plus*. Des arbustes verts donnaient un air de printemps à leurs cheminées. Les Galois pratiquaient entre eux l'hospitalité la plus large. L'un d'eux rendait-il visite à un confrère marié : celui-ci lui quittait sa maison, sa femme et les droits du maître. Il ne rentrait que quand le visiteur avait fini sa visite. Cette folie dura assez longtemps pour l'excentricité du régime. Ces braves gens finirent pourtant par mourir tous, comme cela devait être, gelés. Ils trépassaient stoïquement, tout roides au-

près de leurs amies, et leurs amies près d'eux, parlant d'amour et se moquant de ceux qui avaient chaud. Le chroniqueur les appelle *martyrs d'amour*. Cette palme ne peut leur être refusée. Mais du noble et fécond amour de la saine chevalerie à ces folles excentricités, il y a une grande distance.

III.

L'extravagance parut singulièrement dans les *vœux*, qui sont un usage trop remarquable de la chevalerie pour n'en pas dire quelques mots. Le vœu ou l'emprise était un serment d'accomplir une certaine entreprise. Sérieusement fait, il n'avait rien que de respectable et d'utile : il donnait de l'opiniâtreté aux entreprises, de la vigueur aux actions, de la force aux caractères, et voilà pourquoi ces siècles nous paraissent si énergiques et si mâles. On vit des assiégés faire vœu de se manger les uns les autres plutôt que de se rendre. Ordinairement, le serment était corroboré par quelque pratique ascétique, quelque sacrifice, privation, gêne, souffrance, que le chevalier s'obligeait à supporter jusqu'au parfait accomplissement de son entreprise. Un Anglais défie Duguesclin et fait vœu, en jetant son gage de bataille, de ne pas dormir au lit avant d'avoir eu satisfaction. Duguesclin, relevant le gage, fait vœu de ne manger que trois

soupes au vin, au nom de la sainte Trinité, jusqu'à ce qu'il ait combattu l'Anglais. Jusque-là c'était bien. Mais, considérant l'emprise comme un fardeau dont on était pressé de se décharger, on raffina bientôt sur cette idée, et on en tira toutes sortes de conséquences bizarres. Le chevalier se déclara l'esclave, le captif de son vœu; il demanda d'être *délivré;* c'était le terme consacré : celui qui avait fait vœu de jouter pour sa dame allait par le monde quêtant un confrère qui voulût bien le délivrer; il demandait une joute comme une faveur, il en était reconnaissant comme d'un service. Certains chevaliers et écuyers, pour témoigner bien clairement de leur captivité, se mirent les fers aux pieds et aux mains; les fers étaient d'or ou d'argent. Un seigneur polonais, qui vint à la cour de France sous le roi Jean, portait depuis cinq ans deux cercles d'or, l'un au-dessus du coude du bras gauche, l'autre au-dessus du coude du pied, tous deux joints par une longue chaîne d'or. Ce malheureux n'avait apparemment trouvé personne dans son pays qui le délivrât; il pensait être plus heureux à la chevalereuse cour de France. En 1414, Jean de Bourbon, pour éviter l'oisiveté et acquérir les bonnes grâces de sa dame, fit vœu, lui et seize chevaliers et écuyers de nom et d'armes, de porter pendant deux ans, tous les dimanches, à la jambe gauche, un fer de prisonnier, en or pour les che-

valiers, en argent pour les écuyers, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé pareil nombre de chevaliers et d'écuyers pour les combattre. Je m'étonne que Cervantès n'ait pas mis aux fers son héros : j'aimerais à voir errer le chevalier de la Manche avec des chaînes aux quatre membres et le carcan au col.

Le bon sens de notre nation n'eût peut-être pas autant donné dans ces bizarreries, s'il n'y eût été poussé par l'exemple des nations voisines : les Espagnols, excentriques par passion; les Anglais, excentriques par *humour*, contre l'ennui, jamais contre leur intérêt. Un Anglais provoque un Aragonais, en 1400. Il commence son cartel par une prière à Dieu en sa faveur; il lui souhaite joie, honneur, plaisir, et il le prie enfin de le recommander à sa dame. Point de réponse. L'Anglais écrit une nouvelle lettre, et demande à l'Aragonais s'il serait tombé dans la disgrâce du Dieu d'amour, puisqu'il ne cherche plus l'occasion de se distinguer. « Non, non, répond enfin l'Aragonais, je ne suis point dans la disgrâce du Dieu d'amour, et cela est si vrai que je fais vœu, au nom de Dieu, de la Vierge, de saint Michel et de saint Georges, de ne porter, à partir d'aujourd'hui, qu'une vieille jambière brisée jusqu'à ce que j'aie fait armes avec vous. — Soit, réplique l'Anglais; mais, si vous voulez que j'aille vous trouver, payez-moi les frais de

voyage, d'équipement et de tournoi. » Ceci fut un obstacle, et il n'y eut point de combat.

Le vœu le plus célèbre par sa solennité et ses effets, mais non le moins bizarre dans les détails, fut ce *vœu du héron*, par lequel Édouard III s'engagea à conquérir la France.

Un jour d'automne de l'année 1338, Édouard était à Londres en son palais, au milieu de toute sa cour; Robert d'Artois, le vindicatif exilé de France, se présente précédé de deux ménestrels et de deux nobles demoiselles : « Ouvrez les rangs, s'écrie-t-il, mauvaises gens, et laissez passer les preux que l'amour a touchés. Voici des mets pour les vaillants, pour ceux qui sont soumis aux dames belles et amoureuses. (Derrière lui l'on portait entre deux plats d'argent un héron rôti.) Voici un héron que mon faucon a pris; le héron est le plus lâche des oiseaux, car il a peur de son ombre. Je le présenterai donc d'abord au plus lâche de tous les hommes, à Édouard, qui s'est laissé déshériter du noble pays de France, sur lequel il a des droits, et dont il mourra dessaisi par sa lâcheté. » Le roi devient rouge de colère, il jure sur le héron, en attestant Dieu et la Vierge, qu'avant peu il traversera la mer. Robert reprend les plats et se dirige vers le comte de Salisbury : celui-ci courtisait la fille du comte de Derby; il la prie de lui mettre sur l'œil droit un de ses doigts. « J'en mettrai deux, dit la

jeune fille. — Belle, mon œil est-il bien fermé ? — Oui, certes. — Hé bien ! je jure de bouche et de cœur à Dieu tout-puissant et à sa douce mère, resplendissante de beauté, que, quoi qu'il arrive, je n'ouvrirai pas mon œil avant que je sois arrivé en France pour combattre Philippe de Valois. » Robert arrive enfin à la reine : « Une femme mariée ne peut faire un vœu, dit-elle, car elle a un seigneur. — Vouez hardiment, s'écrie Édouard, j'acquitterai votre vœu. — Hé bien ! je suis enceinte, car j'ai senti remuer mon enfant. Je voue donc à Dieu et à la sainte Vierge, que ce précieux fruit de notre union ne sortira pas de mon sein, jusqu'à ce que vous m'ayez conduite par delà les mers. S'il voulait en sortir plus tôt, je me plongerais dans le flanc un couteau d'acier, perdant à la fois mon âme et mon fruit. » Après ce vœu terrible, Édouard arrêta les vœux, et peu de temps après la reine accouchait à Anvers. Mélange de férocité grandiose et de bizarrerie. Salisbury ne fut pas le seul qui se fit borgne. On vit longtemps des chevaliers anglais qui portaient une loque de drap sur l'un ou l'autre œil : ils en avaient fait vœu sur le héron.

IV.

Les chroniqueurs qui attribuent les revers de Crécy et de Poitiers à la colère de Dieu, et la colère

de Dieu à la mode nouvelle des vêtements étroits, tirent des conclusions forcées. Toutefois, leur blâme est juste. Les vêtements ne corrompent pas, mais il peuvent être des indices de corruption. Ils peuvent marquer une société frivole, futile, étrange dans ses goûts, dénuée de grandeur et de simplicité. C'est en ce siècle qu'on adopta les chausses de couleur différente, de sorte qu'on eut, je suppose, une jambe rouge et l'autre verte; les manches si longues qu'elles traînaient jusqu'à terre; les jupes des robes si courtes que ceux qui se baissaient montraient indécemment leurs braies à ceux qui étaient derrière; et tous ces vêtements si étroits, qu'un homme qu'on déshabillait semblait un homme qu'on écorchait.

V.

Le roi Jean, fondant l'ordre de l'Étoile dans les vues les plus sérieuses et avec le dessein hautement avoué de relever la chevalerie dont il accusait la décadence, imposa justement aux chevaliers de cet ordre une obligation de bravoure extravagante, qui ruina en peu de temps sa fondation. Il leur fut défendu de s'éloigner du champ de bataille de plus de quatre arpents; ils devaient plutôt se faire tuer ou prendre. Il en résulta que ces chevaliers, tous gens d'honneur, se firent exterminer dans les pre-

miers combats qui eurent lieu, et où les Français n'eurent pas toujours l'avantage, particulièrement à Poitiers; et l'ordre fut en peu de temps anéanti.

VI.

L'indépendance était une condition essentielle de la bonne chevalerie. Ce serait, il est vrai, se faire une très-fausse idée de la société chevaleresque que de se la représenter, à quelque époque que ce soit, comme une réunion d'hommes où personne n'eût obéi qu'à soi-même. Soit au XIIe, soit au XIIIe siècle, les chevaliers suivaient un seigneur; ils faisaient partie du système politique féodal. Cependant ils relevaient avant tout de leurs devoirs et de leur conscience, et ils étaient moins dépendants quand ils l'étaient d'un maître moins puissant avec la faculté de changer de maître. Mais quand il n'y en eut plus qu'un seul, le changement ne fut plus possible; et quand ce seul maître fut tout-puissant, il fut impossible de ne pas lui obéir. Un chevalier ne fut plus dès lors qu'un soldat servant de sa lance et de son épée la politique du souverain, sans responsabilité morale; c'est-à-dire que le vrai chevalier, ce noble type, n'exista plus. « Comment, disait la duchesse de Lancastre aux chevaliers français qui allaient combattre en Castille pour Henri de Transtamare, comment, vous, che-

valiers de France, pouvez-vous soutenir la cause d'un bâtard, et travailler à déshériter l'héritier légitime? Vous me paraissez en cela manquer de sens et de gentillesse (loyauté de gentilhomme). — Certes, madame, répondirent-ils, nous savons bien que vous avez raison; mais notre roi, le roi de France, tient l'opinion contraire à la vôtre, et nous sommes ses sujets : nous devons faire la guerre pour lui et où il nous envoie. »

Les chevaliers de l'ordre de l'Étoile ne devaient, d'après le règlement, contracter aucun engagement ni entreprendre aucun voyage un peu long sans l'autorisation du roi. C'étaient trois cents gentilshommes enchaînés au trône par une sorte de sujétion nouvelle.

L'évêque d'Auxerre, faisant, sous Charles VI, l'oraison funèbre de Duguesclin, déclare aux chevaliers qu'ils ne doivent prendre les armes que par l'ordre et pour le service du roi.

Machiavel dit que, pour faire durer une institution, il faut la ramener sans cesse à son principe. Mais il n'ajoute pas que rien n'est plus difficile. Pourquoi? parce qu'on ne se fait jamais de ce principe une juste idée. Jean et Charles VI voulaient sincèrement et naïvement remettre la chevalerie sur l'ancien pied. Que faisaient-ils? Ils s'efforçaient de la subordonner au pouvoir royal, et, croyant revenir aux usages du passé, s'en éloignaient davantage.

Cette subordination était une nécessité des temps. Un jeune arbre poussait avec vigueur au milieu du taillis féodal et tirait à lui toute la séve : c'était le chêne royal.

VII.

Une des plaies de la chevalerie, ce fut la promiscuité. Indépendante et aristocratique en principe, elle fut bien voisine de sa fin quand, d'une part, la royauté l'opprima, de l'autre, la bourgeoisie l'envahit. Les bourgeois riches, surtout en Flandre et en Italie, se faisaient hardiment chevaliers. Les hommes de loi lurent dans Justinien : « La majesté impériale doit avoir pour décoration les armes et pour armes les lois. » Cet auguste jeu de mots les rendit tout belliqueux. Ils s'intitulèrent chevaliers ès lois. Les rois les protégeaient. Alors naquirent toutes ces distinctions de chevalier de nom, chevalier d'armes, chevalier de lois. Le chevalier de nom était un chevalier noble de naissance; le chevalier d'armes, celui qui faisait la guerre; le chevalier de lois, le légiste. Tel était chevalier de nom et d'armes, la vraie et ancienne chevalerie; tel, chevalier de nom et de lois; tel, chevalier de lois et d'armes, etc. C'est-à-dire que le nom de chevalier commençait à trop signifier pour signifier quelque chose.

VIII.

J'ai déjà montré le noble exercice des tournois profané par des imitations bourgeoises et des mascarades. On ne vit autre chose au XIVe siècle. Voici la fête de l'Épinette à Lille : les gens de Valenciennes s'y rendent précédés d'un héraut d'armes aux armes de leur ville. Jacques Grebert, bourgeois, y gagne le prix de la joute, et quatre demoiselles le conduisent en triomphe. A Tournai, quatorze villes contribuent aux joutes et tournois, et quatre manants paraissent dans la lice. Même des manants ! Cela fait plaisir à voir ; mais, ô chevalerie, quelle chute !

Ce fut moins cependant cette profanation qui fit abandonner les tournois que leur inutilité. Le genre de guerre qu'ils représentaient n'étant plus en usage, ils n'y devaient plus être non plus. Le peuple, au milieu des souffrances du règne de Charles VI, vit de mauvais œil de vaines parades fort coûteuses, où la noblesse étalait son insolence ; car la noblesse devenait plus insolente à mesure qu'elle sentait baisser son crédit militaire et politique. La pitié que l'on avait pour le roi fou balançait seule le mécontentement que causait sa folle passion pour les tournois. Après sa mort, ils furent tout à fait abandonnés. D'honnêtes gens en gémirent.

C'étaient ceux qui ne voyaient de salut pour l'avenir que dans la restauration du passé ; c'étaient ceux aussi qui pensaient que de grandes qualités morales allaient se perdre avec la chevalerie, sans distinguer encore quelles autres les remplaceraient.

L'apparition des tournois a été l'un des premiers signes auxquels on a reconnu l'existence de la chevalerie. Leur disparition est un signe évident de sa ruine.

J'en puis dire autant du gage de bataille. On se rappelle Robert de Paris. Cette liberté de défier par pur point d'honneur a été un autre signe qui nous a fait reconnaître le commencement des sentiments et des mœurs chevaleresques. Charles VI la supprime. Il ordonne que nul ne présente le gage de bataille avant de l'avoir fait approuver par le roi ou le parlement. Désormais l'homme ne se gouverne plus, il est gouverné. Le dernier ami de la chevalerie était un ami d'une espèce dangereuse pour tout ce qui prétend être libre, un roi.

QUATRIÈME PARTIE.

CHUTE, RENAISSANCES, RUINE DÉFINITIVE DE LA CHEVALERIE.

(XV[e] ET XVI[e] SIÈCLES.)

CHAPITRE XXV.

I. Désuétude de la chevalerie au XV[e] siècle. — II. Jeanne d'Arc, Charles VII, Louis XI. — III. Renaissance avortée en Bourgogne et en Provence. — IV. La chronique du petit Jehan de Saintré.

I.

Pour montrer où en était la chevalerie au XV[e] siècle, un mot suffit : sous Charles VII on n'exigeait plus le serment des nouveaux chevaliers. Qu'était-ce que la chevalerie sans le serment? Je n'ai pas besoin de dire que les formes solennelles de la collation de la chevalerie étaient négligées, même oubliées. Quand un amateur comme Charles VI eut la fantaisie de les ressusciter, tout le monde ouvrit de grands yeux et fut tenté de rire de ces céré-

monies du bon vieux temps, devenues grotesques par la désuétude.

II.

L'intervention du peuple dans la guerre, l'esprit politique des souverains, l'usage prédominant des armes à feu, furent des nouveautés incompatibles avec la chevalerie. Il ne faut point s'abuser comme on l'a fait quelquefois sur Jeanne d'Arc. C'est une fille inspirée, sortie du peuple, qui n'a rien de commun avec la chevalerie. Elle put être convoitée par quelques-uns des vaillants mais grossiers aventuriers qu'elle entraîna à sa suite ; mais elle ne fut la *dame* d'aucun d'entre eux. C'est un mouvement d'opinion publique qui fit son ascendant, et non l'empire de l'amour chevaleresque. Autour d'elle, Lahire, Xaintrailles, même Dunois, n'étaient que de braves chefs de bandes. « Je m'accuse, disait Lahire pour toute confession, d'avoir fait ce que gens de guerre ont coutume de faire. » C'était s'accuser beaucoup en peu de mots, et se déclarer très-peu chevalier. Si l'amour chevaleresque eut encore quelque puissance, ce fut en la personne de la douce et belle Agnès. Indignée de l'indolence du roi son amant : « Adieu, lui dit-elle, je vais trouver le roi d'Angleterre. » On prétend que ce mot changea le roi : il commença à défendre son royaume pour ne point perdre sa maîtresse.

L'esprit politique des souverains, ayant quitté pour un temps le trône de France avec Charles V, se retrouva sur celui d'Angleterre avec les Lancastre, race froide et dure, qui remplace celle d'Édouard III, fils brillant d'une reine française. Ce sont eux qui firent cesser cette élégante courtoisie que les deux nations rivales avaient portée jusque-là dans leur cruelle guerre. Et la guerre parut en être devenue plus cruelle encore. Henri V, après sa victoire d'Azincourt, n'eut pour ses prisonniers que de dures paroles, et des semonces de mauvais goût au sujet de la corruption des mœurs françaises. Il se donnait comme un réformateur envoyé de Dieu. C'était de la politique. Mais ses prisonniers les plus brillants ne purent supporter cette captivité, moins douce que celle du roi Jean. Le célèbre maréchal de Boucicaut y mourut de chagrin, et Charles d'Orléans, le gracieux poëte, n'en revint que vingt-cinq ans après, vieilli et languissant.

Quand Charles VII régna, je veux dire pendant la seconde moitié de son règne, ce fut, non pas en chevalier, mais en politique. Il jeta les fondements de l'organisation militaire moderne : armée permanente, taille perpétuelle pour son entretien, infanterie nationale et populaire, excellente artillerie pour le temps. Dès ce moment la *chevalerie* française devint la *gendarmerie* française. C'était toujours la noblesse à cheval, mais enrégimentée

régulièrement et à demeure. Le roi ne dit plus : *mes chevaliers*, il dit : *mes gens d'armes.*

Vint ensuite Louis XI, qui régna de la manière que chacun sait. Il s'habillait mal, prenait un grand soin de son artillerie, cherchait toujours l'utilité et jamais l'honneur, et fit un traité avec les hallebardes suisses, qui ne redoutaient guère les lances de la cavalerie, chevaliers ou gendarmes, ainsi qu'ils le prouvèrent en bien des rencontres, et principalement à Marignan, où notre brillante armée de 40 000 hommes eût été battue à plate couture par une armée bien moins nombreuse, sans le secours de l'artillerie.

C'était aussi l'artillerie qui nous avait donné cette victoire de Castillon par laquelle les Anglais furent chassés de France. Les armes à feu commençaient à prendre dans la guerre cette grande place qu'elles tiennent aujourd'hui. Avec un fusil, un nain peut tuer un géant : voilà le bien. Avec un fusil, un lâche peut tuer un brave : voilà le mal. Devant les boulets et les balles, la valeur chevaleresque n'avait plus rien à faire. Ce fut le désespoir de beaucoup de vaillants hommes. « O scélérate et brutale invention ! s'écriait un peu plus tard l'Arioste, comment as-tu pu trouver place dans le cœur humain? Par toi la gloire militaire est détruite ; par toi le métier des armes est sans honneur ; par toi le lâche paraît souvent supérieur au brave. » Un instant le

gracieux poëte emprunte la plume de fer du Dante pour châtier l'inventeur du fléau. Il croit que Dieu, pour en faire une vengeance éternelle, a enfermé dans les dernières profondeurs du noir abîme son âme maudite, auprès du maudit Judas.

III.

La cour de France avait cessé d'être chevaleresque. Deux des grandes cours féodales prétendirent hériter de la chevalerie, de l'éclat de ses fêtes, et éclipser peut-être la cour du roi devenue austère et économe. Celle de Bourgogne du moins eut ce dessein; mais le bon roi René n'en eut point d'autre que de s'amuser. Chez le duc Philippe comme en Provence, on savait bien que la chevalerie n'existait plus; on la cherchait dans les romans, dont la lecture était reprise avec fureur, et l'on avait la conscience de tenter une résurrection : c'est donc une première renaissance de la chevalerie qui eut lieu au milieu du xv[e] siècle, au delà de la Saône et du Rhône. Mais quelle renaissance! Chez Philippe, de vaines parodies des anciennes assemblées où un grand seigneur donnait à toute sa cour le signal de la croisade, un ridicule étalage d'allégories quintessenciées, mais grossières, qui tiennent à la fois du *Roman de la Rose* et des *Mystères* des tréteaux; chez René, des bergers,

des bergères et des moutons, des tournois arrangés à l'églogue.

Constantinople était prise. La chrétienté frémissait. La cour de Bourgogne, entre toutes, fit grand bruit de croisade. Dans un grand banquet que donna le duc Philippe, on vit apparaître sur la table (quelle table!) un géant sarrasin; ce géant sarrasin conduisait un éléphant; cet éléphant portait un château, qui était le château de la Foi; ce château renfermait une belle dame éplorée et vêtue de longs habits de deuil, qui était Mme la sainte Église. Arrivée au milieu de la salle, la pauvre femme récita un triolet pour ordonner au géant de s'arrêter. Le géant ne s'arrêta pas. Il conduisit l'éléphant jusqu'au duc; alors la pauvre dame récita bien piteusement à ce bon prince une complainte en vers bien longue et bien triste au sujet des maux qu'elle endurait sous la tyrannie des infidèles. Pour profiter de cet éloquent plaidoyer, prononcé par un si bel avocat du haut d'un éléphant, Toison-d'Or s'avança, Toison-d'Or, le héraut d'armes de la cour de Bourgogne. Deux nobles demoiselles l'accompagnent. Il porte sur le poing un faisan vivant, orné d'un collier d'or enrichi de perles et de pierreries, et le présente au duc au nom des dames qui implorent son assistance : « Je voue, s'écrie alors Philippe, je voue à Dieu, mon créateur, tout premièrement, et à la très-glorieuse Vierge

sa mère, et après aux dames et au faisan.... » Et il voue, avec une emphase interminable, d'aller en Orient combattre le Grand Turc corps à corps, si le roi de France y veut aller aussi ou commettre quelqu'un de son sang à sa place, ou, à leur défaut, si quelque prince chrétien veut entreprendre avec lui ce saint voyage. Tous les seigneurs, chevaliers et écuyers firent vœu à leur tour. Mais en vain le duc Philippe se tourna vers l'empereur, vers le roi de France : l'un et l'autre s'excusèrent sur les nécessités intérieures de leurs États. Charles VII l'engagea même à considérer l'intérêt de la Bourgogne avant de s'en éloigner. Cela rappelle le hardi et sensé langage que le vieux Aubert, duc de Hollande, tint, d'après Froissart, à son neveu, Guillaume de Hainaut, qui voulait partir pour l'expédition de Nicopolis : « Tu veux aller en Hongrie et en Turquie chercher des combats, attaquer des peuples qui ne nous ont jamais fait de mal; tu n'as d'autre raison d'y aller que la vaine gloire du monde. Crois-moi, laisse Jean de Bourgogne et nos cousins de France faire leur entreprise, et fais la tienne à part toi; va en Frise, reprends notre héritage dont les Frisons nous dépouillent : à cette besogne là, je t'aiderai. »

Voilà cet esprit positif qui devenait celui de la politique européenne. En définitive, les grands vœux de la cour de Bourgogne n'eurent aucun résultat.

Perdre Constantinople, pour les chrétiens, c'était perdre une seconde fois et à tout jamais la Terre sainte. Un moine leur offrit en consolation ce raisonnement : « Dieu ne veut pas que les chrétiens occupent la Terre sainte ; car, étant hommes, et, comme tels, nécessairement pécheurs, ils y commettraient des péchés dont Dieu serait offensé. Les Musulmans sont des chiens ; ils ne peuvent donc commettre de péchés, et voilà pourquoi Dieu les laisse en Terre sainte. » Le moine confirmait ce raisonnement par une comparaison qui sent un peu trop son moyen âge pour être rapportée.

Un tournoi fut célébré à Tarascon sous le roi René. Philippe de Lenoncourt et Philibert de Laigne avaient défié tous les chevaliers à vingt lieues à la ronde. Une noble dame déguisée en bergère fut l'arbitre. Elle parut sur une haquenée couverte d'une housse de drap d'or et cramoisi, que deux jouvenceaux à pied menaient par la bride. Les deux jouteurs venaient ensuite en costume de bergers. La pastourelle descendit en un lieu de la lice préparé pour elle, orné d'arbres, de fleurs, de fraîche verdure et de moutons.

Une gente pastourelle sera
Sous un arbre gardant ses brebiettes.

Elle portait

Sa houlette environ d'une toise,

Dont la ferrure était de fin argent.
Son barillet d'argent avait aussi
A son côté, pour mouiller sa bouchette....

Le tournoi dura trois jours : on vit entre autres se présenter Tanneguy Duchâtel, portant en croupe la dame de Pontevez de Cabanes. Il soutint trois joutes, et fut enfin obligé de se retirer avec sa dame. Les joutes finies, les chevaliers et les juges allèrent trouver la bergère ; la bergère les conduisit aux pieds du roi, s'y agenouilla et demanda la permission de décerner le prix : ce qui lui fut accordé. Ce prix était un baiser et un bouquet.

Un beau bouquet de fleurs gent et bien fait,
Passé par une verge d'or....

Voilà de la chevalerie à croquer, et l'on ne peut s'empêcher de fredonner sur un air quelconque ces vers de Chastellain :

J'ai un roi de Sicile
Vu devenir berger, etc.

Un jeu, un amusement, une mode, un archaïsme brillant, voilà ce qu'était désormais la chevalerie. Dès lors elle n'avait plus droit au respect et ne l'obtenait plus.

IV.

C'est vers ce temps que fut écrite la *Chronique du petit Jehan de Saintré*, moitié roman, moitié

fabliau. La chevalerie n'y est pas respectée. Elle y est vengée à la fin, mais humiliée d'abord. De sorte qu'on se demande si c'est un ami, si c'est un ennemi de la chevalerie qui l'a écrite. En tout cas, c'est un ennemi des femmes. M. Deschanel l'a oublié dans son joli recueil : *Le mal qu'on a dit des femmes*. Bien plus que la chevalerie, la femme est avilie dans ce roman; elle y est déshonorée. On a trouvé cruel Homère, qui nous peint un jeune homme plein de santé, de grâce et de mouvement, pour nous le montrer l'instant d'après sanglant et inanimé. Le fabliau est plus cruel encore. Quoi! cette femme charmante, que nous adorions avec Saintré, est celle que je vois si sensuelle, si déhontée, si grossière et si infâme envers celui qu'elle a trahi! Ce n'est plus qu'une grande dame de cour libertine et insolente, digne de figurer chez le Régent.

Il ne faut point douter que l'auteur n'ait eu l'intention de signaler la décadence des femmes de son temps, désormais indignes de l'amour chevaleresque et déchues de leur dignité. Dans la dernière scène, quand Saintré a vaincu, les armes à la main, le moine insolent, son heureux rival, et qu'il voit sa perfide dame évanouie, il s'approche d'elle et lui enlève sa ceinture bleue, symbole de constance. En elle, il dégrade tout le sexe.

Un peu plus tard, dans ce même siècle, un roi

fleurdelisé, un héritier de Louis IX, de Jean et de Charles VI, écrit les *Cent Nouvelles nouvelles*. Et les *Cent Nouvelles nouvelles* et la *Chronique du petit Jehan de Saintré* vont faire l'éducation des générations naissantes.

Le règne de la femme est fini, c'est-à-dire la chevalerie.

CHAPITRE XXVI.

Seconde et sérieuse renaissance de la chevalerie. — Bayard.

Cependant les choses qui ont longtemps vécu, qui se sont enracinées dans les mœurs et qui se recommandent par de beaux côtés, ne disparaissent pas aisément; on les voit reparaître plusieurs fois avant qu'elles soient englouties tout à fait dans le perpétuel naufrage des institutions et des formes sociales. Après cette stérile renaissance de la chevalerie que l'on a vue aux cours de Bourgogne et de Provence, il y en eut une plus sérieuse à la cour de France. Le petit roi Charles VIII arrivait, après Louis XI, à peu près comme Charles VI après Charles V. C'était un pauvre enfant, fort étranger, si ce n'est par sa triste enfance, aux dures réalités de ce temps. Il rêvait de grandes choses dont sa faible tête ne soupçonnait pas les difficultés : Naples, Constantinople, Jérusalem, la conquête du monde. Tous ceux qui croyaient encore à la chevalerie, qui rêvaient aussi aventures lointaines, vaillantes prouesses, exploits généreux,

sortirent de la disgrâce où les tenait depuis longtemps la politique froide, positive et perfide. La chevalerie était raillée et vilipendée dans le public bourgeois et dans les livres irrespectueux du siècle. Mais quelques hommes lui conservaient un culte d'autant plus pur et plus fidèle qu'elle était plus grossièrement bafouée. Il y a des âmes généreuses qui s'attachent volontiers à ce qui périt, et il y en a aussi qui s'éprennent assez vivement de la beauté morale, quand ils la rencontrent, pour en devenir à leur tour des exemples et des types.

Il se rencontra de ces âmes sous Charles VIII, ou plutôt il y en avait toujours eu; mais seulement alors elles purent se produire. Comme tout va, dans le monde moral, par des oscillations contraires ou par une série indéfinie de réactions mutuelles, plus les mœurs du règne de Louis XI avaient fait contraste avec les mœurs chevaleresques, plus celles-ci reparurent ensuite avec éclat. Depuis cent ans, il n'y avait plus de preux. Il en parut tout à coup une brillante génération. Elle ne se contenta pas de parader dans des fêtes et des tournois puérils. L'entreprise de Charles VIII sur l'Italie lui ouvrit une carrière sérieuse. Si ces preux étaient bien les fidèles images de ceux d'autrefois, on le verra tout à l'heure.

Ce n'était pas à la Gascogne, le pays des aventuriers hardis et heureux, qu'il appartenait de faire

renaître les hautes qualités morales de la chevalerie. Elle avait fourni à la royauté, soumise à l'influence armagnaque, d'habiles sauveurs; elle allait envoyer sur nos champs de bataille d'excellents fantassins. Mais c'est à d'autres provinces qu'était réservé le dernier éclat de la gloire chevaleresque.

Il en est une qui se cache aux confins de l'honnête Savoie, que les longues agitations de la guerre de Cent ans n'avaient pas atteinte. Les luttes interminables dont l'Italie a été l'objet depuis le XVI[e] siècle ont fait connaître les Alpes et oublier les Pyrénées. Au XIV[e], les Pyrénées étaient plus fréquentées que les Alpes : c'était le repaire des aventuriers; il n'est point de gorge de ces montagnes où les armes du prince Noir n'aient pénétré. A l'ombre et au pied des Alpes, au contraire, la tranquille province du Dauphiné était demeurée fidèle à la cause française et aux traditions antiques. Depuis, elle est toujours restée héroïque. Il y avait dans ce pays une famille qu'on appelait l'*écarlate des gentilshommes*. Tous les chefs de cette famille, de mémoire d'homme, étaient morts, ou à peu près, sur les champs de bataille, au service de la France : l'un à Poitiers, aux pieds du roi Jean; l'autre à Azincourt; un troisième à Montlhéry. Le dernier enfin avait été si maltraité à Guinegate, qu'il ne lui resta plus que d'achever sa vie, perclus et mutilé, dans son château de Bayard.

C'est lui qui fut le père du fameux chevalier sans peur et sans reproche. Bayard naquit donc dans une de ces familles vénérables où tout le monde a toujours fait son devoir, où tous les aïeux sont illustres, non par d'éclatantes dignités, mais par de grands services désintéressés, où règnent des traditions de loyauté et de vertu. L'enfant, dont le naturel était bon, acquit sous cette influence une sagesse et une maturité précoces. Quand il déclare à son père sa vocation belliqueuse, il parle comme un homme de cinquante ans; et la première fois qu'il monte à cheval, il se tire de cette périlleuse épreuve comme un homme de trente ans. Le vieillard, comme un patriarche, avait rassemblé tous ses enfants pour demander à chacun vers quelle carrière il se sentait porté; le petit Pierre s'était prononcé pour les armes, et le vieillard joyeux avait consenti. L'oncle, le vieil évêque de Grenoble, fut appelé; les parents, les amis furent rassemblés. On discuta dans ce conseil de famille à quel seigneur serait envoyé le jeune novice. Il fut décidé que ce serait au duc de Savoie. Il part donc pour Chambéry avec son oncle l'évêque, non sans avoir reçu les pieuses instructions de sa bonne dame de mère : « Aimez, craignez, servez Dieu, mon fils; soyez humble et courtois, loyal, point médisant, sobre; soyez charitable envers les pauvres nécessiteux, et secourable aux pauvres veuves et orphe-

lins. » A ces conseils la bonne dame ajouta six écus d'or et un en monnaie. Comment Bayard, avec de telles impressions d'enfance, ne fût-il pas devenu ce qu'il fut par excellence, un honnête homme ?

L'éducation chevaleresque n'avait pas changé en apparence : les jeunes pages se livraient toujours aux mêmes exercices que Boucicaut. L'habileté dans ces exercices, le talent de bien manier un cheval, une bonne tenue, des manières toujours décentes et convenables, à la fois hardies et modestes, voilà ce que devait se proposer le jeune page, et ce que le jeune Bayard acquit promptement.

Les joutes, les tournois avaient repris faveur à la cour de France. Charles VIII en remplissait alors la ville de Lyon, et s'oubliait auprès des belles Lyonnaises, comme autrefois Charles VI auprès des *frisques* dames de Montpellier. Bayard vint à la suite du duc de Savoie. C'est là qu'il débuta, imberbe encore, en osant toucher tous les écus du sire de Vauldray, et il s'en tira si bien que les dames de Lyon disaient en leur peu gracieux langage lyonnais : « Vey-vo cestou malotru, il a mieux fait que tous los autres. » Le roi accepta du duc de Savoie, comme un présent, et confia au seigneur de Ligny le jeune écuyer de dix-huit ans qui venait de commencer sa carrière avec tant d'éclat. La maison du seigneur de Ligny, que le roi appelait

mon cousin, était réputée une des meilleures pour l'éducation des jeunes gentilshommes. Ce seigneur avait une compagnie qui tenait garnison à Aire en Picardie. Il y envoya Bayard. La réputation qu'il venait de gagner dans la joute l'y avait précédé. Ses futurs compagnons vinrent au-devant de lui et lui firent brillant accueil : ce n'était que jeune noblesse, gaie, joyeuse, très-disposée à dépenser l'argent de la famille et à faire dépenser celui du nouveau venu. Le plus facétieux de la compagnie, un certain Tardieu, lui dit : « Il est impossible que vous soyez venu tenir garnison sans écus ; il faut, à votre arrivée, faire parler de vous et acquérir la grâce des dames. Il y a longtemps que l'on n'a proposé de prix pour la joute en cette ville ; c'est à vous d'en proposer un. » Bayard consent ; mais, soumis au devoir et respectueux pour la discipline, il veut demander la permission au commandant. « Ne vous en souciez ; le capitaine Louis d'Ars nous l'a donnée pour toujours. Il n'est pas à présent ici, mais il reviendra dans quatre jours ; je prends tout sur moi. » Et de peur d'autre scrupule, le lendemain, au petit jour, le joyeux compagnon vient réveiller Bayard et lui amène un trompette : « Compagnon, lui dit-il, voici votre homme ; ne vous excusez plus. » Bayard, pris au lit, donna sa commission au trompette, qui alla en faire le cri par toute la ville et dans les garnisons voisines. La

joute eut lieu à trois coups de lance et douze coups d'épée à cheval le premier jour, et le second jour à pied à coups de lance et de hache, à la discrétion des juges et gardiens du camp. Bayard fut proclamé le mieux faisant. Il en fut tout honteux, s'excusa de l'honneur que les dames et seigneurs lui faisaient en lui remettant le soin de décerner les prix, et les décerna à son ami Bellabre et au capitaine David l'Écossais. Ces prix étaient un bracelet d'or de trente écus et un diamant de quarante.

Bayard, dans l'ordonnance du tournoi, se désigne : « Pierre de Bayard, jeune gentilhomme et apprentif des armes, natif du Dauphiné, des ordonnances du roi de France, sous la charge et conduite de haut et puissant seigneur Mgr de Ligny.... » Voilà un chevalier bien enrégimenté. C'est que le temps des chevaliers est passé. Cette compagnie de gentilshommes de la garnison d'Aire nous reporte-t-elle au XVIe, ou au XVIIe, ou au XVIIIe siècle? Je ne sais. C'est déjà la jeune et pétulante noblesse, déjà les braves et brillants officiers de la monarchie moderne; mais des chevaliers, point en vérité. En fût-on surpris, le temps des Bayard, des La Palisse, des Louis d'Ars, des La Trémoille, n'est plus le temps des chevaliers; qu'ils aient recueilli les plus brillantes qualités de la chevalerie, c'est son honneur,

c'est la trace de son influence sur le caractère français.

Les guerres d'Italie conduisirent Bayard en ce pays, et il y passa presque toute sa vie, toujours aux camps, vaillant, sage, loyal, prudent, généreux, aimé et redouté. Mais si l'on excepte son duel avec Soto Mayor et ce fameux tournoi de Barletta, de treize contre treize, où les Français ne furent point heureux, toute l'histoire militaire de Bayard se compose d'actions et d'entreprises qui n'appartiennent pas plus à la chevalerie qu'à toute guerre vivement conduite. Ce sont des rencontres, des surprises nocturnes, des coups de main, des embuscades, toujours fort habilement conçus et exécutés. « Le bon chevalier, qui toujours menait les coureurs. » Ce mot le peint bien. Il faisait la course, comme on dit en mer, sans toutefois s'éloigner beaucoup du gros de l'armée; car il était très-prudent et n'aimait ni l'indiscipline ni la témérité. Il n'entreprenait rien sans avoir consulté ses espions, qu'il payait bien pour n'en être point trompé. On ne se figure pas généralement le chevalier Bayard entouré de ses espions. Il était aussi avisé que vaillant, et l'on prisait autant son expérience et son habileté dans le conseil que sa valeur sur le champ de bataille. Il y portait la finesse naturelle de son esprit et la gaieté ordinaire de son caractère. Le chevalier Bayard avait toujours le

mot pour rire; c'est par là qu'il remettait le cœur au ventre des guerriers et que sa présence produisait tant d'effet. Son parti était toujours pris; il ne s'étonnait jamais de rien. Cette sorte de gaieté, très-philosophique, est restée dans le caractère français, et c'est elle qui fait supporter à nos soldats tous les malheurs : ils dînent d'une plaisanterie et couchent sous une plaisanterie, quand ils n'ont ni pain ni tente. Une déception est pour eux une plaisanterie du sort : à plaisant, plaisant et demi. C'est là cette certaine gaieté, confite au mépris des choses fortuites, que recommande Rabelais. La vie est légère à qui la traite légèrement.

L'empereur Maximilien assiégeait Padoue avec une immense armée, et La Palisse lui avait amené une partie de la gendarmerie française. La brèche étant ouverte, l'empereur fit savoir à La Palisse qu'il voulait faire donner l'assaut par les gentilshommes français, soutenus de ses lansquenets. La Palisse appela ses capitaines au conseil de guerre, c'est-à-dire à table, et, leur annonçant pour le dessert une communication importante, les engagea à bien manger : ce qu'ils firent, car c'était la fleur des gentilshommes français, autant d'Hectors et de Rolands, à qui rien ne pouvait couper l'appétit. Si le repas fut gai, il ne faut pas le demander. Lecture faite de la lettre impériale, ils se regardèrent tous

en riant, à qui parlerait le premier. Le sire d'Ymbercourt, que La Palisse avait pris à partie pendant tout le repas, prit la parole : « Par ma foi, mandez à l'empereur que nous sommes tout prêts. Il m'ennuie déjà aux champs, car les nuits sont froides et les bons vins commencent à nous manquer. » Tout le monde se mit à rire, et chacun donna son avis aussi joyeusement. Bayard seul se taisait, affectant de se curer les dents. « Hé puis! l'Hercule de France, lui dit La Palisse, qu'en dites-vous? Il n'est pas temps de se curer les dents. » Bayard, laissant alors son cure-dents, fit ce petit discours très-compassé, très-rusé et très-malin : « A entendre monseigneur d'Ymbercourt, il ne faut qu'aller droit à la brèche; mais, comme c'est un passe-temps assez fâcheux pour des hommes d'armes que d'aller à pied, je m'en excuserais volontiers; toutefois, puisque vous voulez que j'en dise mon opinion, je le ferai. L'empereur mande en sa lettre que vous fassiez mettre tous les gentilshommes français à pied pour donner l'assaut avec ses lansquenets. Pour moi, quoique je n'aie guère des biens de ce monde, pourtant je suis gentilhomme; vous autres, messeigneurs, êtes tous gros seigneurs et de grosses maisons; de même, beaucoup de nos gens d'armes. L'empereur pense-t-il que ce soit chose raisonnable de mettre tant de noblesse en péril et hasard avec des piétons,

dont l'un est cordonnier, l'autre maréchal, l'autre boulanger, gens de métiers, qui ne sont pas aussi jaloux de leur honneur que les gentilshommes? Mon avis, monseigneur, est que vous répondiez à l'empereur : que vous avez assemblé vos capitaines suivant sa volonté; qu'ils sont tout disposés à lui obéir, comme le roi leur maître le leur a commandé; que toutefois il doit entendre que leur dit maître n'a personne parmi ses ordonnances qui ne soit gentilhomme. Les mêler parmi les gens de pied, qui sont de petite condition, serait faire peu d'estime d'eux : il a force comtes, seigneurs et gentilshommes d'Allemagne; qu'il les fasse mettre à pied avec les gens d'armes de France, et volontiers ceux-ci leur montreront le chemin; ses lansquenets les suivront, s'ils jugent qu'il y fasse bon. » L'avis fut goûté, et l'empereur reçut une réponse à peu près dans les mêmes termes. Il assembla ses gentilshommes allemands. Mais à peine les très-hauts et très-dignes seigneurs du saint empire germanique eurent-ils ouï la proposition d'aller à l'assaut à pied, qu'ils élevèrent un murmure d'indignation qui dura une grande demi-heure, si bien que l'empereur dut lever la séance. Le lendemain matin, on apprit qu'il était à quarante milles. De dépit, il était parti la nuit, en laissant l'ordre de lever le siége. La réclamation de Bayard était juste : pourquoi ces gentilshommes allemands re-

fusent-ils la besogne qu'acceptent les gentilshommes français? Bayard laisse percer son orgueil de noble, son dédain du vilain; mais qu'à cela ne tienne, il constate sa noblesse, il ne s'y roidit pas; il n'en ira pas moins à pied à l'assaut, si on le veut absolument : toujours prêt à tout ce qui n'entame pas le véritable honneur. Un peu plus tard, en montant à l'assaut de Brescia, on vit Gaston de Foix, duc de Nemours, prince du sang, général en chef, ôter ses souliers pour marcher plus vite sur un sol glissant : toute l'armée l'imita.

Comme on levait le siége de Padoue, les lansquenets mettaient le feu à toutes les habitations qu'ils quittaient. *Par charité*, Bayard fit demeurer sept ou huit hommes d'armes dans un beau logis qu'il avait occupé pendant le siége, pour le préserver du feu. Il n'aimait pas ces boute-feux. Une autre fois, il fit pendre deux des aventuriers qui avaient asphyxié 2000 personnes dans la grotte de Longaro. Il portait l'humanité et la loyauté dans la guerre, dans un temps où elle était souvent cruelle et perfide. Le duc de Chaumont, grand maître de France, gouverneur du Milanais, apprend qu'une armée de Suisses descend des Alpes. N'ayant pas assez de forces pour l'arrêter au pied des monts, que fait-il? Apparemment il fait détruire les vivres sur toute la route pour les affamer? Mieux que cela : il fait sur toute la route empoi-

sonner les barriques. Les Suisses arrivent, boivent comme des Suisses et meurent comme des mouches. C'était un procédé italien.

Le duc de Ferrare, ce fameux artilleur et cet homme instruit à qui l'Arioste a dédié son poëme, était alors allié de la France. Le pape Jules II, qui avait juré par le *corps Dieu* qu'il aurait Ferrare de gré ou de force, le fit pratiquer par un espion afin de l'attirer à lui. Le duc imagina de prendre le saint-père en son propre piége, gagna l'espion, puis vint tout conter à Bayard, qui était alors à Ferrare et se promenait en ce moment sur les remparts. Le bon chevalier loua et remercia le duc de sa franche et loyale conduite à l'égard de la France; mais il eut quelque peine à comprendre cette promesse de l'espion, que « dans huit jours le pape ne serait plus en vie. »

« Comment cela, monseigneur? Il a donc parlé à Dieu?

— Ne vous souciez, répondait le duc; mais il en sera ainsi. »

A force de causer, cependant, le bon chevalier finit par comprendre qu'il s'agissait d'aider le saint-père à sortir de la vie. En entendant le mot de *poison*, il se signa plus de dix fois, et, regardant le duc : « Eh! monseigneur, lui disait-il, je ne croirai jamais qu'un si gentil prince comme vous consentît à une si grande trahison; et si je le savais,

je vous jure sur mon âme qu'avant qu'il fût nuit, j'en avertirais le pape, car je crois que Dieu ne pardonnerait jamais un forfait si horrible. » Le bon chevalier était si indigné qu'il voulait que le duc lui livrât l'espion pour le faire pendre; mais le duc s'y refusa, et eut raison. C'est surtout avec les espions qu'il faut de la loyauté. Au reste, il ne comprenait pas les scrupules de Bayard. « Par le corps Dieu, monseigneur de Bayard, je voudrais avoir tué tous mes ennemis en faisant ainsi. La chose en restera là, puisque vous ne l'approuvez pas; mais, si Dieu n'y pourvoit, nous nous en repentirons. » Ainsi se trouvaient en présence avec un égal étonnement la politique italienne et la loyauté chevaleresque. Cette politique sanglante et vénéneuse avait été, au xv[e] siècle, celle de Louis XI, de la guerre des Deux-Roses et des rois espagnols; elle fût devenue celle de toute l'Europe sans cette belle renaissance des sentiments chevaleresques qui, par la personne de Bayard et de quelques autres, vint faire honte à ceux qui conduisaient le monde de leurs crimes et de leurs perfidies.

Bayard ne voulait point empoisonner le pape, qu'il appelait avec une respectueuse terreur le *lieutenant de Dieu sur la terre;* mais le prendre, oui bien. Il y faillit de peu ce jour que le pape sortit de Saint-Félix pour se rendre à La Mirandole. L'embuscade était habilement placée. Les protonotaires,

clercs et officiers pontificaux qui précédaient, y furent pris, et le pape lui-même y fût venu sans une neige épaisse et violente qui se mit à tomber, presque à sa sortie, au point qu'on ne se voyait pas. « *Pater sancte*, lui dit son conseiller intime, le cardinal de Pavie, on ne peut aller par le pays tant ce que ceci durera; il faut rentrer. » Le pape rentra, et tout à coup, au moment où il passait le pont, arriva au grand galop Bayard et sa troupe. Le vieux pape sauta hors de sa litière et aida lui-même à lever le pont. Cette présence d'esprit le sauva; mais de la belle peur qu'il eut, il en trembla la fièvre toute la journée. Le bon chevalier ne pouvait se consoler d'avoir manqué un si beau coup.

Bayard faisait peu de cas des prises d'argent; il eût pu aisément s'en enrichir, et demeura toujours pauvre. Une ville d'Italie, qui avait à conjurer la colère du général français, apporta un jour toute sa vaisselle d'or et d'argent. Le général en fit don à Bayard; le bon chevalier l'accepta, mais se mit sur-le-champ à la distribuer, pièce par pièce, à tous ses compagnons qui étaient présents. On fut d'autant plus surpris de cette conduite, qu'on savait qu'en ce moment il n'avait pas dix écus vaillant. Distribuer tout l'argent et ne garder que la gloire, c'est toujours le plaisir des grandes âmes; c'était de plus un précepte de chevalerie. Quand le duc de Nemours et les jeunes incrédules seigneurs

français consultèrent ce fameux astrologue de Carpi, qui fit tant de prédictions justes, Bayard, pressé par eux, lui demanda s'il serait jamais *grand riche homme.* « Tu seras riche d'honneur et de vertu, répondit le vieillard, autant que capitaine qui fut jamais en France; mais des biens de fortune, tu n'en auras guère: aussi ne les cherches-tu pas.... »

Bayard aima dans sa jeunesse une demoiselle de la cour de Savoie, accomplie en toutes choses, sauf en richesse. Il la retrouva plus tard, à la même cour, mariée au seigneur de Fluxas. Ils s'étaient aimés honnêtement et s'aimèrent encore de même. Loin de chercher à ébranler la vertu de cette dame, Bayard fut le premier à lui déclarer qu'il n'espérait ni ne demandait rien : « Vous êtes la dame en ce monde qui, la première, avez conquis mon cœur par votre bonne grâce; je suis tout assuré que je n'en aurai jamais que la bouche et les mains : car, de vous requérir d'autre chose, je perdrais ma peine; d'ailleurs, sur mon âme, j'aimerais mieux mourir que de vous presser de déshonneur. » Bayard demanda seulement à la dame un de ses manchons : il voulait le porter dans un tournoi qu'il devait donner, à sa prière. Il y fut jugé le mieux faisant, de l'avis des gentilshommes et des dames; mais il refusa le prix en rougissant, et déclara que c'était la dame de Fluxas qui l'avait gagné par la vertu de son manchon. Le seigneur

de Fluxas, qui connaissait l'honnêteté parfaite du chevalier, ne conçut point de jalousie; il alla droit à sa femme avec le seigneur de Grandmont, qui lui dit : « Madame, en présence de votre mari que voici, monseigneur de Bayard, à qui on donne le prix du tournoi, a dit que c'est vous qui l'avez gagné, au moyen du manchon que vous lui avez donné; il vous l'envoie donc pour en faire ce qui vous plaira. » La dame, sans se troubler, car elle était sans reproche, répondit : « Puisque monseigneur de Bayard me fait ce bien de dire que mon manchon lui a fait gagner le prix, je le garderai toute ma vie pour l'amour de lui. Quant au rubis, puisqu'il ne le veut accepter comme le mieux faisant, je suis d'avis qu'il soit donné à monseigneur de Mondragon, car c'est celui qui a le mieux fait après lui. »

Comme la dame garda toute sa vie le manchon consacré par la valeur de son chevalier, le chevalier garda-t-il toute sa vie au sanctuaire de son cœur l'amour de sa dame? Est-ce cet amour qui lui fit faire de si belles actions? Il n'y paraît point. Au moins ce fut un secret bien gardé; on ne voit ni Bayard ni ses compagnons de la guerre d'Italie porter des devises et jeter des défis en l'honneur de leurs dames.

Après la prise de Bresse, le droit de la guerre livra au bon chevalier toute une famille : une dame, ses deux jeunes filles, leur honneur, leur fortune.

Il respecta tout, et ne fit sentir, au lieu de violence, qu'une protection puissante et délicate. Tout le monde connaît cette touchante histoire. Une autre fois, le droit de l'argent, aussi détestable que celui de la guerre, mit en son pouvoir une jeune fille que la pauvreté conduisait au déshonneur. Il la trouva tout en larmes et ne voulut pas que son propre plaisir fût acheté par le désespoir d'autrui. Non-seulement il respecta et rendit à sa mère la jeune fille, mais il la dota et la maria. Nos vertus nous trahissent : le loyal serviteur n'a pu résister au plaisir de raconter ce beau trait de son maître; sans ce beau trait, pourtant, nous aurions pu croire à la chasteté du chevalier sans reproche, et supposer qu'il mourut comme Newton. Mais, non. Bayard faisait l'amour facile. Il avait un domestique adroit, chargé du plaisir de ses nuits.

La loi de chevalerie permettait l'amour et le mariage; je doute qu'elle autorisât le plaisir acheté. Ce titre si imposant de *chevalier sans reproche* donne le droit d'adresser ce reproche. Qu'il soit léger, je le veux. Bayard n'y perd rien et reste une de ces grandes figures de l'homme juste, qui apparaissent pour résumer une morale sublime; on a eu quelque raison de le comparer à Socrate, quoique Socrate tienne une bien autre place dans l'histoire de l'esprit humain et de la vérité. On a appelé *sans reproche* Du Guesclin, Barbazan, La Trémoille;

mais ce titre n'est demeuré attaché dans l'histoire qu'au nom de Bayard. On dit le connétable Du Guesclin, le maréchal Boucicaut, le sire de La Trémoille ; mais on dit toujours le chevalier Bayard : il est demeuré le modèle du chevalier, et en a conservé le simple nom. Lui-même ne voulut point exercer de grands commandements ; le roi lui donne mille hommes d'armes, il n'en veut accepter que cinq cents, et il ajoute que c'est déjà une bien grosse charge pour un homme qui veut faire son devoir.

Cela dit, retirer à Bayard le nom de chevalier, serait trop audacieux. Je me contenterai de dire que je vois dans Bayard le fruit le plus précieux de la chevalerie, mais non la chevalerie elle-même. On n'est pas libre d'imaginer la chevalerie, de la placer ici ou là et de lui tracer son idéal. Elle eut son époque, et l'on a vu ce qu'elle fut alors, vers quel idéal elle tendit. C'est assez dire que je n'identifie pas chevalerie et perfection. Bayard est déjà l'officier moderne, un excellent officier. Il obéit sans cesse, dépend toujours d'un corps d'armée, et s'en détache peu. Ses entreprises n'ont jamais un grand caractère d'aventure. Il est discipliné, comme le nouveau système de guerre y obligeait tout honnête soldat. Ses chefs n'eussent jamais rien exigé de lui contre l'honneur ; mais, l'honneur sauf, ils pouvaient tout exiger. En deux mots, Dieu,

la dame, l'indépendance d'action, ne tiennent pas dans son caractère autant de place qu'ils en tenaient dans le type idéal de la vraie chevalerie. Ce type idéal, moins parfait peut-être à certains égards que la figure réelle de Bayard, n'était plus de ce siècle. Tout homme est de son siècle, tout siècle est original, et toute renaissance est bâtarde.

CHAPITRE XXVII.

I. François Ier. — II. Le duel entre souverains. — III. Entre particuliers.

I.

Après la bataille de Marignan, François Ier voulut être armé chevalier par Bayard. Le bon chevalier lui donna l'accolade, puis, embrassant son épée : « Glorieuse épée, dit-il, qui aujourd'hui as eu l'honneur de faire chevalier le plus grand roi du monde, je ne t'emploierai jamais plus que contre les infidèles ennemis du monde chrétien. » Réminiscence des vieux temps : il y avait peu d'apparence que le bon chevalier fît jamais la guerre aux infidèles. Par cette accolade, François Ier reçut la dignité de chevalier, mais non les vertus, qui ne se transmettent pas aussi facilement.

Quoique Bayard meure à son service, et dans la septième année de son règne, je ne crains pas de dire qu'ils ne sont pas de la même époque. L'époque de Charles VIII et de Louis XII porte je ne sais quel caractère de simplicité antique, qui paraît dans la

physionomie de ces deux rois et de leurs contemporains. Celle de François Ier amena la galanterie de cour, les mœurs brillantes et corrompues, l'amour exclusif du plaisir et de tout ce qui le donne. Le XVIe siècle commença son éducation avec la chronique du petit Jehan de Saintré, qui fit les délices de ses premières années, et la continua avec le *Roland furieux*, que l'Arioste livra au public l'année qui suivit la bataille de Marignan. Il n'apprit dans l'un et l'autre ouvrage ni le respect des femmes, ni celui de la chevalerie. Il vit dans l'un l'amour noble et fidèle dupé, la dame d'amour cachant une femme galante; dans l'autre, les généreuses exagérations de la chevalerie mises en relief et tournées en ridicule avec un esprit infini et une intarissable gaieté. Dépouillé des vieilles illusions, il prit de l'amour le positif et la volupté, et de la chevalerie, ce qu'elle a de brillant et de récréatif, comme ses tournois et ses fêtes, ce qu'elle a de flatteur pour nos passions françaises, l'impétuosité, le point d'honneur.

François Ier partagea cette éducation plus positive qu'élevée. On sait ce que furent ses amours; on a lu mille descriptions de ses fêtes dispendieuses à chaque occasion que présente un mariage, une alliance, une solennité quelconque; tout le monde enfin connaît sa désastreuse témérité. Déjà la bataille de Marignan s'était gagnée un peu par cette

grâce de Dieu en vertu de laquelle règnent les rois. On se trouva vainqueur par hasard et sans trop savoir comment. Cela est si vrai que nul historien n'a pu encore en présenter un récit un peu clair. La bataille de Pavie fut perdue apparemment par cette même grâce de Dieu qui permet les folies des rois. L'artillerie française, admirablement disposée, allait tout faire à elle seule; la cavalerie n'avait qu'à attendre la déroute et s'élancer ensuite pour l'achever. Mais c'était un rôle bien secondaire pour un roi soi-disant chevalier, pour le roi de la gendarmerie française, pour un prince qui, dès l'âge de cinq ans, avait failli se casser le cou en tombant d'un cheval emporté. Et en avant donc! Canons, taisez-vous! François Ier se battit aussi bien que le roi Jean et avec le même succès. On dit qu'il s'écriait dans sa captivité, non pas : « Varus, rends-moi mes légions! » mais : « Chevalier Bayard, que vous me faites grande faute! Si vous, qui fûtes vaillant et expérimenté, eussiez été auprès de moi, mes affaires eussent pris un autre train et je ne serais pas sorti de mon retranchement. » Il s'apercevait un peu tard, le pauvre roi, qu'il avait été plus fou que chevalier.

II.

Du temps que sa réputation de roi chevalier n'était pas encore ruinée, on citait souvent son

fameux cartel adressé à Charles-Quint. Si le sort des peuples ne dépendait pas des querelles des rois, quoi de plus juste et de plus naturel que de laisser ces illustres querelleurs vider entre eux les différends issus de leurs passions ou de leurs caprices, sans verser d'autre sang que le leur? Mais je n'aperçois dans l'histoire aucun défi de ce genre qui ait été suivi d'effet. Philippe Auguste proposait à Richard Cœur de Lion de nommer de chaque côté quatre commissaires pour terminer leur discord. « J'y consens, répondit Richard, à condition que ces commissaires auront la lance au poing et que le roi Philippe et moi serons du nombre. » Philippe refusa sagement, et se soucia peu des railleries de la cour de son rival.

Pierre d'Aragon, disputant à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, le royaume de Naples, lui offrit de trancher le procès par un duel. Le lieu désigné pour la rencontre était Bordeaux. Pierre s'y rendit. Charles, qui était à la fois le prince le plus habile de son époque et le moins esclave des préjugés chevaleresques, feignit de consentir, envoya des commissaires pour déterminer le champ même et les conditions du combat. Ils élevèrent mille difficultés et embrouillèrent si bien l'affaire que la rencontre devint impossible. Jamais les hommes de tête, qui se sentent capables de s'assurer la victoire par l'habileté de leurs mesures,

n'ont voulu la risquer dans les hasards d'un combat d'une heure, où l'adresse et la force du bras donnent l'avantage, où un faux pas peut tout perdre.

Jusque-là c'étaient les princes français qui se montraient politiques et repoussaient les provocations chevaleresques. C'étaient les rois d'Angleterre et d'Aragon qui adressaient ces provocations. Cela changea à l'avénement des Valois. La prudence passa d'un camp dans l'autre. Ce furent les rois de France qui provoquèrent et les rois anglais qui refusèrent. Le xve siècle fut trop sérieux pour ces folies. Mais voici François Ier qui traite la politique d'une façon nouvelle : ce gros garçon, comme l'appelait Louis XII, courait les filles dès l'adolescence. L'habitude qu'il avait du libertinage lui en fit adopter le langage jusque dans la diplomatie. Quand il concourut pour l'Empire avec Charles-Quint, il lui écrivit qu'ils devaient se considérer comme deux gentilshommes briguant les faveurs d'une même maîtresse, et que celui qui serait évincé devait accepter galamment sa disgrâce. Mais comme il arrive plus souvent en pareil cas que le rival malheureux s'irrite et provoque en duel le rival heureux, ainsi fit aussi le roi François après que Charles l'eut emporté. Il fit la guerre et fut battu. Sorti de la captivité de Madrid et doublement mécontent de lui-même, pour s'être fait prendre maladroitement et pour s'être plus maladroitement

délivré, François Ier trouva mauvais que l'empereur réclamât l'exécution du désastreux marché de sa délivrance; et, comme celui-ci l'accusait de manquer de parole, il lui écrivit qu'il avait menti par la gorge, tandis que c'était lui-même qui mentait. Il joignit à ce style de soudard un défi en règle, lequel fut solennellement présenté et prononcé à l'empereur entouré de sa cour, par le héraut d'armes de France en grand appareil, suivant les rites et traditions chevaleresques. Charles-Quint ne considéra ce cartel que comme une déclaration de guerre assez folle. C'eût été bénéfice certain pour François Ier de jouer des royaumes en champ clos avec tous les rois de l'Europe : il était le plus bel homme d'armes de France. Dans une des entrevues familières du camp du Drap d'Or, Henri VIII, le prenant à bras-le-corps, lui dit : « Mon frère, je veux lutter avec vous. » François, pour toute réponse, lui donna un croc-en-jambe qui l'étendit par terre. On rit de part et d'autre; mais qui sait si cette courte humiliation ne resta pas au fond du cœur du roi d'Angleterre?

Si le cartel de François Ier était déjà un anachronisme, combien plus bizarre fut, au siècle suivant, celui que le maréchal de Turenne reçut de l'électeur palatin! Le grand homme de guerre envoya au roi Louis XIV cette singulière lettre en demandant, pour la forme, la permission de se battre,

que le roi, on le devine, refusa. Enfin le ridicule accueillit, au commencement de notre siècle, le défi que l'empereur de Russie Paul Ier, ce maniaque rêveur d'une renaissance chevaleresque sous son despotisme de czar, adressa à Pitt et à plusieurs autres ministres d'Angleterre.

III.

Le duel n'a donc jamais été sérieux entre les souverains. Mais il l'a été trop longtemps, puisqu'il l'est encore, entre les particuliers. On aurait tort d'en imputer l'usage à la chevalerie. Le duel est dans les lois barbares sept ou huit siècles avant que la chevalerie n'existe. Toutefois ils sont sortis l'un et l'autre du même principe : l'homme se protégeant lui-même et lui seul.

Qui ferait l'histoire du duel aurait à y remarquer trois époques : celle du duel suivant la nature; celle du duel adopté et réglé par les lois; et celle du duel réprouvé par les lois. Deux hommes qui se haïssent se provoquent et se battent avec telles armes qui leur tombent sous la main : voilà le duel suivant la nature. Les voisins s'assemblent, regardent le combat; leur conscience se révolte si l'un des adversaires a l'avantage des armes, s'il emploie la trahison, la ruse; ils interviennent et rétablissent dans le combat une certaine équité.

De plus, leur superstition grossière, s'imaginant que le Dieu qui donne la victoire ne la peut donner au méchant, tire conclusion que le vaincu, c'est le coupable. Voilà le second âge du duel : c'est là qu'il en était chez les anciens Germains; c'est ainsi qu'il passa dans leurs lois, et de leurs lois, plus tard, dans les grands monuments législatifs du moyen âge : les assises de Jérusalem, les coutumes de Beauvoisis, le vieux coutumier de Normandie. Non-seulement on l'y permit, mais on l'y régla, on l'y ordonna comme un procédé judiciaire. Il était si fort enraciné dans les mœurs, qu'il résista aux excommunications de l'Église, aux efforts de Louis IX et à ceux de Philippe le Bel, qui du moins réussit à en restreindre l'usage aux cas où la peine de mort pouvait être prononcée.

Comme on était en pleine chevalerie lorsque ces monuments législatifs furent rédigés, les règles du duel eurent une apparence chevaleresque et ressemblèrent à celles des tournois. Les combattants arrivent accompagnés d'un prêtre et de leurs parrains; ils sont tout armés; ils se mettent à genoux, entrelacent leurs mains, et devant le juge, sur la croix, ils font leurs *derreniers serments*. Chacun d'eux jure qu'il a bon droit : on espérait que le coupable, en ce moment suprême, redouterait de se surcharger d'un parjure; chacun jure encore qu'il n'a sur lui aucun charme ni sortilége. Aux

quatre coins de la lice les hérauts répètent l'exprès commandement de se tenir assis, de garder un silence profond, de ne prononcer un mot, proférer un cri, ni faire un geste qui puisse encourager ou troubler les combattants : sous peine de la perte d'un membre et même de la vie. On place les combattants, on leur mesure également le champ, le vent et le soleil. On fait sortir leurs parents. Le maréchal du camp crie trois fois : « Laissez-les aller. » C'est le signal. Le combat ne peut commencer avant midi ni se prolonger après que les étoiles ont paru au ciel : le défendeur qui résiste jusque-là a gain de cause. Le vaincu, mort ou blessé, est traîné hors de la lice, où l'on disperse toutes les pièces de son harnois. Même, suivant la coutume scandinave, pratiquée en Normandie, on le pendait ou le brûlait.

On voit aisément comment le duel est plutôt chevaleresque par la forme que par le fond. En chevalerie deux adversaires se provoquaient sur le point d'honneur ou sur la beauté de leurs dames, ou sur la valeur de leur nation : c'était la joute, souvent à armes courtoises, et toujours avec un nombre de coups limités ; le vaincu n'était pas flétri. Le duel, sérieux comme la loi, âpre comme la haine, n'admettait ni courtoisie, ni merci, et ajoutait à la mort l'infamie.

Un des plus célèbres fut celui de Legris et de Ca-

rouge, autorisé par le parlement en 1386. Carouge vengeait l'honneur de sa femme, qui comprenait le sien : il fut vainqueur. Mais on découvrit ensuite que l'écuyer Legris, qui fut tué, n'était pas le vrai coupable ; la dame, dans l'obscurité ou dans le trouble que lui causait l'outrage, avait cru le reconnaître et s'était trompée.

Le dernier duel autorisé fut celui de Jarnac et de La Châtaigneraie. La Châtaigneraie était un gentilhomme favori de François Ier. Il était brave et l'avait fait voir en mainte action de guerre. Mais, s'il avait la bravoure d'un chevalier, il n'en avait ni la modestie, ni la courtoisie. Sa grande taille, sa force, son adresse extraordinaire à tous les exercices du corps, lui inspiraient une insolence sûre d'elle-même, qui le faisait redouter à la cour, mais point aimer. Il était, en un mot, de la famille des matamores dont François Ier pouvait se dire le chef. « Nous sommes quatre gentilshommes, La Châtaigneraie, Lansac, Issé et moi, qui courons à tous venants. » La Châtaigneraie n'était pas moins bien vu du dauphin que du roi lui-même. Les gens médiocres, princes ou rois, subissent facilement l'ascendant de ces hommes à la taille et à la parole hautes, qui, appuyés sur une épée redoutable, répandent la terreur autour d'eux : ils semblent partager la crainte commune, tandis que leur rang suffit pour les mettre au-dessus de toute crainte.

Henri II avait un autre favori, Gui de Chabot de Jarnac, gracieux courtisan et dameret, bien différent de La Châtaigneraie. Jarnac obtenait les faveurs de sa belle-mère, Mme de Jarnac. Il confia ce secret au dauphin; le dauphin ne sut pas le garder. Diane de Poitiers, qui l'apprit, n'y vit aussitôt qu'une arme contre sa rivale la duchesse d'Étampes, dont Jarnac était le beau-frère: elle réclama hautement du roi la punition de ces scandales, afin d'en faire rejaillir quelque chose sur la duchesse. Les perquisitions remontèrent jusqu'au dauphin, qui se vit menacé d'une révélation honteuse pour lui. En courtisan dévoué et en spadassin intrépide, La Châtaigneraie couvrit son maître et soutint que c'était lui-même qui avait reçu et trahi la confidence de Jarnac. Celui-ci lui envoya un cartel; mais François Ier refusa constamment jusqu'à sa mort d'autoriser ce duel. Le permettre fut le premier acte d'Henri II. Triple infamie de ce roi : parce qu'il laissait peser sur autrui la responsabilité de sa vilaine action; parce que, ne doutant point de la supériorité de La Châtaigneraie l'épée à la main, c'était moins un duel, qu'il croyait autoriser, qu'un assassinat; et parce que, chef de la justice de son royaume, il permit le duel connaissant le coupable et connaissant l'innocent. Il n'est que Mme de Lafayette pour faire d'Henri II un roi chevalier. Le combat eut lieu en présence de toute la cour et des

ambassadeurs étrangers, dans la cour du château de Saint-Germain en Laye. La Châtaigneraie avait eu l'outrecuidance de faire préparer près de la lice un festin superbe et d'y convier tous les grands *après le combat.* L'événement fut bien différent de ce qu'on avait pensé. Jarnac s'était fait enseigner par un bretteur.italien certains coups fourrés : d'un revers il trancha le jarret à son adversaire, qui tomba baigné dans son sang et, plein de rage, se fit mourir lui-même en arrachant l'appareil mis sur sa blessure. Les Suisses et les valets mangèrent le festin et pillèrent l'argenterie. La cour fut plus surprise qu'affligée. L'ambassadeur de Soliman exprima son étonnement de voir le roi de France permettre à deux de ses meilleurs serviteurs de s'entr'égorger sous ses yeux. A ce propos, Brantôme prouve que nous sommes supérieurs aux Turcs, puisqu'il est un genre de combats qu'ils ignorent et que nous connaissons. Le duc de Guise fit élever un mausolée superbe *aux mânes pies de François de Vivonne de La Châtaigneraie, chevalier français très-valeureux;* épitaphe où il y avait un mot de trop, celui de chevalier. Le nom de Jarnac est resté déshonoré par sa victoire, quoiqu'en lisant cette histoire on se sente visiblement porté pour lui. Tout dans ce duel est en contradiction avec la chevalerie, et la conduite trois fois méprisable d'Henri II, et le mensonge et la coupable assu-

rance de La Châtaigneraie, et la déloyauté du coup de Jarnac. La conscience publique en fut assez révoltée pour qu'on cessât dès lors d'autoriser le duel.

Quelques années plus tard, le tournoi disparut comme le duel légal, après une autre catastrophe. Dans les fêtes célébrées à l'occasion du mariage d'Élisabeth de France et de Philippe II, Henri II s'obstina à descendre dans la lice. Il n'était plus jeune : quarante et un ans. Sa maîtresse l'était encore moins : cinquante-neuf ans. C'était cette fameuse Diane de Poitiers, qui avait été la maîtresse du père avant de l'être du fils. Henri voulut, sous ses yeux, faire le jeune homme, montrer son adresse à cheval, sa force à rompre une lance. On s'efforça de l'en détourner au nom de la dignité royale. On lui cita même l'autorité des romans de chevalerie, dans lesquels les rois n'entrent point en lice ou n'y entrent que sous un déguisement. Il s'obstina et courut sans mésaventure les deux premiers jours. Le troisième il tint contre le capitaine de ses gardes, Montgomery, un des plus rudes jouteurs. Les lances se brisèrent ; Montgomery eut l'imprudence de ne pas jeter aussitôt le tronçon qui lui restait dans la main et qui atteignit le roi dans l'œil droit : le coup fut tel que les éclats du bois pénétrèrent dans le cerveau ; et, trois jours après, Henri mourut.

De la joute et du duel légal, également sup-

primés, sortit le duel libre. C'est ici que commence la troisième époque du duel, qui fut malheureusement la plus florissante et qui dure encore. Ce qui marque cette époque et ce qui en est le fâcheux caractère, c'est qu'on se cache pour se battre. Au fond, c'est un progrès : on ne se cache que pour les mauvaises actions ; quand se cachera-t-on pour faire la guerre ? Par malheur le duel est resté une de ces mauvaises actions (il y en a de plus d'une sorte) qui attirent plutôt la considération que le mépris du public. Aux différentes causes, aux griefs divers, auxquels précédemment répondait soit la joute chevaleresque, soit le duel judiciaire, répondit dès lors l'unique forme du duel, c'est-à-dire une rencontre devant deux ou trois témoins, dans quelque lieu écarté, à quelque heure indue du matin ou du soir. Depuis la plus grave injure jusqu'à la plus ridicule susceptibilité, tout se vengea par un combat où la vie de l'homme était toujours en jeu. C'est surtout sous les trois règnes des fils d'Henri II que le duel eut des effets terribles, puisqu'il y périt plus de huit mille gentilshommes. On allait prendre des leçons dans les salles d'armes d'Italie, où étaient les meilleurs maîtres ; on revenait chercher et provoquer les occasions de se faire une réputation de cour par de beaux duels. Voici, dans la fameuse rencontre de Quélus et d'Antragues, sous Henri III, quatre gentilshommes, Ri-

bérac et Schomberg, Maugiron et Rivarot, qui s'offrent à les seconder et tiercer, moins par inimitié qu'ils eussent entre eux que *par désir de mener les mains*. Trois siècles plus tôt, ces quatre gentilshommes eussent rompu chacun trois ou quatre lances de rochet et jeté leur feu sans verser leur sang. Trois d'entre eux furent tués. Quélus et d'Antragues combattaient *pour dames*. Quélus fut tué. Quatre morts et deux blessés sur six combattants. Le combat eut lieu sans armes défensives, hors des remparts, à trois heures du matin, sans autres témoins que trois ou quatre pauvres gens. D'Antragues avait apporté sa dague outre son épée, et Quélus, qui n'avait point la sienne, le lui fit remarquer. « Tu as donc fait une grande faute de l'avoir oubliée au logis, répondit d'Antragues; nous sommes ici pour combattre, et non pour pointiller au sujet des armes. » Brantôme, qui raconte tout cela fort gaiement, prétend qu'il y a à disputer là-dessus, quoique plusieurs soutiennent que, *par gentillesse chevaleresque*, d'Antragues devait laisser sa dague. La cour trouva ce combat fort beau et le compara à celui des Horaces et des Curiaces.

Malgré ce trait, le duel, sans diminuer en rien le vice de son principe, est resté généralement loyal, sous le contrôle des témoins. Les exceptions ont été marquées d'infamie.

Ce n'est point ici le lieu d'en poursuivre l'histoire dans le siècle suivant, où il fit encore fureur malgré Richelieu et Louis XIV, ou dans le nôtre, où il n'a fait que trop de victimes. J'ai seulement voulu ôter à la chevalerie une partie du poids qu'on fait peser injustement sur elle quand on l'accuse d'avoir introduit le duel dans nos mœurs.

CHAPITRE XXVIII.

I. Critique de la chevalerie par la Renaissance. — II. L'Arioste. — III. Cervantès. — IV. Rabelais.

I.

Avant de prononcer sur la chevalerie les dernières paroles, il faut dire par quelles mains elle fut ensevelie. Jamais sépulture ne fut plus gaie. Elle fut portée en terre par trois de ces railleurs immortels qui font avec un éclat de rire l'oraison funèbre des vieilleries sociales.

C'est moins la chevalerie même qu'ils attaquèrent que la littérature chevaleresque. La chevalerie prêtait moins à la critique; ensuite elle était, au XVIe siècle, moins dans les mœurs que dans les imaginations, moins dans les actions que dans les lectures. C'est par le crédit survivant de sa littérature que l'âge qui finissait empiétait sur l'âge qui commençait. Celui-ci, qui avait autant d'esprit qu'il acquérait chaque jour de science, de bon sens et de raison, réclama son droit. Il se

servit pour cela de l'ironie des gens de lettres et des décrets des souverains.

Vous pensez que les écrits firent peu d'effet et que les décrets en firent beaucoup. On ne lut peut-être pas les décrets : on dévora les écrits. On se fit un plaisir d'être en contradiction avec les décrets; mais on eût rougi d'être en contradiction avec des livres pleins de sens et d'esprit, qui avaient le succès d'une mode sans en avoir l'éphémère durée.

On mesurera la force de ces écrits à celle de l'engouement dont ils triomphèrent et qui possédait jusqu'aux rois et aux législateurs. Au comble de sa puissance, Charles-Quint interdit les romans de chevalerie à ce Nouveau-Monde qu'il eût été plus urgent de préserver du fanatisme et de la cruauté. Et, le décret signé, ce grand souverain, si grave dans l'histoire, s'enfermait dans son cabinet pour lire, sans qu'on le vît, *Don Belianis de Grèce*, une des œuvres les plus dignes de ses proscriptions.

Les romans de chevalerie faisaient alors de tels ravages dans le cerveau des jeunes Espagnoles, que les cortès s'en occupèrent comme d'une calamité publique. Les graves députés demandaient à l'empereur que l'ancien monde fût traité comme le nouveau, et tous les livres de chevalerie brûlés. Les mères, disaient-ils, laissent au logis leurs filles pour ne pas les exposer aux séductions du dehors,

et elles trouvent au logis même une séduction plus puissante. Le danger était moins grand en Italie et en France, où, avec plus de sang-froid dans le caractère, nous avions déjà Arioste et Rabelais. L'Espagne, toujours en retard, devait attendre encore longtemps Cervantès.

C'est précisément le désaccord des lectures avec les mœurs qui en faisait le danger. Au XIIIe siècle, un roman de chevalerie pouvait mener les jeunes gens à l'amour, mais à l'amour tel qu'il y était dépeint et tel qu'on le pratiquait alors : c'est-à-dire cet amour chevaleresque dont la condition essentielle était un effort constant vers toutes les vertus. Mettre les jeunes gens dans la voie de la passion était d'un effet bien moins funeste, quand cette voie était aussi celle des belles actions. C'était même là une sagesse profonde. Mais, les mœurs et l'amour chevaleresques ayant disparu, la voie de la passion fut dépouillée de ses ornements et de son but vertueux. Les jeunes cœurs n'y trouvèrent plus que la passion toute seule. Des romans de chevalerie, ils comprirent toujours les excitations aux plaisirs des sens; mais ils ne comprirent plus, ou comprirent mal, ou ne surent pas utiliser habilement les excitations à la vertu. Cet art merveilleux de chatouiller le cœur, dont jadis la vertu partageait les bénéfices avec l'amour, ne profitait plus qu'au désordre des mœurs.

Cet ensemble harmonieux de rapports sociaux, qu'on appelle les mœurs, ne souffre rien qui lui soit étranger. C'est comme un corps vivant. Si quelques âmes trop généreuses, au lieu de contenir leur légitime enthousiasme pour la morale chevaleresque, concevaient l'idée folle d'en suivre les inspirations dans la pratique de la vie, ils ne trouvaient personne pour leur répondre, troublaient l'ordre de la société et ne recueillaient que du ridicule. La vertu est une au fond, mais ses formes vieillissent et changent.

Celui qui voyage à cheval et qu'un bras de mer arrête, doit quitter son cheval et prendre un bateau. Il serait bien insensé s'il prétendait poursuivre sa route sans changer de véhicule. Paladin, descends de ce destrier bardé de fer, quitte ces armes, cette devise, ces choses d'autrefois! Voici une rive du temps. Il ne s'agit plus de chevaucher, il s'agit de naviguer sur l'océan de la raison et de la science, en ouvrant les voiles au souffle du génie.

C'est un sacrifice de raison que fit le XVIe siècle; le cœur et l'imagination se tenaient attachés à ces brillantes fictions, à ce noble transport d'héroïsme des romans de chevalerie. La raison vint les en détacher. Elle s'y prit avec tant de grâce qu'elle y réussit. Heureux les siècles qui rencontrent des censeurs aussi gracieux et d'aussi riants pédagogues!

II.

Arioste fut le premier : raillerie fine et légère, d'une élégance et d'un goût uniques, qui échappe à plusieurs, mais où l'Italie reconnaît la marque exquise de son gracieux génie, la beauté d'élite de ses enfants, l'esprit et la distinction de ces petites cours princières qui brillaient dans son sein au temps où elle était encore à peu près indépendante.

On voit bien par son œuvre même qu'Arioste avait beaucoup lu les romans de chevalerie. Il était tombé dans le même péché que Charles-Quint, aimant beaucoup ce qu'il proscrivait. De là peut-être aussi la délicatesse de sa critique : il raille la littérature chevaleresque comme on raille un ami; non sans l'atteindre, certes, mais sans l'insulter. Le *Roland furieux* est lui-même un roman de chevalerie ; tout le trésor des inventions de cette littérature a été fouillé ; mais le malin poëte en a tiré surtout les pièces les plus curieuses et les plus bizarres, pour composer le modèle des parodies. Cette parodie n'est pas, comme d'ordinaire, celle d'une seule œuvre, ou même d'une seule époque de la littérature dont je parle, mais de toute cette littérature. Charlemagne et ses douze pairs sont les héros ; mais tout ce que l'imagination et le cœur ont

semé depuis d'inventions et de sentiments dans ce champ de la chevalerie tourbillonne autour de leurs noms fameux. Je ne sais où l'Arioste a pris cette idée singulière de faire Roland fou d'amour. Boïardo l'avait déjà fait amoureux. Le Roland de la chanson de Geste l'est si peu ! On pourrait croire qu'ils ont voulu représenter les phases successives de la chevalerie. Et Roland, retrouvant son bon sens en même temps qu'il perd son amour, serait destiné à représenter le guerrier raisonnable des temps modernes, affranchi des folies de l'amour chevaleresque. Le bon sens de Roland, comme chacun sait, était dans une fiole, et cette fiole dans la lune, où Astolphe l'alla chercher. Cette fiole de verre logée en tel pays, c'est le cœur d'une femme.

Arioste ne peint que des situations chevaleresques; mais il leur donne une tournure si finement grotesque, qu'elles perdent à jamais leur prestige.

Angélique s'échappe du camp de Charlemagne, dans cette journée où la *gent baptisée* prit la fuite. En galopant à travers la forêt, elle rencontre Renaud. Renaud qui l'aime court après elle. Au milieu d'une rivière, Ferragus cherche son casque qu'il a laissé tomber dans l'eau en se désaltérant. Il attaque Renaud. Ils se battent. Angélique fuit. Après s'être bien frappés, ils s'avisent qu'ils combattent pour un bien qui leur échappe à tous deux. Mieux

vaut s'en assurer d'abord. Ferragus a un cheval, Renaud n'en a pas. Ferragus prend Renaud en croupe, et tous deux courent sur les traces d'Angélique; ils reprendront plus tard le combat suspendu. La route se bifurque : ils se séparent, l'un prend à droite, l'autre à gauche. Ferragus se retrouve bientôt au point d'où il est parti, et recommence à chercher son casque avec une grande perche. Renaud rencontre son fidèle Bayard, ce merveilleux cheval qui entend la voix humaine : « Arrête, mon Bayard, ne bouge pas! sans toi, je suis trop malheureux. » Bayard fait le sourd et ne court que plus vite. Angélique était arrivée au bord d'une fontaine; elle se reposait cachée sous le plus joli buisson qu'ait peint un poëte. Arrive un cavalier qui s'assied tristement au bord de l'eau et répand les larmes et les plaintes les plus touchantes. C'est Sacripant, roi de Circassie. Angélique le connaît bien, pour avoir tant de fois repoussé ses prières. Mais ici elle a confiance en lui, elle veut le prendre pour guide, elle se montre... telle qu'une déesse, et, moins sévère qu'autrefois, lui jette les bras autour du cou. Non qu'elle veuille le guérir, elle veut seulement se servir de lui, et reprendre ensuite ses allures hautaines. Elle lui raconte comment Roland l'a emmenée du Cathay, et respectée toujours.

Forse era ver, ma non però credibile.

Sacripant y croit pourtant, et se promet en lui-même de ne point imiter le respect de Roland.

So ben ch' à donna....

Mais, au moment désiré, un cavalier arrive; Sacripant, furieux, monte à cheval et court sur lui; d'un coup de lance l'inconnu le jette par terre, puis poursuit sa route au galop. Sacripant se relève avec peine. Un messager passe : « Avez-vous vu un guerrier couvert d'armes toutes blanches? — A telles enseignes qu'il m'a jeté par terre. Dis-moi son nom pour que je me venge. — Celui qui t'a renversé et pris ton honneur est une gentille demoiselle, Bradamante. » Et le messager poursuit sa course. Sacripant, honteux et mécontent, prend Angélique en croupe et se met en route. Ils entendent un grand bruit : un grand destrier orné d'or arrive au galop, sautant les rivières, les buissons, brisant tout sur son passage. C'est Bayard. Sacripant veut le prendre et il reçoit une ruade. Mais il se laisse arrêter comme un agneau par la main d'Angélique, et le Circassien lui saute sur le dos. L'intelligente bête n'avait tantôt désobéi à son maître que pour l'attirer sur la trace d'Angélique. Survient en effet Renaud. Sacripant veut le combattre; mais le bon cheval, qui reconnaît son maître, recule au lieu d'avancer, avance au lieu de reculer, va à droite quand Sacripant

veut aller à gauche, se cabre, rue, se jette de côté : Sacripant prend le parti de descendre et attaque Renaud à pied. Il reçoit un coup terrible sur son bouclier. Angélique, craignant que Renaud ne soit vainqueur, excite son coursier et fuit. Un messager arrive : « Vous combattez pour Angélique, et Roland l'emmène vers Paris ! » A ce mot le combat cesse ; Renaud, hors de lui, saute sur Bayard et le pousse vers Paris à bride abattue. Le messager était le perfide émissaire d'un magicien : Angélique fuyait dans une direction toute contraire. C'est ainsi qu'ils courent tous les uns après les autres sans jamais s'atteindre : image de la vie aussi bien que satire des romans de chevalerie. Charmante Angélique ! Il lui vient à l'esprit qu'on pourrait bien douter de sa pudeur en la voyant mener cette vie vagabonde. Et quelles aventures ne subit-elle pas jusqu'au jour où, toujours courant à travers les forêts et les vallées, elle trouve un beau jeune homme blessé, un simple pâtre, Médor ! C'est lui qu'elle aime et à lui qu'elle se donne. En vain tant de princes et de paladins lui ont offert des royaumes et des noms glorieux ; en vain Roland l'a été chercher jusqu'au fond de l'Orient, et pour elle a rempli de ses exploits l'Inde, la Médie et la Tartarie. Un peu de beauté lui plaît plus que toute cette valeur.

Ils étaient heureux, s'écrie quelque part l'Arioste,

ils étaient heureux les chevaliers de ces temps. Dans les vallons, les cavernes obscures, les bois sauvages, repaires des serpents, des ours et des lions, ils trouvaient ce qu'on rencontre à peine dans les palais superbes, des femmes dans toute la fraîcheur de la jeunesse et dignes du nom de belles. Il ne semble pas au poëte que dans ce monde fortuné, rempli de trop de séductions, la fidélité chevaleresque pût être rigoureusement gardée. C'est ce qu'il a voulu peindre dans la personne de Roger, le héros de sa prédilection, comme Roland l'est de son œuvre. Roger est l'ancêtre de ces ducs de Ferrare auxquels s'adresse Arioste. C'est lui qu'il comble de toutes les qualités aimables : il n'en fait pas un chevalier-moine, tant s'en faut. Roger, qui aime si tendrement Bradamante, qui en est si tendrement aimé et qui l'épouse à la fin, après qu'ils ont longtemps couru le monde en se cherchant sans se trouver, tantôt séparés par les événements, tantôt par la religion, tantôt par quelque enchanteur malin, Roger porte bien toujours Bradamante en son cœur ; mais avec quelle jeune et gracieuse fougue il se laisse entraîner par les occasions ! Il perd la tête pour Alcine, il la perd pour Angélique, et, sans l'anneau qui rendit invisible à propos la princesse de Cathay, quelle douleur pour vous, fidèle Bradamante ! Au reste, Arioste a sauvé l'ancêtre de ses protecteurs de tous les ridicules

des romans, et l'a doué d'une sagesse pratique et positive fort bien entendue. Quand il voyage sur l'hippogriffe, ne croyez pas qu'il reste toujours en l'air : chaque soir, il descend à l'auberge, évitant autant qu'il peut de se mal loger, et, tout pressé qu'il est de revoir Bradamante, il ne laisse pas de profiter de son voyage pour faire un petit tour d'Europe et visiter quelques pays qui n'étaient pas sur son chemin.

Tout autre est la figure de Roland. En lui prêtant cette folie d'amour à laquelle nul n'échappe tout à fait, même les demi-dieux et les êtres les plus farouches, Arioste n'a point diminué sa grandeur simple et primitive; il n'a point amolli les traits de cette rude image des temps anciens; il n'a point fait du héros des Pyrénées un dameret amoureux. Roland n'a qu'un amour, et c'est probablement parce qu'il n'en a qu'un, qu'il en est fou. Il rencontre aussi les occasions, il les dédaigne ; il délivre aussi de belles demoiselles captives, il ne voit pas leurs charmes. Il lui faut Angélique, et, quand il aperçoit qu'elle ne peut plus être à lui, parce qu'elle est à un autre, il devient fou de cette folie effrayante et bizarre, si amusante et pourtant si grandiose. Même avant ce moment, les actions de Roland ont quelque chose de gigantesque, de terrible et de braque qui réjouit déjà, mais qui impose : soit dans cette caverne de brigands, quand il

leur jette à la tête cette lourde table qui en écrase les trois quarts, et que, prenant ceux qui restent, il les pend de sa main à un arbre; soit quand il combat l'orque, le monstre marin qui faisait sa proie des plus belles jeunes filles, ce monstre qui est encore le fléau de nos jours ; il se jette avec sa chaloupe dans sa gueule énorme, sans autre arme qu'un câble et une ancre qu'il plante dans la langue du monstre pour lui tenir les mâchoires ouvertes, et alors il lui taille à coups d'épée la langue, la gorge et le palais. Quand Roland, par le secours d'Astolphe, a recouvré la raison, il n'est plus le même, non-seulement que pendant sa folie, mais qu'avant sa folie: c'est qu'il a subi la dure leçon de l'amour. Comme il est devenu doux sans cesser d'être vaillant et terrible! Avec quelle touchante colère il venge la mort de son cher Brandimart! avec quel tendre désespoir il reçoit sa dernière confidence! C'est Achille écartant les mouches du corps de Patrocle.

III.

Les égards d'Arioste pour la chevalerie, Cervantès ne les eut pas. Cent ans s'étaient écoulés; l'Espagne n'avait pas été guérie par les décrets de Charles-Quint et les anathèmes des cortès. A une maladie opiniâtre, il fallait une forte médecine. C'est aussi à la littérature chevaleresque que Cervantès adresse

formellement sa déclaration de guerre. Mais Arioste l'accablait sous une fine poudre d'or peu à peu répandue. L'Espagnol change cette poudre légère en une grêle de ces cailloux qui meurtrirent plus d'une fois le pauvre chevalier de la Manche. Il est cruel, ce soldat blessé de Lépante, ce captif d'Alger, cet homme durci à toutes les misères, à toutes les souffrances de la guerre et de la paix, de la captivité et de la liberté. Sa main mutilée frappe rudement, comme la main de fer de Gœtz. Il n'y a que les enfants qui lisent son livre sans être émus pour don Quichotte. Sous cette grotesque forme du chevalier de la Triste Figure, j'aperçois toute la beauté morale du chevalier Bayard, aussi maigre que lui. Je ne connais pas de plaidoyer plus éloquent pour la chevalerie que celui du pauvre chevalier, attaqué dans sa noble et touchante folie par cet ecclésiastique insolent de la maison du duc de*** « Je suis chevalier, et tel je vivrai et mourrai, s'il plaît au Très-Haut. Les uns suivent le large chemin de l'orgueilleuse ambition; d'autres, celui de l'adulation basse et servile; d'autres encore, celui de l'hypocrisie trompeuse; et quelques-uns enfin, celui de la religion sincère. Quant à moi, poussé par mon étoile, je marche dans l'étroit sentier de la chevalerie errante, méprisant les richesses, mais non point l'honneur. J'ai vengé des injures, redressé des torts, châtié des insolences....

Je suis amoureux, mais seulement autant que la chevalerie errante m'oblige de l'être, et, l'étant de telle sorte, je ne suis pas des amoureux déréglés, mais des amoureux continents et platoniques. Je n'ai point d'intention qui ne soit droite; je ne songe qu'à faire du bien à tout le monde et à ne donner jamais lieu de se plaindre à personne; et si un homme qui pense et qui agit ainsi mérite d'être traité de fou, je le demande à Leurs Excellences. »

Allons, Cervantès, réponds à don Quichotte! C'est ainsi que je le trouve, ce fou, plus sublime encore que grotesque; c'est ainsi que la chevalerie, huée, bafouée, mise sur la croix du ridicule, inspira à celui-là même qui la perçait de ses railleries un type admirable de bonté généreuse et d'intrépide dévouement.

Mais le monde, qui se met plus volontiers du côté des fripons heureux que des dupes généreuses, comprit mieux le ridicule que le sublime du héros de la Manche, et l'auteur atteignit son but. Son œuvre, propre par la grossièreté même de quelques détails à devenir populaire, acquit une popularité européenne, qui sera toujours refusée aux formes délicates de l'Arioste. Toute l'Europe but cette médecine antichevaleresque, que quelques-uns jugèrent trop forte : ils prétendaient, ceux-là, que la lecture de Cervantès avait trop bien étouffé chez les Espagnols le vieil honneur castillan. Ils avaient peut-être

raison, non-seulement pour la Castille, mais pour l'Europe entière; et peut-être le livre de Cervantès est-il un de ceux qui ont appris à l'âge moderne la trop courte morale d'un bon sens étroit et positif, les avantages trop séduisants de l'utile sur l'honneur, de l'intérêt sur le devoir.

IV.

J'ai réservé Rabelais pour la fin, malgré l'ordre des temps. C'est lui le juge suprême, celui dont le regard universel voit de plus haut et plus loin, le gardien vigilant de la justice, de la raison et du bon sens, le cerbère d'un domaine trop souvent envahi :

Latratu regna trifauci
Personat....

Trifauci suffit pour cerbère, non pour Rabelais. Il a autant d'aboiements qu'il y a de choses au monde où peuvent se glisser la déraison et l'injustice.

Rabelais écrivit d'abord un roman de chevalerie burlesque, premier germe de sa grande œuvre. Gargantua, transporté sur les nuées par l'enchanteur Merlin, allait combattre pour le roi Artus les Gos et les Margos. Les fées, les enchanteurs y jouaient un rôle. Mais tout était déjà renversé, puisque le héros n'était plus un chevalier, simple

mortel, combattant des géants, mais un géant terrassant de simples mortels. Ou Rabelais a jugé que l'Arioste avait assez fait la guerre à la littérature chevaleresque, ou il a trouvé la guerre plus opportune contre d'autres ennemis plus dangereux. Il est plus facile de trouver dans son œuvre des critiques de la chevalerie réelle que des romans de chevalerie, ce qui me fait penser qu'il est moins hostile à l'esprit chevaleresque qui anime ces romans, et, si je puis dire, à l'âme même de la chevalerie et à son principe généreux, qu'à quelques détails absurdes qu'il attaque avec sa verve mordante. Tel est l'abus des couleurs et des devises. « Qui vous meut? Qui vous poinct? Qui vous dit que blanc signifie foi, et bleu fermeté? » s'écrie-t-il dans une sortie plaisante à propos de la livrée de Gargantua. Les devises, il n'en blâme point l'usage, mais le mauvais usage, ces jeux de mots plats, ces rébus ridicules dont les beaux de la cour faisaient parade : ils en ont, dit-il, enchevêtré leurs mulets, vêtu leurs pages, écartelé leurs chausses, brodé leurs gants, frangé leurs lits, peint leurs enseignes, composé des chansons. Voulant signifier espoir, ils font peindre une sphère (*sphæra, spera*); des pennes d'oiseau, pour peines; l'ancholie, pour mélancolie; la lune bicorne, pour : vivre en croissant; un banc rompu, pour banqueroute; un lit sans ciel, pour un licencié : ho-

monymies ineptes, fades et barbares, contraires à la restitution des bonnes lettres et du bon sens public. Rabelais critique encore, et bien justement, la fausse gloire des lances rompues. « C'est la plus grande rêverie du monde, de dire : *J'ai rompu dix lances en tournoi ou en bataille!* Un charpentier le ferait bien. Mais louable gloire est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemis. »

On sait ce plaisant chapitre où Panurge et ses compagnons déconfirent six cent soixante chevaliers bien subtilement. C'est une piquante raillerie de la fougue aveugle des chevaliers. Panurge, les voyant venir, tend sur le rivage une corde qu'il attache au cabestan du navire. Les chevaliers accourent bride abattue, et d'abord il en tombe quarante-quatre par terre, qui n'avaient pas soupçonné que le rivage fût glissant. « Messieurs, leur dit Panurge en ôtant son bonnet, je crains que vous vous soyez fait mal, pardonnez-le-nous, car ce n'est de nous, mais c'est de la lubricité de l'eau de mer qui est toujours onctueuse. » Il donne en même temps le signal de tourner le cabestan, et la corde, qui se roidit, jette par terre ceux des chevaliers qui étaient encore sur leurs pieds.

Voilà ce que raille Rabelais. Mais il ne raille point l'éducation chevaleresque, et dans celle de Gargantua il donne une large place à ces exercices du corps utiles et salutaires, dont l'enfance de

Boucicaut a offert un exemple. L'esprit chevaleresque, en ce qu'il a de généreux, il ne le raille nulle part. La société chevaleresque, cette société gracieuse, polie et libre de préjugés, il l'aime, il la fête, il l'accueille à portes ouvertes dans ce lieu choisi, ce séjour excellent, cette utopie délicieuse de l'abbaye de Thélème :

Ci entrez, vous, et soyez bien venus
Et parvenus, tous nobles chevaliers,
....
...............Afin qu'entretenus,
Grands et menus, tous soyez à milliers,
Mes familiers serez et péculiers :
Frisques, galliers, joyeux, plaisants, mignons;
En général, tous gentils compagnons.

Ci entrez, vous, dames de haut parage,
En franc courage. Entrez-y en bonheur,
Fleurs de beauté à céleste visage,
A droit corsage, à maintien prude (prudent) et sage.
En ce passage est le séjour d'honneur....

CONCLUSION.

On peut porter sur toutes les institutions humaines deux sortes de jugements : un jugement absolu et un jugement relatif. Le premier se fonde sur une comparaison de l'institution que l'on veut juger avec l'idéal que l'on se forme de l'espèce ; le second, sur une comparaison de cette institution avec l'état de la société au milieu de laquelle elle s'est produite. La première manière de juger s'emploie lorsque l'on veut savoir la quantité de bien absolu que contient l'institution, quelle utilité elle peut offrir encore aux générations à venir et quel rang elle tiendrait dans un classement de toutes les institutions humaines. La seconde manière s'emploie lorsqu'on veut savoir si l'institution a été utile ou nuisible en son temps, si elle a été meilleure ou pire que ce qui l'entourait, si elle a contribué au progrès ou à la décadence, s'il faut enfin saluer son apparition dans l'histoire ou la flétrir. La première manière est plus d'un philosophe ; la seconde, plus d'un historien. La première a son utilité ; la seconde seule est équitable.

Si l'on applique à la chevalerie un jugement absolu, on la trouvera bien vicieuse : on lui reprochera de consacrer l'état de guerre de la société, de tenir l'homme enfermé dans une armure de fer, de donner une tournure guerrière même aux fêtes; on lui reprochera encore de ne point assez affranchir l'homme de la dépendance de l'homme, de lui faire puiser l'enthousiasme des belles actions dans l'amour de la femme et non dans l'amour plus sublime du beau et du juste; on pensera enfin qu'à ces divers égards l'homme libre des républiques anciennes offrait un type plus élevé.

Si on applique à la chevalerie un jugement relatif, on reconnaîtra que la plupart de ces vices appartiennent à la société germanique et féodale; que ce qu'on appelle la chevalerie, c'est au contraire une transformation heureuse de cette société repoussante, c'est un réveil des bons instincts de la nature humaine au milieu du déchaînement des mauvais, c'est une forme morale donnée à ce qui n'en avait aucune, c'est une civilisation naissant au sein d'une barbarie, c'est enfin la plus grande amélioration possible du plus mauvais régime qui ait jamais existé.

La féodalité est une tige épineuse qui porte une fleur, la chevalerie. Je comprends que l'on reproche au rosier sauvage d'avoir à sa tige plus d'épines, à sa fleur moins de pétales que le rosier cul-

tivé. Je ne comprends pas qu'on lui reproche d'avoir une fleur.

L'homme portant les armes n'avait pas d'obligations morales : la chevalerie lui en imposa. Il usait de ses armes de toutes les manières et en toute occasion : elle l'obligea d'en soumettre l'usage à certaines règles. Il s'en servait pour l'assassinat : elle lui interdit l'assassinat, non-seulement comme une action contraire à la loi religieuse, mais comme l'action d'un lâche qui craint d'attaquer son ennemi en face, et elle attacha à cette action le mépris et le déshonneur. Il se servait de ses armes pour opprimer le faible : elle lui fit entendre que tout combat inégal était une honte pour le plus fort, et que la faiblesse même du faible était pour lui un rempart infranchissable à tout homme de cœur. Il croyait que la force et l'épée n'étaient que des instruments de ses passions : elle lui enseigna, s'appuyant ici sur la loi religieuse, que la force et l'épée ont des devoirs, qu'elles confèrent une sorte de magistrature sociale dont l'objet est la protection du faible et de l'opprimé. Don Quichotte délivrant les forçats est certes ridicule; certes il faut se garder de prendre le scélérat enchaîné pour une victime malheureuse et de confondre le châtiment du crime avec l'oppression de l'innocence; certes c'est en cela qu'il faut un discernement sûr et juste. Mais dans tous les cas quelle

noble chose en principe que ce parti pris en faveur du faible! quelle force et quelle élévation morale dans ce contrôle intrépide des actes de la puissance, dans ce mépris de ses séductions, dans cette ferme résolution de tenir tête à ses injustices!

L'homme trompait, mentait, se parjurait, usait de toute perfidie pour arriver à la fin de son crime : la chevalerie lui enseigna le respect de la foi jurée, lia étroitement son honneur et sa parole, de sorte qu'il ne pût violer l'une sans perdre l'autre, lui fit enfin de son serment un mur d'airain qu'il ne put franchir sans tomber dans le mépris public.

Non-seulement l'homme était vicieux et la chevalerie le rendit moral, mais il était grossier et elle le rendit poli. Il se battait brutalement, en bête féroce; elle lui apprit à se battre avec art et avec élégance : c'est toujours un progrès, c'est le bien dans le mal. Il n'avait pas de réunions de plaisir, elle lui en donna; dans un état de guerre continuel, les fêtes furent des trêves, et, précisément parce qu'elles étaient des simulacres de la guerre, elles habituèrent les hommes à se battre sans haine. Les fêtes réunissent les hommes dans un sentiment de joie et les disposent ainsi à une bienveillance réciproque. Quoique la femme trouvât faveur dans le caractère et les institutions germaniques, c'est seulement la chevalerie qui la tira tout à fait de la dépendance et de l'obscurité et la mit dans cette

place éclatante qu'elle a occupée depuis. C'était non-seulement une justice et une réparation envers une partie longtemps malheureuse de l'espèce humaine, mais c'était encore le dégagement d'un principe de civilisation et d'une influence adoucissante que l'espèce humaine, sans s'en douter, renfermait dans son sein. L'homme a toujours aimé, mais non pas toujours de la même manière : la chevalerie lui enseigna et lui prescrivit cette manière noble qui exige l'estime et le respect de l'objet aimé. L'homme et la femme gagnèrent également, l'une à être aimée, l'autre à aimer de cette façon. Ils ne gagnèrent pas seulement en jouissance, mais en dignité, en intelligence et en sensibilité. Il se passa en nous quelque chose comme si certaines fibres nerveuses, demeurées engourdies jusque-là, se fussent tout à coup éveillées à la vie et au sentiment. Ces fibres étaient celles par lesquelles se perçoit particulièrement *le délicat ;* de sorte que l'esprit, le cœur, le corps même acquirent cette délicatesse de pensée, de sentiment, de formes, qui relève la nature humaine.

Quand je dis que la chevalerie fit tout cela, je veux dire que tout cela se fit et que cette transformation générale reçut le nom général de chevalerie.

Il y a dans la chevalerie une mission religieuse, un système militaire, un système d'éducation et une doctrine sur le mariage et l'amour.

La chevalerie a fort imparfaitement rempli la mission religieuse à laquelle l'Église prétendait la consacrer spécialement. S'il en eût été autrement, le chevalier, au lieu de ce caractère brillant et généreux, eût pris un caractère sévère et sombre ; et le type chevaleresque, développé par une série indéfinie de croisades extérieures ou intérieures, eût flotté entre saint Louis et Simon de Montfort. L'humanité gagna ce que perdit le fanatisme.

Comme système militaire, la chevalerie, après avoir eu son heure, a duré trop longtemps pour l'intérêt de la France.

L'éducation chevaleresque était tout l'opposé de celle des cloîtres. Celle-ci toute d'étude, celle-là d'expérience. L'une spéculative, l'autre pratique. L'une arrachait l'homme au monde vivant pour le transporter dans le monde de la pensée, l'enfermait dans des murs, seul avec la méditation, et mettait sous ses yeux, au lieu des choses, les livres. L'autre laissait l'homme à l'air libre, au milieu des choses et des hommes, au spectacle de la société. L'enfant apprenait là à penser, ici à vivre. Pour la solidité de l'instruction, pour l'exercice puissant des facultés intellectuelles, le cloître ; pour la connaissance des hommes, pour le sens pratique, le château. Là, les grands esprits : ici, les esprits justes ; là, la logique : ici, le tact. L'éducation claustrale dérobe l'homme enfant au monde comme à une

lecture défendue, comme à un jeu qu'il ne comprend pas, comme à un combat où il n'est pas de force, comme à une comédie où il n'a pas de rôle. L'éducation chevaleresque l'admet dès l'enfance dans la société comme un membre qui a son rôle, qui ne court point de risque parce qu'il sera protégé, qui s'instruira parce qu'on prendra soin de l'instruire, qui deviendra honnête parce qu'on lui donnera l'exemple de l'honneur. Le salon était une école. Il y gagnait sans doute en sérieux et en dignité. La présence des enfants, placés là pour voir et écouter, mettait de la retenue dans les actes et les paroles. A cette école on n'enseignait point les hautes sciences, mais l'honneur et l'élégance. L'enseignement était exempt de pédantisme, étant donné par les hommes et les femmes du monde. Je ne connais que Sparte et la chevalerie qui aient donné pour instituteurs à la jeunesse les émérites de la vie, les anciens, les preux. Le seul récit de leurs actions était un enseignement moral; le seul spectacle des marques d'estime et de respect qu'ils recevaient était un encouragement puissant. La voix de ces maîtres était pleine d'autorité sur une jeunesse dont l'imagination ne rêvait pas autre chose que de leur ressembler et d'être honorée comme eux. Les mauvais exemples étaient sans effets, parce qu'ils n'étaient pas honorés. Ce qui plaît surtout dans cette éducation, c'est que l'enfant

n'était pas sevré des brillants spectacles du monde; il ne commençait pas la vie tristement; les superbes fêtes, les splendides banquets, les riches vêtements, les belles dames, les éclatantes armures, les parfums, les fanfares, le mouvement, la vie, éveillaient, réjouissaient ses jeunes sens, enrichissaient, nourrissaient sa jeune imagination. C'était une éducation humaine, laïque. Il avait de bonne heure la vue du monde et n'en avait pas plus tard le vertige. Il connaissait les passions avant de les ressentir, et, s'il les ressentait plus tôt, c'était pourtant avec moins de dangers.

Le système claustral a prévalu dans les temps modernes en s'adoucissant sous la forme de colléges et de lycées et en changeant son enseignement scolastique contre des études plus conformes à la raison humaine. La pensée a pris sur les choses et sur les événements un tel empire, que l'homme a plus que jamais besoin d'une éducation pleine et solide qui fortifie sa pensée. Il lui faut la science des livres, leurs larges et profondes leçons, leurs vues supérieures, leur généralité et leur spécialité tout à la fois. Le rôle des livres, sûr dépôt des trésors sans cesse grossissants de l'esprit humain, s'accroît chaque jour avec leur nombre. C'est dans leur société féconde que les jeunes esprits doivent grandir; c'est de leurs voix fortes et sonores que doivent se remplir les jeunes oreilles. Pourtant

comme il faut, pour former un médecin, des livres et une clinique, il faut, pour former un homme, des livres et la vie. La vie commente les livres, et les livres commentent la vie. Si les livres précèdent la vie, l'esprit les comprend mal, en détourne le sens et se forme des idées chimériques qui ne sont pas contrôlées sur la réalité. Mille vérités qu'ils recèlent restent muettes et obscures, pour lesquelles un trait de la vie eût été un trait de lumière. Si la vie précède les livres, l'esprit prend des idées étroites et des préjugés; il se laisse dominer au lieu de dominer. Si les livres précèdent la vie, ils perdent de leur crédit; l'adolescent les repousse et les dédaigne comme le signe de sa minorité, de sa captivité; il aspire à la vie comme à la terre promise à sa majorité, où il sera libre. Quand vient l'heure de la vie, il s'y jette comme un affamé, en adopte les passions, les maximes ou vulgaires ou même basses, par un esprit de réaction contre les livres, auxquels il dit pour jamais adieu. Tout ce qu'il y a lu, il s'empresse de l'oublier comme des sornettes à l'usage des enfants. Père à son tour, il communique à son fils ce dédain, et, dans le moment même où il exige de lui l'étude des livres, l'enfant s'aperçoit très-bien du peu de cas qu'il en fait. Il semble que les livres tiennent trop de place au commencement de la vie et trop peu ensuite.

Les deux systèmes d'éducation du moyen âge

étaient si profondément séparés parce qu'ils préparaient l'homme à deux genres de vie fort différents : la vie ecclésiastique et la vie du monde. Toutefois, il ne faut pas exagérer l'ignorance où l'éducation chevaleresque laissait les esprits. On se représente trop communément les chevaliers du moyen âge comme des hommes qui ne signaient qu'avec le pommeau de leur épée. A mesure que la chevalerie se développa, l'ignorance diminua. Étaient-ils tout à fait ignorants, ces troubadours, et Villehardouin et Joinville, et plus tard Boucicaut, ramené malgré lui à son maître d'école et faisant lui-même, vers la fin de sa vie, des traductions d'œuvres latines ? Ils aimaient peu sans doute à tenir la plume dans leur propre main. Cette main, habituée aux rudes exercices de la lance, était un peu rétive quand il fallait manier ce léger instrument qui trace pour tous et pour toujours les pensées de l'homme. La plupart des hommes d'action ont peu de goût pour la plume et n'écrivent que par procuration, en dictant. Cela ne prouve rien contre l'instruction, et celle des chevaliers n'était pas aussi grossière et aussi bornée qu'on l'imagine vulgairement.

Mais le vrai mérite de l'éducation chevaleresque, c'était de concevoir et de proposer un idéal de l'homme. Sous ces mots, *chevalier* et *preux*, était compris un type bien arrêté, dont les traits étaient

en quelque sorte devant les yeux de tous : c'était celui, si ces mots peuvent s'associer, du citoyen de la société féodale. Les devoirs de l'homme comme membre de la *cité*, quelque éloignée que fût d'ailleurs la forme de cette cité de celle des cités antiques ou modernes, y étaient fixés et déterminés nettement : on savait et quelles actions mauvaises étaient nécessairement exclues de ce type et quelles actions bonnes y devaient nécessairement entrer, les vertus négatives ne suffisant pas à le former, et les vertus actives et réelles y étant d'obligation. Rien d'obscur, rien de dissimulé. L'esprit, le cœur, le bras, tout l'homme enfin trouvait là son modèle et des prescriptions précises. La preuve que ce type était net, clair et complet, c'est qu'il est resté gravé dans la mémoire des hommes. C'est une de ces images qui expriment et formulent pour toujours quelque grande situation morale des sociétés humaines : un soldat de Sparte, un citoyen de la vieille république romaine, un chevalier du moyen âge, voilà des figures frappées en médailles; chacune d'elles est originale et complète.

Nous avons eu depuis bien des grands hommes et d'incomparables génies. Mais il ne s'est pas encore, depuis le moyen âge, rencontré d'époque qui ait eu l'honneur de jeter une nouvelle médaille de cette valeur dans le musée de l'histoire. C'est qu'il ne s'en est point rencontré qui ait eu assez d'unité

dans les idées. Elle viendra, mais nous n'y sommes pas encore. Nous n'avons point, nous ne proposons point à la jeunesse un idéal complet de l'homme moderne. C'est que sans doute les éléments dont il sera formé sont encore dans la discorde et attendent d'être rassemblés. Cet idéal dépassera celui du moyen âge de toute la supériorité du siècle présent et de ceux qui le suivront sur des siècles de demi-barbarie. Mais, pour l'heure, nous sommes relativement moins complets que le moyen âge. Nous traçons plutôt des devoirs négatifs que des devoirs positifs ; nous sommes timides, nous laissons des ombres, nous n'abordons pas toutes les questions, nous n'enseignons pas toutes les vertus, nous ne pourvoyons pas à toutes les nécessités, et nous souffrons que le jeune homme entre dans la cité sans être trop bien équipé pour y remplir tous ses véritables devoirs, sans qu'il ait sous les yeux cette image abstraite et idéale à laquelle il puisse rapporter sans cesse sa conduite privée ou publique.

Quant à l'amour et au mariage, on a vu que la chevalerie ne les mit pas l'un dans l'autre, mais l'un auprès de l'autre.

Un critique très-passionné lui a fait un grand procès d'immoralité, pour avoir autorisé l'amour de la femme mariée. Je conviens que cela est contraire à l'ordre social. Mais on doit convenir aussi que le mariage fut de tout temps une institution fort diffi-

cile à préserver. C'est un mur que les législateurs ont élevé moins pour abriter l'amour que pour l'arrêter, et qui reçoit en conséquence tous ses assauts; assauts violents, car il n'est pas de passion plus fougueuse et qui se soucie aussi peu des lois. L'amour a un bandeau sur les yeux; il joue à Colin-Maillard et n'a jamais lu le code.

Dans l'antiquité, le mariage fut plus respecté pour deux raisons : l'épouse menait la vie d'une ménagère et d'une pupille, laborieuse et renfermée, de sorte que les étrangers la voyaient peu, et rarement à son avantage. De plus, il y avait, pour les jeunes hommes et les vieux garçons, l'esclave : d'abord l'esclave brute (Caton prenait sa domestique); plus tard, ou pour de plus délicats, l'esclave cultivée, bien plus cultivée que la femme libre, par un calcul du marchand; même l'esclave bien née : car, en ces temps où le droit de la guerre livrait l'homme à l'homme comme une chose, chaque jour des enfants de bonne famille étaient jetés à l'encan, *sub hasta*. C'est ce qui s'est vu jusqu'à notre temps dans les pays à sérails. Tout le monde a lu les belles pages de M. de Lamartine sur le marché aux esclaves de Constantinople, tout le monde a frémi de ce régime barbare. Telle était, dans l'antiquité, la sauvegarde du mariage. La regretterons-nous? A Athènes, il y en avait une autre : n'en parlons point. Elles ne furent pas toujours efficaces. Quand

la société romaine, se polissant, rapprocha les deux sexes, quand il commença d'y avoir des réunions mondaines, des *salons*, la femme mariée commença à courir des périls. César était appelé le mari de toutes les femmes. Cette chevelure si bien frisée, avant qu'elle fût tombée, cette robe si bien drapée, si savamment plissée, n'étaient pas pour flatter les yeux des filles à vendre, mais ceux des belles matrones qui allaient au cirque en riche toilette. César donnait le ton à toute une séquelle de beaux, avant de donner des commandements à l'armée des Gaules et des lois au monde.

Ainsi, dans toute civilisation qui se développe, les maris sont en danger, et je ne vois pas qu'on en puisse faire un reproche particulier à la chevalerie. Il est vrai qu'elle multiplia le danger en multipliant les rapports des hommes et des femmes à un point que l'on n'avait jamais vu dans l'antiquité. Mais, si l'on reconnaît que ce fut là un grand progrès, il faut accorder à ce progrès, œuvre des hommes, sa part légitime d'inconvénients; et, si l'on prétend rendre la chevalerie responsable des désordres qui ont troublé le mariage dans nos sociétés modernes, il faut aussi porter à son compte la politesse, la générosité et l'élégance qui leur ont donné tant de distinction. « Ah! messieurs, que vous savez peu comment les honnêtes gens se font, si vous croyez qu'il ne faille pas s'exposer à la raillerie des femmes

malicieuses devant que d'avoir l'esprit bien tourné! » Ainsi parle Spurius au XVIIe siècle, par la plume de Mlle de Scudéri : « Il faut devenir amoureux. » Voilà le grand secret. Pour employer les paroles d'un critique ingénieux : « Le chevalier a déposé son armure à la porte des salons, il est devenu l'*honnête homme.* »

Mais c'est ici même que se voit la supériorité de l'amour des temps chevaleresques sur celui des temps de la Fronde, et la différence qui distingue l'*honnête homme* du chevalier. Car ce même Spurius définit en ces termes le caractère de l'*honnête homme :* « N'avoir nulle affectation et n'avoir pas même un désir si excessif de plaire, de peur de ne plaire pas. » Donc le goût, la tenue, la convenance, sont désormais les principales qualités que l'homme peut attendre de l'amour. Et que pouvait-il en attendre de plus aux temps passés? Cette simple chose : l'héroïsme! L'héroïsme qui, dans une société sans cesse plus méticuleuse et plus gênée, est venu au point d'être regardé comme une absurdité : bien pis, comme une chose de mauvais goût.

L'amour donc a été sans cesse en dégénérant depuis la chevalerie. Il servait alors à exalter l'homme et à le porter aux grandes choses; puis il n'a plus servi qu'à le polir et à le dresser pour les salons; puis qu'à l'efféminer et à l'énerver; puis enfin qu'à le troubler, à le désorienter, à le jeter

hors de toutes les voies de la vie pratique et à l'égarer dans un vague dégoût de toutes choses, d'où l'on ne sort que par le suicide ou l'abrutissement. Cette dernière période est celle que traverse notre siècle, et un moraliste plein d'esprit n'a été que juste en lui prononçant cet arrêt sévère : « Donnons à l'amour, comme le comprend notre époque, à cet amour qui stérilise au lieu de féconder, donnons-lui son vrai nom : *temps perdu.* » Que disait Raimbaud de Vaqueiras? « Si je renonce à l'amour, je renonce, je le sais, *au mieux de tout bien.* » Voilà les deux contraires : l'antithèse est complète ; et, dans l'usage de l'amour, nous sommes aussi éloignés de la chevalerie qu'on peut l'être.

Ce qui est plus étrange, c'est qu'en cela nous sommes plus éloignés que le moyen âge d'une bonne économie sociale. Quand l'homme sut-il mieux qu'au XIX[e] siècle tourner à son usage les forces physiques? Quand sut-il mieux, renonçant à l'idée primitive et insensée de lutter contre les mouvements qu'il trouve dans la nature, ou à l'idée méprisable de se livrer inerte à leurs caprices, s'en emparer, les dominer, les transformer à son profit et les asservir à la civilisation? Et quand sut-il moins cependant faire l'application du même principe aux forces morales et aux mouvements qu'il trouve dans l'âme humaine? La plus puissante de ces forces, le plus impétueux de ces mouvements,

c'est l'amour. Les autres n'ébranlent l'âme que faiblement ou en partie : l'amour l'ébranle tout entière et fortement, c'est un levier qui soulève tout l'homme. Et qui dirige ce levier? La femme, de sa blanche main. Et quel usage en fait-elle? Elle s'en amuse pour soulever l'homme et le jeter par terre en riant de sa faiblesse. Elle en fait un jouet pour son caprice et ses moqueries, et n'en sait point faire un utile instrument de vertu. Non, les femmes de nos jours ne savent plus, mettant leur amour à un noble prix, conduire les hommes aux grandes actions. Non, elles n'apprécient plus un sacrifice généreux, un dévouement rare, à moins qu'elles n'en soient l'unique et égoïste objet. Non, elles ne sont pas aussi touchées d'un acte de vertu que de la belle couleur paille d'une paire de gants. Elles n'ont plus le cœur d'Héloïse. Elles ont perdu un grand secret : elles l'ont perdu sans doute avec cette ceinture bleue qui leur fut dérobée quand elles cessèrent d'avoir la conscience de leur dignité et de leur noble rôle.

Quel chagrin pour un économiste de voir gaspiller une si belle force!

Le premier rapport qui s'établit entre l'homme et la femme s'établit par l'amour, qui est un sentiment naturel. Le mariage, qui est une institution sociale, ne vient qu'ensuite. Le premier point est donc que l'amour soit noble, et alors il sera tou-

jours bon, soit qu'il suive les lois, soit qu'il passe à côté. Pour que l'amour élève l'homme, ou tout au moins ne l'abaisse pas, il faut que l'objet qui l'inspire soit au-dessus de l'homme, ou tout au moins ne soit pas au-dessous de lui. Mais ce n'est pas assez que la loi ou religieuse ou civile proclame la femme presque l'égale de l'homme et lui donne des droits presque pareils. Cette égalité, fût-elle complète, serait encore peu de chose : elle ne concerne que la vie extérieure, et, si je l'ose dire, elle n'est que formelle. C'est dans la vie intérieure que doit être portée l'égalité, et celle-ci pourra être dite réelle. L'égalité devant la loi empêche que l'homme ne batte sa femme, mais elle ne fait pas qu'il trouve en elle ce qu'y trouvait le guerrier de la Germanie antique, ce qu'y trouvait le chevalier du moyen âge. Elle n'ajoute rien à la valeur intrinsèque de la femme, elle lui en retranche plutôt une partie en lui donnant une sécurité qui la dispense du soin de chercher en elle-même sa propre défense ; de sorte que l'égalité réelle diminue, l'autre augmentant. Toutefois, l'égalité légale étant le bien, ceci est le mal du bien, et il faut qu'un autre bien soit ajouté pour corriger ce mal : c'est à l'éducation de le donner.

S'il est vrai, comme l'histoire le montre et comme la véritable philosophie le prouve, que toute l'âme dépend de l'intelligence, et que le seul moyen

d'élever et de fortifier l'une, c'est d'accroître et de varier la connaissance de l'autre, on voit tout de suite quand l'amour de la femme redeviendra utile à l'homme : ce sera quand son âme, à elle, ne sera plus abaissée par son intelligence, et qu'au contraire son intelligence élèvera son âme; ce sera quand sa connaissance la portera réellement à la hauteur de l'homme. Son ignorance du grand art de l'amour n'est qu'une partie de l'ignorance générale où elle est plongée.

Une grande dame anglaise, morte et oubliée depuis deux siècles, vient de surgir à la postérité par le caprice d'un écrivain célèbre. Son titre à l'immortalité est d'avoir toujours eu de l'amour pour son mari, qui était un personnage considérable de la politique du temps, et de s'être montrée digne de lui dans des circonstances terribles qui le menèrent à l'échafaud. C'était une femme de grande éducation, et son esprit, tourné aux choses sérieuses, comme l'est en effet celui de la plupart des dames protestantes, partageait les pensées de son époux en politique et en religion. Si lady Russel n'eût vu dans son mari qu'un homme aimé sans doute, mais téméraire et égaré dans de folles doctrines, si elle n'eût pas été convaincue de l'élévation et de la justesse de ses idées en les comprenant, elle ne serait pas cette noble veuve proposée à notre admiration. Quand son mari ne peut

plus sauver sa tête qu'en reniant ses opinions, elle approuve son dessein d'y persister : ce qu'elle ne ferait pas si elle les blâmait. Lord Russel, ayant traité sa femme virilement, la trouve virile, sans larmes et sans faiblesse dans ces circonstances suprêmes où le plus grand chagrin d'un homme de bien, victime de son devoir, doit être de trouver une femme faible qui cache un blâme inintelligent sous de misérables larmes. Il importe peu d'ailleurs que ce soit une grande dame chrétienne.

Sans parler de Porcia et des grandes femmes de l'antiquité, ce n'est point précisément à titre de grandes dames chrétiennes que les femmes du moyen âge exercèrent leur grande et belle influence ; si leur âme était capable d'agir sur celle de l'homme, c'est seulement parce que les deux sexes, ayant les mêmes sentiments, les mêmes pensées sur le beau, sur le bien, sur la vie, avaient confiance l'un dans l'autre. Mais aujourd'hui ils n'ont plus, à cet égard, qu'une défiance, et j'oserai presque dire un mépris réciproque. Ce qui est encore sérieux pour la femme ne l'est plus pour l'homme ; ce qui est sérieux pour l'homme ne l'est pas encore pour la femme. Elle ose en avoir pitié ! C'est l'audace de l'ignorance ; c'est une pitié téméraire, qui inspire une pitié légitime ; c'est une pitié dictée qui ne vient pas d'elle-même, incapable de juger. Quoi ! pauvre esclave, quoi ! tant

de présomption et d'assurance contre la liberté! Quoi! pauvre aveuglée, tant d'horreur pour la lumière, dont tu n'as jamais connu la douceur!

Qui peut nier que la femme du XIXe siècle n'en sache beaucoup plus long que celle du XIIIe? Mais ce n'est pas ici une question de quantité absolue, c'est une question de rapport. L'homme a marché vite en avant, et la femme n'a pas été du même pas; c'est de cette façon qu'on peut dire qu'elle a dégénéré. Descendre, ou, quand tout s'élève, ne pas s'élever, c'est la même chose.

On pourrait peut-être faire ici à Molière un reproche analogue à celui que les Espagnols ont adressé à Cervantès : d'avoir porté un coup trop fort et donné trop beau jeu à la médiocrité; deux génies en effet assez semblables par leurs qualités et leurs défauts. C'est par Molière surtout qu'est devenue populaire cette doctrine qui relègue la femme dans les occupations étroites du ménage. L'esprit de l'antiquité rentrait alors dans nos mœurs par les livres, et les purgeait de certaines conséquences vicieuses de l'esprit du moyen âge; mais il y prit trop de place et exerça une réforme trop rigoureuse sur l'œuvre la meilleure du moyen âge, l'ennoblissement de la femme. Molière tua la femme savante dans le présent et dans la postérité. Tous les hommes vulgaires, pour qui la société de la femme n'a qu'une utilité basse et rien d'élevé, se sont

empressés d'adopter une doctrine qui devait rendre plus facile leur petit despotisme domestique, et l'on a vu, l'on voit encore fréquemment la femme traitée presque comme elle le fut dans l'antiquité. Les esprits instruits et élevés ont toujours repoussé de pareils sentiments et décidé autrement cette question. La Bruyère a défendu la femme savante par d'ingénieuses raisons, et les voix les plus sages sont d'accord avec la sienne. Si ce mot *femme savante*, marqué par Molière d'un cachet de ridicule, sonne mal, disons seulement *femme instruite*; et, s'il n'est pas nécessaire que la femme sache tout ce que l'homme sait, il faut au moins qu'elle soit en état de comprendre tout ce qu'il sait; il faut qu'elle parle la même langue, sans en connaître tous les mots.

Se peut-il que les femmes du XIXe siècle soient si inférieures en courage et en inspiration à ces femmes germaines qui éclairaient, qui guidaient, qui maîtrisaient leurs époux, et dans les conseils de la paix, et jusque dans les dangers de la guerre, qu'elles partageaient avec eux! si inférieures en puissance et en autorité à ces *dames* du moyen âge, qui ne souffraient à leurs pieds que des héros, et dont la volonté, toujours haute et respectée, envoyait les chevaliers, non pas seulement aux dangers et à la mort, mais, ce qui est bien plus difficile, à la vertu! Se peut-il qu'elles ne soient pas

jalouses, moitié de l'espèce humaine, d'aider au progrès humain, et de procurer aux siècles modernes, selon la grandeur de leur civilisation, ce qu'ils doivent peut-être attendre encore d'elles seules : *le mieux de tout bien !*

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Naissance de la chevalerie. — Époque religieuse de la chevalerie. — Chevalerie provençale (XIe, XIIe et XIIIe siècles).

DEUXIÈME PARTIE.

Coup d'œil général sur la chevalerie à son époque de complète formation : cérémonies, mœurs, usages (XIIIe siècle).

TROISIÈME PARTIE.

Époque politique de la chevalerie. — Ses grands revers. — Éclat des mœurs, décadence des sentiments chevaleresques (XIVe siècle).

QUATRIÈME PARTIE.

Chute, renaissances, ruine définitive de la chevalerie (XVe et XVIe siècles).

FIN DE LA TABLE.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9, à Paris.


BRITISH MUSEUM
Transferred
1889
DUPLICATE.

BIBLIOTHÈQUE
DES CHEMINS DE FER
500 VOLUMES

VOLUMES PUBLIÉS OU PRÊTS A PARAITRE.

(15 JANVIER 1856.)

1. GUIDES DES VOYAGEURS.

1° GUIDES AD. JOANNE, RICHARD, etc.

Guide du Voyageur en Europe, par *Richard*. 2e édition. 1 très-fort vol. in-12, broché .... 15 fr.

Guide du Voyageur aux Bains d'Europe, par *Richard*. 1 fort vol. grand in-18, broché .... 8 fr.

Tableau des monnaies d'Europe, comparées à la monnaie française. 1 vol. in-18, broché .... 1 fr.

Guide classique du Voyageur en France et en Belgique, par *Richard*. 24e édit. 1 fort vol. in-12, broché .... 8 fr.

Guide classique du Voyageur en France (abrégé du précédent), par *Richard*. 1 vol. in-18, broché .... 5 fr.

Conducteur du Voyageur en France (abrégé du précédent), par *Richard*. 1 vol. in-32, broché .... 3 fr.

Guide du Voyageur dans la France monumentale (*Itinéraire archéologique*), par *Richard* et *E. Hocquart*. 1 vol. in-12, broché .... 9 fr.

Guide alphabétique des rues et monuments de Paris, par *Fr. Lock*. 1 vol. in-12, broché .... 3 fr. 50

Petit guide de l'étranger à Paris, par *Fréd. Bernard*. 1 vol. grand in-32, relié .... 1 fr.

Guide du Voyageur aux Pyrénées, par *Richard*. 1 fort vol. in-18, br.. 7 fr.

Autour de Biarritz, par *A. Germond de Lavigne*. 1 vol. gr. in-18, br. 1 fr. 50

Itinéraire de Paris à Marseille, par *Richard*. 1 vol. grand in-18, br.. 3 fr.

Conducteur de l'Étranger dans Marseille par *Richard*. 3e édit. 1 vol. grand in-18, broché .... 3 fr.

Atlas portatif des chemins de fer français, composé d'une série de cartes dressées par *A. M. Perrot* et gravées sur acier, précédé d'un texte explicatif. 1 vol. in-12, cart...... 1 fr. 50

Guide du Voyageur en Belgique et en Hollande, par *Richard*. 1 fort vol. in-18, broché .... 8 fr.

Guide du Voyageur en Belgique, par *Richard*. 1 fort vol. in-18, br.. 6 fr.

Guide du Voyageur en Hollande, par *Richard*. 1 vol. in-18, broché. 4 fr. 50

Spa et ses Environs, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18, broché .... 2 fr.

Itinéraire des bords du Rhin, du Neckar et de la Moselle, par *Ad. Joanne*. 1 fort vol. in-18, broché....... 7 fr.

Les trains de plaisir des bords du Rhin, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18, br. 2 fr. 50

Bade et la forêt Noire, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18.......... 2 fr.

Itinéraire descriptif et historique de l'Allemagne :

— ALLEMAGNE DU NORD, par *Ad. Joanne*. 1 fort vol. in-12, broché... 10 fr. 50

— ALLEMAGNE DU SUD, par *Ad. Joanne*. 1 fort vol. in-12, broché... 10 fr. 50

Itinéraire de la Suisse et du Jura français, par *Ad. Joanne*. 2e édit. 1 fort vol. in-12, broché.......... 11 fr. 50

NOUVEL-EBEL. **Manuel du Voyageur en Suisse**, par *Ad. Joanne*. 1 fort vol. in-18, broché.......... 6 fr. 50

Itinéraire descriptif et historique de l'Italie, par *A. J. Du Pays*. 1 fort vol. in-12, broché.......... 11 fr. 50

Voyage dans le Midi de la France et en Italie, par *A. Asselin*. 1 vol. in-12, broché.......... 3 fr.

Rome et ses Environs, par *G. Robello*. 1 vol. in-12, broché........ 7 fr. 50

Rome vue en huit jours, par *Richard*. 1 vol. in-18, broché.......... 2 fr.

Guide du Voyageur en Espagne et en Portugal, par *Richard*. 1 fort vol. in-18, broché............... 9 fr.

Itinéraire de la Grande-Bretagne: Angleterre, Écosse et Irlande, par *Richard* et *Ad. Joanne*. 1 fort vol. in-12, broché..... .... 12 fr.

Itinéraire descriptif et historique de l'Ecosse, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18, broché .... 7 fr. 50

Guide du Voyageur à Londres et dans ses Environs, par *Lake*. 1 fort vol. in-18, broché........... 7 fr. 50

Londres tel qu'il est, par *Richard*. 1 joli vol. in-18, broché...... 2 fr.

Guide du Voyageur en Orient, par *Richard* et *Quetin*. 1 fort vol. in-12, broché.................. 10 fr. 50

Guide du Voyageur à Constantinople et dans ses Environs, précédé de la route de Paris à Constantinople, par *Ph. Blanchard*. 1 fort vol. in-12, broché.................... 7 fr. 50

La Terre sainte. — Voyage des quarante Pèlerins de 1853, par *L. Énault*. 1 vol. in-12, broché.......... 4 fr.

Guide du Voyageur en Algérie, par *Richard*. 1 vol in-18, broché.... 5 fr.

L'Algérie en 1854. — Itinéraire de Tunis à Tanger, par *Joseph Bard*. 1 vol. in-8, broché............... 5 fr. 50

Belgique, par *Félix Mornand*, avec une belle carte de la Belgique. 1 vol. in-16, broché.......................... 2 fr.

2° ITINÉRAIRES ILLUSTRÉS.

Volume à 30 centimes.

Le Parc et les grandes Eaux de Versailles.

Volumes à 50 centimes.

De Paris à Corbeil (40 vignettes par Champin et une carte).

Enghien et la vallée de Montmorency, par *E. Guinot* (in-32, 18 vignettes).

Le Parc et les grandes Eaux de Versailles (in-32, 20 vignettes). 2e édit.

Petit itinéraire de Paris à Nantes (16 vignettes et une carte).

Petit itinéraire de Paris à Rouen (in-32, 33 vignettes et une carte)..

Petit itinéraire du chemin de fer de Paris au Havre (in-32, 55 vignettes et une carte).

Promenades au château de Compiègne, et aux ruines de Pierrefonds et de Coucy, par *Eug. Guinot* (11 vignettes).

Volume à 75 centimes.

Petit guide de l'étranger à Paris, par *Fr. Bernard* (grand in-8, 40 vignettes par Lancelot et Thérond, et un plan de Paris). 2e édit.

Volumes à 1 franc.

De Paris à Orléans, par *Moléri* (45 vignettes par Champin et Thérond, et une carte).

De Strasbourg à Bâle, par *Frédéric Bernard* (50 vignettes et une carte).

Dieppe et ses environs, par *E. Chapus* (12 vignettes et un plan).

D'Orléans à Tours, par *A. Achard* (15 vignettes dessinées par Daubigny, et une carte).

D'Orléans à Nevers, à Châteauroux et à Varennes, par *A. Achard* (45 vignettes et une carte).

Fontainebleau et ses environs, par *Fr. Bernard* (21 vignettes par Lancelot).

Le Château, le Parc et les grandes Eaux de Versailles, par *Fréd. Bernard* (30 vignettes et 3 plans). 2e édit.

Les ports militaires de la France (Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort et Toulon), par *E. Neuville* (14 vignettes et 5 plans).

Nantes et ses environs, par *A. Moutié* (in-8, une lithographie).

Petit guide illustré de Paris, édition allemande, par *Wilhelm* (gr. in-8 avec un plan).

Petit guide illustré de Paris, édition anglaise, par *Fielding* (gr. in-8 avec plan).

Vichy et ses environs, par *Louis Piesse* (23 vignettes et un plan).

Volumes à 2 francs.

De Lyon à Marseille, par *Fr. Bernard* (80 vignettes par Lancelot, et une carte).

De Paris à Bordeaux, par *Moléri*, *A. Achard* et *de Peyssonnel* (120 vignettes par Champin, Lancelot et Varin, et 3 cartes).

De Paris à Bruxelles, y compris l'embranchement de Saint-Quentin, par *E. Guinot* (70 vignettes par Chapuy et Daubigny, 5 plans et une carte).

De Paris à Calais, à Boulogne et à Dunkerque, par *Eugène Guinot* (60 vignettes, 4 plans et une carte).

De Paris à Dieppe, par *Eugène Chapus* (40 vignettes, 2 plans et une carte).

De Paris à Lyon et à Troyes, par *F. Bernard* (80 vignettes par Lancelot, et une carte).

De Paris à Nantes, par *Moléri*, *A. Achard* et *Frédéric Bernard* (100 vignettes par Champin, Thérond et Lancelot, et 3 cartes).

De Paris à Strasbourg, par *Moléri* (80 vignettes par Chapuy, Renard, Lancelot, etc., et une carte).

De Paris au centre de la France, contenant : 1° *De Paris à Corbeil et à Orléans* ; 2° *d'Orléans à Nevers, à Châteauroux et à Varennes*, par *Moléri et A. Achard* (90 vignettes par Champin et Lancelot, et une carte).

De Paris au Havre, par *Eugène Chapus* (40 vignettes, 2 plans et une carte).

De Paris au Mans, par *A. Moutié* (50 vignettes par Thérond, et une carte).

Guide du voyageur à Londres, précédé d'un itinéraire historique et descriptif des chemins de fer de Paris à Londres (100 vignettes par Daubigny et Freemann, cartes et plans).

Les bords du Rhin, par *Frédéric Bernard* (80 vignettes par Daubigny, Lancelot, etc., cartes et plans).

Volume à 7 francs.

Paris illustré, son histoire, ses monuments, ses musées, son administration, son commerce et ses plaisirs, nouveau guide des voyageurs où l'on trouve les renseignements pour s'installer et vivre à Paris, de toutes manières et à tous prix; publié par une société de littérateurs, d'archéologues et d'artistes (280 vignettes par Lancelot et Thérond, et 18 plans). Prix........................ 7 fr.

5° GUIDES DE LA CONVERSATION.

Dialogues à l'usage des Voyageurs.

Volumes à 1 franc 50 cent.

Français-allemand, par *Richard* et *Wolters*.

Français-anglais, par *Richard* et *Quétin*.

Français-espagnol, par *Richard* et *de Coróna*.

Français-italien, par *Richard* et *Boletti*.

Anglais-allemand, par *A. Horwitz*.

Anglais-italien, par *Wahl* et *Brunetti*.

Anglais-espagnol, par *de Coróna* et *Laran*.

Volumes à 2 francs.

L'interprète anglais-français pour un voyage à Londres, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par *C. Fleming*.

L'interprète français-anglais pour un voyage à Paris, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par *C. Fleming*.

Volume à 2 francs.

L'interprète français-allemand pour un voyage à Paris, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par MM. *de Suckau*.

Tous ces guides se vendent aussi reliés. La reliure se paye en sus des prix ci-dessus indiqués.

II. HISTOIRE ET VOYAGES.

(Couvertures vertes.)

Volumes à 50 centimes.

Assassinat du maréchal d'Ancre, relation anonyme attribuée au garde des sceaux *Marillac*, avec un Appendice extrait des Mémoires de *Richelieu* (24 avril 1617).

Gutenberg, inventeur de l'imprimerie, par *A. de Lamartine* (1400-1469).

Héloïse et Abélard, par le même (1079-1142).

Histoire du siége d'Orléans et des honneurs rendus à la Pucelle, par *J. Quicherat*.

La conjuration de Cinq-Mars, récit extrait de *Montglat*, *Fontrailles*, *Tallemant des Réaux*, *Mme de Motteville*, etc. (1642).

La conspiration de Walstein, épisode de la guerre de Trente ans, par *Sarasin*, avec un Appendice extrait des Mémoires de *Richelieu* (1634).

La Jacquerie, précédée des insurrections des Bagaudes et des Pastoureaux; d'après *Mathieu Paris, Froissart*, etc. (1270-1380).

La mine d'ivoire, voyage dans les glaces de la mer du Nord, traduit de l'anglais.

La Saint-Barthélemy, récit extrait de *L'Estoile, Brantôme, Marguerite de Navarre, de Thou, Montluc*, etc. (24 août 1572).

La vie et la mort de Socrate, racontées par *Xénophon* et *Platon* (470-400 avant J. C.).

Légende du bienheureux Charles le Bon comte de Flandre, récit du XIIe siècle, par *Galbert de Bruges*.

Pitcairn ou la nouvelle île fortunée.

Volumes à 1 franc.

Campagne d'Italie, par *P. Giguet*, avec une carte gravée sur acier (1796).

Charlemagne et sa cour, portraits, jugements, etc., par *B. Hauréau* (742-814).

Christophe Colomb; par *A. de Lamartine* (1436-1506).

Deux années à la Bastille, récit extrait des Mémoires de Mme *de Staal* (Mlle de Launay) (1717-1720).

Édouard III et les bourgeois de Calais (1346-1558).

Fénelon, par *A. de Lamartine* (1651-1715).

Guillaume le Conquérant, ou l'Angleterre sous les Normands (1027-1087).

Histoire d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, par Mme *de La Fayette* (1661-1670).

Jeanne d'Arc, par *J. Michelet* (1412-1432).

L'amour dans le mariage, étude historique par *M. Guizot*. 3e édit.

Le Cid Campéador, chronique extraite des anciens poëmes espagnols, des historiens arabes et des biographies modernes, par *C. de Monseignat* (1040-1090).

Les convicts en Australie, voyage dans la Nouvelle-Hollande, par *P. Merruau*.

Les émigrés français dans la Louisiane (1800-1804).

Les îles d'Aland, avec une carte et deux gravures, par *Léouzon Le Duc*.

Louis XI et Charles le Téméraire, par *J. Michelet* (1461-1477).

Le cardinal de Richelieu, par *H. Corne*, ancien représentant (1623-1642). 2e éd.

Le cardinal Mazarin, par le *même*, (1642-1661).

Nelson, par *A. de Lamartine* (1758-1805).

Pie IX, par *E. de Saint-Hermel* (1792-1853).

Saint Dominique et les Dominicains, par *E. Caro*.

Saint François d'Assise et les Franciscains, par *Frédéric Morin*.

Voyage du comte de Forbin à Siam, suivi de quelques détails extraits des Mémoires de l'abbé *de Choisy* (1685-1688).

Voyage de Levaillant (abrégé du) dans l'intérieur de l'Afrique.

Voyage en Californie en 1852 et 1853, par *Ed. Auger*.

Volumes à 2 francs.

Alfred le Grand, ou l'Angleterre sous les Saxons.

Aventures de Robert Fortune en Chine, dans ses voyages à la recherche du thé et des fleurs.

François Ier et sa Cour, portraits, jugements et anecdotes (1515-1547), par *B. Hauréau*. 2e édit.

La grande Charte ou l'Établissement du gouvernement constitutionnel en Angleterre, par *Camille Rousset*.

La Nouvelle-Calédonie. Voyages, — missions, — colonisation, — par *Charles Brainne*.

Law, son système et son époque, par *A. Cochut* (1716-1729).

Le Régent et la cour de France sous la minorité de Louis XV, portraits, jugements et anecdotes, extraits littéralement des Mémoires authentiques du *duc de Saint-Simon* (1715-1723). 2e édit.

Louis XIV et sa cour, portraits, jugements et anecdotes, extraits littéralement des Mémoires authentiques du *duc de Saint-Simon* (1694-1715). 2e édit.

Madame de Maintenon, par *G. Héquet* (1635-1719).

Mœurs et coutumes de l'Algérie. — (Tell, Kabylie, Sahara), par le général *Daumas*, conseiller d'État, directeur des affaires de l'Algérie.

Origine et fondation des États-Unis d'Amérique, par *P. Lorain* (1497-1620).

Scènes de la vie maritime, par le capitaine *Basil Hall*, traduites par *Amédée Pichot*.

Souvenirs de l'empereur Napoléon Ier, extraits du *Mémorial de Sainte-Hélène* de M. le comte *de Las Cases* (1769-1821).

Un chapitre de la révolution française, ou Histoire des journaux en France de 1789 à 1799, précédée d'une introduction historique sur les journaux chez les Romains et dans les temps modernes, par *Ch. de Monseignat*.

Voyages dans les glaces du pôle arctique, à la recherche du passage nord-ouest, extraits des relations de sir John Ross, Edward Parry, John Franklin, Beechey, Back, Mac Clure et autres navigateurs célèbres, par MM. *A. Hervé* et *F. de Lanoye*.

Volumes à 2 francs.

Caprices et Zigzags, par *Th. Gautier*.

Italia, par le même.

La Baltique, par *Léouzon Le Duc*.

La Russie contemporaine, par le même. 2e édit.

La Grèce contemporaine, par *Edmond About*. 2e édit.

La Turquie actuelle, par *A. Ubicini*.

L'Inde contemporaine, par *F. de Lanoye*.

Voyage d'une femme au Spitzberg, par Mme *L. d'Aunet*. 2e édit.

III. LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(Couvertures cuir.)

Volumes à 50 centimes.

La bourse, par *H. de Balzac*.

La métromanie, par *Piron*.

L'avocat Patelin, par *Brueys* et *Palaprat*.

Le joueur, par *Regnard*.

Le philosophe sans le savoir, par *Sedaine*.

Scènes de la vie politique, par *H. de Balzac*.

Zadig ou la destinée, par *Voltaire*.

Volumes à 1 franc.

Contes excentriques, par *Charles Newil*.

Ernestine — Caliste — Ourika, par Mmes *Riccoboni*, *de Charrière* et *de Duras*.

François le Champi, par *George Sand*.

La mare au diable, par la même.

La petite Fadette, par la même.

Graziella, par *A. de Lamartine*.

La colonie rocheloise, nouvelle extraite de l'Histoire de Cléveland par *l'abbé Prévost*.

La dernière bohémienne, par *Ch. Reybaud*.

Mademoiselle de Malepeire, par le même.

Le lion amoureux, suivi de l'orage et des deux aveugles, par *Frédéric Soulié*.

Les arlequinades, par *Florian*.

Les Matinées du Louvre, par *Méry*.

Nouvelles Nouvelles, par le même.

Les oies de Noël, par *Champfleury*.

Militona, par *Théophile Gautier*.

Palombe ou la femme honorable, roman, par *Jean-Pierre Camus*, évêque de Belley; précédée d'une étude littéraire sur Camus et le roman au XVIIe siècle, par *H. Rigault*.

Paul et Virginie, par *Bernardin de Saint-Pierre*.

Pierrette, par *H. de Balzac*.

Théâtre choisi de *Lesage*.

Tolla, par *Edmond About*.

Volumes à 2 francs.

Eugénie Grandet, par *H. de Balzac*.

Fables de Viennet.

Le langage des fleurs, par *Zaccone*.

Le tailleur de pierres de Saint-Point, par *A. de Lamartine*.

Théâtre choisi de *Beaumarchais*, contenant le Barbier de Séville et le Mariage de Figaro, avec préfaces et notices.

Ursule Mirouët, par *H. de Balzac*.

Volumes à 3 francs.

Atala, René, les Natchez, par *de Chateaubriand*.

Le génie du christianisme, par le même.

Les martyrs, par le même.

Costal l'Indien, scènes de l'indépendance du Mexique, par *Gabriel Ferry*.

Le coureur des bois, ou les chercheurs d'or, par le même. 2 vol.

Scènes de la vie mexicaine, par le même.

Le presbytère, par *Töpffer*.
Menus propos, par le même.
Nouvelles génevoises, par le même.
Rosa et Gertrude, par le même, avec des notices par MM. *Sainte-Beuve* et *de La Rive*.

IV. LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES.

(Couvertures jaunes.)

Volumes à 50 centimes.

Costanza, ou l'illustre servante, par *Cervantès*, traduit de l'espagnol par *L. Viardot*.
Jonathan Frock, par *Henri Zschokke*, traduit de l'allemand par *E. de Suckau*.
La bohémienne de Madrid, par *Cervantès*, trad. de l'espagnol par *L. Viardot*.
Voyage en France à la recherche de la santé, extrait et traduit de Sterne, par *A. Tasset*.

Volumes à 1 franc.

Aladdin ou la lampe merveilleuse, conte tiré des Mille et une Nuits.
Contes merveilleux d'*Apulée*, traduits du latin.
Contes d'*Auerbach*, traduits de l'allemand par M. *Boutteville*.
Cranford, par Mme *Gaskell*, traduit de l'anglais par Mme *Sw.-Belloc*.
Histoire de Djouder le pêcheur, conte traduit de l'arabe, par *Cherbonneau* et *Thierry*.
La bataille de la vie, par *Ch. Dickens*, traduit de l'anglais par *A. de Goy*.
La fille du capitaine, par *Alexandre Pouschkine*, traduit du russe par *L. Viardot*.
La mère du déserteur, par *Walter Scott*, traduit de l'anglais par *F. Colincamp*.
Le grillon du foyer, par *Ch. Dickens*, traduit de l'anglais par *F. Colincamp*.
Le mariage de mon grand-père, suivi du Testament du juif, trad. de l'anglais.
Lettres choisies de lady *Montague*, traduites de l'anglais.
Nouvelles choisies d'*Edgard Poë*, contenant : 1° le Scarabée d'or, 2° l'Aéronaute hollandais; traduites de l'angl.
Nouvelles choisies de *Nicolas Gogol*, contenant : 1° les Mémoires d'un fou; 2° un Ménage d'autrefois; 3° le Roi des gnomes, traduites du russe par *L. Viardot*.
Nouvelles choisies du *comte Sollohoub*, contenant : 1° Une Aventure en chemin de fer; 2° les deux Étudiants; 3° la Nouvelle inachevée; 4° l'Ours; 5° Serge; traduites du russe, par *E. de Lonlay*.
Tarass Boulba, de *Nicolas Gogol*, traduit du russe par *L. Viardot*.
Werther, de *Gœthe*, traduit de l'allemand, par *L. Enault*.

Volumes à 2 francs.

La fille du chirurgien, de sir *Walter Scott*, traduction de *L. Michelant*.
Mémoires d'un seigneur russe, ou tableau de la situation actuelle des nobles et des paysans dans les provinces russes, traduits du russe d'*Ivan Tourghenief*, par *E. Charrière*. 2ᵉ édit.
Nouvelles danoises, traduites par *Xavier Marmier*.
Ruth, par Mme *Gaskell*, trad. de l'anglais par Mme *de Witt*.

Volume à 3 francs.

L'esclave blanc, traduit de l'anglais par *L. de Wailly*.

V. AGRICULTURE ET INDUSTRIE.

(Couvertures bleues.)

Volumes à 1 franc.

La télégraphie électrique, par *Victor Bois*, ingénieur civil. 2ᵉ édit.
Le jardinage, ou l'art de créer et d'entretenir un jardin, par *A. Ysabeau*. 2ᵉ édit.
Les chemins de fer français, par *V. Bois*.

Volumes à 2 francs.

La pisciculture, par *Aug. Jourdier*, ancien fermier à Villeroy et au Vert-Galant, membre du Conseil d'administration de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, etc., avec 120 gravures.
Les abeilles et l'apiculture, avec 20 vignettes, par *A. de Frarière*.
L'hygiène ou l'art de conserver la santé, par le Dʳ Beaugrand.
Maladies de la pomme de terre, de la betterave, du blé et de la vigne de

1845 à 1853, avec l'indication des meilleurs moyens à employer pour les combattre, par *A. Payen,* de l'Institut, avec 4 planches dont 3 coloriées.

Volumes à 3 francs.

Le matériel agricole, ou description et examen des instruments, des machines, des appareils et des outils, au moyen desquels on peut : 1° Sonder, défricher, défoncer, drainer ; 2° Labourer, remuer et aérer, alléger, fouiller, plomber, nettoyer, ensemencer, façonner le sol ; 3° Récolter, transporter, abriter et emmagasiner les produits ; 4° Tirer parti de chacun d'eux, soit pour les consommer, soit pour les vendre, etc., par *A. Jourdier*. 2e édit.

Des substances alimentaires et des moyens de les améliorer, de les conserver et d'en reconnaître les altérations, par *A. Payen*, de l'Institut, secrétaire perpétuel de la Société impériale d'agriculture. 3e édit.

VI. LIVRES ILLUSTRÉS POUR LES ENFANTS.

(Couvertures roses.)

Volumes à 1 franc.

Enfances célèbres, par Mme *L. Colet* (16 vignettes).

Fables de Fénelon, archevêque de Cambrai (8 vignettes).

Voyages de Gulliver à Lilliput et à Brobdingnag, par *Swift*, édition abrégée à l'usage des enfants (10 vignettes).

Volumes à 2 francs.

Choix de petits drames et de contes tirés de Berquin (25 vignettes).

Contes choisis d'*Andersen*, traduit du danois par *Soldi* (40 vignettes par Bertall).

Contes choisis des frères *Grimm*, traduits de l'allemand par *Fréd. Baudry* (40 vignettes par Bertall).

Contes de fées tirés de *Perrault*, de Mme *d'Aulnoy* et de Mme *Leprince de Beaumont* (40 vignettes).

Contes de l'adolescence choisis de miss *Edgeworth*, et traduits par *A. Le François* (22 vignettes).

Contes de l'enfance choisis de miss *Edgeworth*, et traduits par *A.* *e François* (26 vignettes).

Contes moraux de Mme *de Genlis* (8 vignettes).

Contes nouveaux, par Mme *de Bawr* (40 vignettes par Bertall).

Histoire de l'admirable don Quichotte de la Manche, par *Cervantès*, édition à l'usage des enfants (17 vignettes).

Histoire d'un navire, par *Ch. Vimont* (vignettes par Alex. Vimont).

La caravane, contes orientaux traduits de l'allemand de Hauff, par *A. Talon* (46 vignettes par Bertall).

La petite Jeanne ou le devoir, par Mme *Z. Carraud* (20 vignettes).

Légendes pour les enfants, par *P. Boiteau*.

Les exilés dans la forêt, par le capitaine *Mayne-Reid*, traduits de l'anglais par Mme *Henriette Loreau* (12 vignettes).

L'habitation du désert, par le capitaine *M.yne-Reid*, traduite de l'anglais par *A. Le François* (24 vignettes par Doré).

Les jeux des adolescents, par *Belèze* (140 vignettes).

VII. OUVRAGES DIVERS.

(Couvertures saumon.)

Volumes à 1 franc.

Anecdotes historiques et littéraires, racontées par *L'Estoile*, *Brantôme*, *Tallemant des Réaux*, *Saint-Simon*, *Grimm*, etc.

Anecdotes du règne de Louis XVI.

Anecdotes du temps de la Terreur.

Anecdotes du temps de Napoléon Ier, recueillies par *E. Marco de St-Hilaire*.

Aventures de Cagliostro, par *J. de Saint-Félix*.

Aventures du baron de Trenck, par *P. Boiteau* (1726-1794).

La sorcellerie, par *Ch. Louandre*.

Le guide du bonheur, par M. ***.

Le tueur de lions, par *Jules Gérard*. 2e édition.

Mesmer et le magnétisme animal, par *E. Bersot*. 2e edit., augmentée d'un chapitre sur les tables tournantes.

Volumes à 2 francs.

Études biographiques et littéraires

sur quelques célébrités étrangères, par *J. Le Fèvre Deumier* : — I. Le Cavalier Marino ; II. Anne Radcliffe ; III. Paracelse ; IV. Jérôme Vida.

Les chasses princières en France de 1589 à 1839, par *E. Chapus*.

Le Sport à Paris, ouvrage contenant : Le Turf, — la Chasse, — le Tir au pistolet et à la carabine, — les Salles d'armes, — la Boxe, — le Bâton et la Canne, — la Lutte, — le Jeu de Paume, — le Billard, — le Jeu de Boule, — l'Équitation, — la Natation, — le Canotage, — la Pêche, — le Patin, — la Danse, — la Gymnastique, — les Échecs, — le Whist, etc., par *E. Chapus*.

Œhlenschläger, le poëte national du Danemark, par *J. Le Fèvre Deumier*.

Souvenirs de chasse (sixième édition), par *L. Viardot*.

Voyage à travers l'Exposition des beaux-arts, par *Edmond About*.

Volumes à 3 francs.

La chasse à tir en France, par *J. L. Vallée* (30 vignettes par F. Grenier).

Les cartes à jouer et la cartomancie, par *Paul Boiteau* (40 vignettes).

Les musées de France, par *Louis Viardot*.

Les musées d'Italie, par le même.

Les musées d'Espagne, par le même.

Les musées d'Allemagne, par le même.

Les musées de Belgique, de Hollande, de Russie, par le même.

Le Turf ou les courses de chevaux en France et en Angleterre, par *Eugène Chapus*.

VIII. ÉDITIONS COMPACTES ET ÉCONOMIQUES.

(Couvertures chamois.)

Volumes à 1 franc.

Aventures d'une colonie d'émigrants, en Amérique, traduites de l'allemand par *Xavier Marmier*.

Geneviève, histoire d'une servante, par *A. de Lamartine*.

Jane Eyre, imitée de l'anglais de *Currel-Bell*, par *Old-Nick*.

Le diamant de famille et la jeunesse de Pendennis, par *Thackeray*.

Opulence et misère, de Mrs *Ann S. Stephens*, traduit de l'anglais par Mme *Henriette Loreau*.

Stella et Vanessa, par *L. de Wailly*.

Tancrède de Rohan, par *H. Martin*.

Volumes à 2 francs.

De France en Chine, par le Dr *Yvan*.

La case de l'oncle Tom, ou vie des Nègres en Amérique, par Mrs. *Harriet Beecher Stowe*, traduction de *L. Enault*.

L'allumeur de réverbères, par miss *Cumming*, roman américain, traduit par *MM. Belin de Launay* et *Ed. Scheffter*.

Volumes à 3 francs.

La foire aux vanités, par *Thackeray*, traduction de M. *Guiffrey*.

Visite à l'Exposition universelle de 1855, publiée sous la direction de M. *Tresca*. 2e édition.

Les volumes qui composent la Bibliothèque des chemins de fer *se trouvent à la librairie des éditeurs, rue Pierre-Sarrazin, n° 14, chez les principaux libraires de Paris et de l'Étranger, et dans les gares des chemins de fer.*

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

Librairie de L. HACHETTE et Cie, rue Pierre-Sarrazin, 14, à Paris.

COLLECTION IN-18 JÉSUS.

Volumes à 3 francs 50 centimes.

Balzac (H. de). Théâtre. 1 vol.
Bayard. Théâtre. 5 vol. parus.
Belloy (de). Le chevalier d'Aï. 1 vol.
— Poésies 1 vol.
Brizeux. Histoires poétiques. 1 vol.
Busquet. Poëme des heures. 1 vol.
Byron (Lord). Œuvres complètes, traduction de B. Laroche. 4 vol.
Caro (E.). Études morales. 1 vol.
Carrel (Arm.). Œuvres littéraires 1 vol
Castellane (de). Souvenirs de la vie militaire. 1 v
Champfleury. Contes de Printemps. 1 vol.
— Contes d'Été. 1 vol.
— Contes d'Automne. 1 vol.
— Contes domestiques 1 vol.
Currer-Bell. Jane Eyre. 1 vol.
Dante. La Divine comédie, trad. par Fiorentino. 1 vol.
Denecourt. Fontainebleau. 1 vol.
Enault (L.). La Terre-Sainte. 1 vol
Eyma (Xavier). Femmes du Nouveau-Monde. 1 vol.
— Les Deux Amériques. 1 vol.
— Les Peaux rouges. 1 vol.
— Constantinople et la Turquie 1 vol.
Fétis. La Musique à la portée de tout le monde. 1 v.
Figuier. L'Alchimie et les Alchimistes. 1 vol.
Gautier (Th.) Un Trio de romans. 1 vol.
Gérard de Nerval. Les Illuminés. 1 vol.
— Le Rêve et la Vie. 1 vol.
Gozlan (Léon). Georges III. 1 vol
— Mœurs théâtrales. 1 vol.
— De neuf heures à minuit. 1 vol.
— Contes et nouvelles. 1 vol.
Gresset. Œuvres. Edition illustrée. 1 vol
Heine (Henri). Reisebilder. 1 vol.
Hildreth. L'Esclave blanc. 1 vol.
Homère. L'Iliade et l'Odyssée, trad. de Giguet. 1 v
Houssaye (A.). Portraits du XVIIIe siècle. 2 vol
— Poésies complètes. 1 vol.
— Philosophes et comédiennes. 1 vol.
— Le Violon de Franjolé. 1 vol.
— Histoire du quarante et unième fauteuil. 1 vol.
— Voyages humoristiques. 1 vol.
Hugo (Victor). Notre-Dame de Paris. 1 vol
— Théâtre. 3 vol.
— Han d'Islande. 1 vol.
— Les Orientales; les Voix intérieures; les Rayons et les Ombres. 1 vol.
— Odes et Ballades; les Feuilles d'Automne, les Chants du crépuscule. 1 vol.
— Bug Jargal; le Dernier jour d'un condamné. 1 vol.
— Le Rhin. 2 vol.
Karr (Alph.). Les Guêpes. 4 vol.
— La Famille Alain, Fa-Dièze. 1 vol.
— Feu Bressier, Hortense. 1 vol.
Karr (Alph.). Contes et nouvelles. 1 vol.
Lamartine (A. de). Œuvres. 8 vol.
— Méditations poétiques 2 vol.
— Harmonies poétiques 1 vol.
— Recueillements poétiques. 1 vol.
— Jocelyn. 1 vol.
— La Chute d'un ange. 1 vol.
— Voyage en Orient. 2 vol.
— Histoire de la Restauration. 8 vol.
Lemoine. Le Dessous des cartes. 1 vol.
Léouzon Le Duc. La Russie et la civilisation européenne. 1 vol.
Le Rousseau. Baudoin IX. 1 vol.
Libert. Histoire de la Chevalerie. 1 vol.
Limayrac (Paulin). Coups de plume sincères. 1 vol.
Lurine (Louis). Ici l'on aime. 1 vol.
Mercier. Tableau de Paris. 1 vol.
Méry. Mélodies poétiques. 1 vol
— Contes et nouvelles. 1 vol
— Nouvelles nouvelles. 1 vol.
— Matinées du Louvre. 1 vol
Michelet. L'Oiseau. 1 vol.
Molé-Gentilhomme. Catherine II. 1 vol.
Monselet. M. de Cupidon. 1 vol.
Montaigne. Essais. 1 vol.
Monteil (Al.). Histoire des Français. 5 vol.
Montfort (Cap.). Voyage en Chine. 1 vol.
Mornand. La Vie des eaux. 1 vol.
Nicolle (H.). Courses dans les Pyrénées. 1 vol.
Nodier (Ch.). Histoire du roi de Bohême. 1 vol.
Orsay (comtesse d'). L'Ombre du bonheur. 1 vol.
Ossian. Poëmes gaéliques. 1 vol.
Perrens (F. T.). Jérôme Savonarole. 1 vol.
Rabelais. Œuvres, notice par Barré. 1 vol.
Rougebief. Un Fleuron de la France. 1 vol.
Saint-Félix. Les Nuits de Rome. 1 vol.
Saintine (X. B.). Récits dans la Tourelle. 1 vol.
— Le Mutilé, la Belle Cordière. 1 vol.
— Picciola. 1 vol.
Scudo. Critique et littérature musicales. 2 vol.
Second (Albéric). Contes sans prétention. 1 vol.
Simon (J.). Le Devoir.
Soltykoff. Voyage dans l'Inde et en Perse. 1 vol.
Stahl (P. J.). Bêtes et Gens. 1 vol.
Sudre (Alfred). Histoire du communisme. 1 vol.
Taine (H.). Voyage aux Pyrénées. 1 vol. illustré.
— Essai sur Tite-Live. 1 vol.
Töpffer (Rod.). Le Presbytère. 1 vol
— Nouvelles genevoises. 1 vol.
— Rosa et Gertrude. 1 vol.
— Menus propos. 1 vol.
Troplong. Influence du christianisme. 1 vol.
Zeller. Episodes dramatiques de l'hist. d'Italie. 1 vol.
Zschokke (H.). Coutumes suisses. 2 vol

Volumes à 2 francs.

Boileau. Œuvres complètes. 2 vol.
Delessert. Voyage aux villes maudites. 1 vol.
Florian. Fables. 1 vol.
Galland. Les Mille et une Nuits. 2 vol.
La Fontaine. Œuvres complètes. 2 vol
Lamennais. Les Évangiles. 1 vol.
Leblanc d'Hachluya. Histoire de l'Islamisme. 1 vol.
Mofras. Promenades en France et en Suisse. 1 vol
Molière. Œuvres complètes. 2 vol.
Montesquieu. Œuvres complètes 2 vol.
Pluquet. Dictionnaire des hérésies. 2 vol.
Racine. Œuvres complètes 2 vol.
Robertson. Histoire de Charles-Quint. 2 vol.
— Histoire de la découverte de l'Amérique 2 vol
Saint Augustin. Confessions. 1 vol.
Saint François de Sales. Œuvres. 2 vol
Swift. Voyages de Gulliver. 1 vol.
Zaccone. Le Langage des fleurs, avec 18 gravures coloriées. 1 vol.

Typographie de Ch. Lahure, rue de Vaugirard, 9.